

G. Lanctot,
Paris.

LES FRANÇAIS

# DE LA DÉCADENCE

## DU MÊME AUTEUR

*EN PRÉPARATION :*

LA GRANDE BOHÈME. 1 vol. in-18. . . . . . . . . 3 fr. 50

LES SIGNES DU TEMPS. 1 vol. in-18 . . . . . . . 3 fr. 50

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

# LES FRANÇAIS

DE LA

# DÉCADENCE

PAR

HENRI ROCHEFORT

---

DEUXIÈME EDITION





PARIS

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

---

1885

# NOTE DE L'ÉDITEUR

---

Les historiens de l'avenir classeront certainement la dernière partie de ce siècle parmi les plus curieuses et les plus riches en précieux documents sur tout ce qui compose la vie d'un peuple.

La tête de ce peuple, Paris, si justement chanté par notre grand poète national, est bien l'endroit par excellence où fermentent et bouillonnent les éléments les plus divers ; c'est donc là que les écrivains futurs viendront chercher les matériaux indispensables à leurs œuvres. Ils les trouveront rassemblés, classés et étiquetés dans la collection des grands chroniqueurs parisiens, véritables fondateurs du journalisme moderne, dont nous réunissons en ce moment les œuvres avec le plus complet éclectisme.

La formidable commotion provoquée par sa plume a assigné à Henri Rochefort une place toute spéciale parmi ces chroniqueurs ; mais il importe surtout de faire ressortir ici qu'il a donné à la chronique ce tour particulier, cette note inimitable qui communiquent à ses écrits une saveur toujours nouvelle.

La manière railleuse et incisive dont il flagelle les vices et fustige les ridicules est l'expression la plus vraie et la plus saisissante de notre esprit français ; c'est ce qui assure et perpétue le succès de pages comme celles des Français de la Décadence.

En même temps, à côté du railleur impitoyable auquel rien n'échappe, nous trouvons l'observateur doué d'un bon sens si juste, d'une pénétration si perçante, qu'en certains endroits ses affirmations pour l'avenir obtiennent leur pleine réalisation à l'époque même désignée par lui. C'est ainsi que nous le voyons, en 1865, proclamer la gloire future, l'apothéose de Victor Hugo contre ses détracteurs, et prédire qu'avant vingt ans ses admirables vers feront partie du bagage classique, au même titre que ceux de

Corneille. Vingt années se sont écoulées, et aujourd'hui, en 1885, les poésies du Maître immortel sont, en effet, entre les mains de tous les écoliers.

Tant de titres divers, tant de raisons dominantes nous ont fait de cette réédition un véritable devoir. Nous estimons qu'en relisant ces chefs-d'œuvre d'esprit, d'humour et de bon sens, le lecteur trouvera que nous lui avons rendu un inestimable service.

C'est le but que nous nous sommes proposé, en mettant sous tous les yeux, en classant dans les bibliothèques au rang des ouvrages indispensables pour bien connaître notre temps, une œuvre qui restera un des types les plus originaux et les plus extraordinaires de l'esprit français.

V. H.

LES

# FRANCAIS DE LA DÉCADENCE

## I

La franc-maçonnerie et ses mystères. — Les philanthropes. — L'art et la pudeur. — Les femmes qui se teignent.

27 novembre 1864.

La franc-maçonnerie vient de s'enrichir d'une nouvelle recrue. Les journaux anglais et français ont fait trêve à leurs antiques querelles pour annoncer à l'envi que le général Tom Pouce était attendu ces jours-ci à Londres où la grande Loge (.·.) dont il fait partie se disposait à le recevoir avec tous les égards dus à des épaulettes si noblement gagnées.

Beaucoup de personnes qui, évidemment, n'attendaient qu'un prétexte, ont profité de celui-ci pour se

faire recevoir francs-maçons. C'était leur droit : on m'a même proposé de faire partie de la prochaine fournée, et j'ai décliné cet honneur. C'était également mon droit.

L'idée-mère de la franc-maçonnerie est très belle, puisqu'elle a pour principe la fraternité entre tous les hommes : la qualité de maçon peut-être d'ailleurs extrêmement utile, *même en voyage*. On raconte à ce propos des faits qui tiennent du merveilleux :

Un Européen avait parié qu'il traverserait le Gange à la nage. Il avait déjà gagné les deux tiers de son pari, lorsqu'un énorme crocodile sort de l'eau et se précipite sur lui en ouvrant une de ces gueules dans lesquelles il ne reste plus qu'à entrer. L'européen a tout juste le temps d'essayer machinalement quelques gestes de désespoir ; tout à coup l'énorme bête s'arrête, referme ses odieuses mâchoires et tend une main amie à celui qui allait devenir sa victime.

Le crocodile était franc-maçon, et, dans la façon dont l'Européen remuait les bras, il avait reconnu un confrère.

Les anecdotes de ce genre se remuent à la pelle. Le célèbre Tom Pouce a donc bien fait d'entrer dans cette institution protectrice, quoique je cherche en vain quels services peut rendre à l'humanité un général haut de vingt-cinq centimètres. Quant à moi, une chose m'empêchera toujours de me mêler aux agapes maçonniques, c'est la mise en scène usitée pour la réception d'un nouveau frère.

Ah! si j'entendais, en entrant dans la salle du Grand-Orient, les dignitaires de l'ordre me dire simplement :

— Bonjour, monsieur, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Savez-vous ce qu'on a fait hier au Palais-Royal ? A propos, vous voulez être franc-maçon? Vous connaissez les devoirs que ce titre vous impose? Vous jurez et promettez de secourir les autres comme les autres ont juré de vous secourir. Et maintenant je vous sacre franc-maçon. Rendez-vous général, ce soir, chez Douix.

Je n'hésiterais pas une minute à m'affilier à cette société de protection mutuelle. Mais il court sur les épreuves réservées aux néophytes des bruits tellement sinistres, que je ne me sentirais jamais le courage de passer outre, moins par peur du danger que pour me garer du ridicule.

La légende veut que le récipiendaire soit promené un bandeau sur les yeux dans les labyrinthes les plus compliqués. Tout à coup il entend le bruit de l'eau qui clapote à ses pieds, et une voix caverneuse lui crie :

— Tu es sur le bord d'un puits profond de quinze cents mètres. Plonge dedans et dépêche-toi.

Le futur maçon se précipite et tombe sur un excellent sommier.

Après quelques heures de cette gymnastique, on lui remet un poignard spécialement aiguisé pour la circonstance, et dont il doit se frapper en pleine poitrine.

L'intrépide récipiendaire se l'enfonce jusqu'à la garde, et tombe...

Mais il ne tarde pas à se relever mieux portant qu'avant, la lame ayant eu l'obligeance de rentrer dans le manche.

Il n'y a pas d'exemple qu'un homme soit resté au fond du puits ou qu'il ait succombé au coup de poignard. Jamais je ne consentirai à admettre qu'il y ait la moindre bravoure à braver un péril qu'on sait notoirement ne pas exister. Pour que la séance des épreuves offrît quelque intérêt, au moins faudrait-il en poignarder sérieusement un sur dix. Chacun se dirait alors : La lame rentrera-t-elle ou ne rentrera-t-elle pas dans son manche? et il en résulterait une émotion qu'il y aurait quelque témérité à se donner.

Mais personne n'ignore qu'un citoyen ne peut pas disparaître sans que la loi intervienne, et on va subir les épreuves maçonniques les plus effroyables aussi tranquillement qu'on irait se faire couper les cheveux.

Il en est des examens de la franc-maçonnerie à peu près comme de ses secrets. Il paraît que tout candidat nouvellement admis reçoit dans l'oreille la révélation de mystères qu'il lui est interdit de trahir sous peine de mort. Je suis bien heureux de ne pas être en possession de ces secrets terribles, parce qu'il me semble que je ne résisterais pas à l'envie de les raconter, ne fût-ce que pour savoir au juste si réellement le révélateur est puni aussi sévèrement.

Le fait est que, bien que j'aie toujours entendu dire

qu'on ne se relevait pas des indiscrétions de ce genre, personne n'a encore été trouvé assassiné pour avoir ébruité les secrets en question.

Nombre d'accusés ont avoué qu'ils avaient commis des meurtres, soit pour hériter plus tôt, soit pour s'emparer d'un portefeuille, comme dans la *Berline de l'Émigré*, soit pour épouser la veuve de leur victime, comme dans une foule d'autres drames. En revanche, il n'est pas arrivé qu'un coupable répondît à un président de Cour d'assises :

— J'ai tué cet homme parce qu'il avait révélé les secrets de la franc-maçonnerie.

Peut-être cette circonstance ne s'est-elle pas présentée uniquement parce que les secrets n'ont jamais été révélés par personne. Ce qui est invraisemblable, eu égard à l'esprit de bavardage qui anime le peuple français, et quand on songe que tant de femmes dont la vie est murée, ne peuvent pas changer d'amant sans qu'on en cause dans les cercles le lendemain matin!

Aussi, dans ma conviction personnelle, on n'a pas révélé les secrets de la franc-maçonnerie pour une excellente raison : c'est que la franc-maçonnerie n'a pas de secrets.

Je crois, du reste, que moins elle aura de secrets, mieux elle s'en trouvera. Il est parfaitement inutile d'inventer des formules cabalistiques et d'évoquer les spectres de la salle Robin pour avancer vingt francs à un camarade qui se trouve dans une situation précaire.

Il est probable que M. Beulé n'est pas franc-maçon, car, à la dernière séance de l'Académie, personne, en le voyant se noyer dans son discours, n'a eu l'idée de lui tendre la perche. Le rapport sur les beaux-arts a constaté un effroyable accroissement dans les fondations des prix académiques. Le sieur Montyon a d'abord fondé, dans les intentions les plus libérales, un prix de vertu que j'obtiendrai peut-être un jour si je continue à me bien conduire.

Après M. Montyon est venu un certain Bodin qui s'est dit :

— Tiens! tiens! Mais Montyon est célèbre. On parle de lui dans les journaux. Au lieu de laisser ma fortune à des collatéraux qui vont dire du mal de moi dans les cafés, si je fondais aussi mon petit prix académique. Nous avons la rue Montyon, pourquoi n'aurions-nous pas un jour la rue Bodin?

Après Bodin vint Toirac, puis Carbonnel, Cabassol, Fadinard et quantité d'illustres inconnus. L'épidémie, circonscrite primitivement dans un cercle spécial, a étendu ses ravages de proche en proche. Le choléra de 1832 n'a pas commencé autrement.

Dans dix ans, tout Français majeur aura fondé un prix de quelque chose. Il est peu d'hommes dont la vie ne soit poursuivie par une idée fixe. C'est cette idée fixe qu'on propose à ses contemporains sous forme de question à traiter, moyennant une prime de cent francs pour le vainqueur. Car il est remarquable combien abondent les prix de cent francs, et combien

sont rares ceux de dix mille. Je suis convaincu que n'était la crainte de faire rire la galerie, nous aurions des fondateurs de prix académiques à deux francs cinquante.

Je découvre par exemple dans la liste un prix de cent francs pour *le sauveteur dont la vie privée est la plus honorable.* Rien au monde ne paraîtrait blessant pour mon amour-propre comme de voir entrer chez moi un monsieur qui viendrait m'interroger sur l'honorabilité de ma vie privée.

— Comment passez-vous vos soirées?

— Je vais de temps en temps faire un domino chez Brébant dans la salle du bas; après quoi je monte au foyer des Variétés causer des choses de ce monde avec Aline Duval et Gabrielle. Sur le coup de onze heures, je rentre et je me couche en m'écriant : Est-il possible! c'est aujourd'hui mercredi, et je n'ai encore rien pour mon courrier.

— Vous avez probablement des dettes?

— De l'espèce la plus bénigne, mais j'en ai.

— Avez-vous lu Renan.

— Parbleu!

— Vous n'avez jamais sauvé personne?

— Un jour, sur le boulevard Montmartre, à l'endroit qu'on a surnommé le *rendez-vous des écrasés*, j'ai dit à une grosse dame : « Prenez garde! voici l'omnibus. » Mais on ne m'a pas donné de médaille de sauvetage.

— Très bien, monsieur. Ces renseignements me

suffisent. A quarante-cinq francs, je vous accepterais encore, mais pour mes cent francs, vous n'êtes pas assez honorable.

Il n'y a pas un de nous qui n'envoyât, le lendemain matin, deux témoins à cet intrus. En général, d'ailleurs, pour obtenir à l'Académie un prix de cent francs, il faut dépenser en démarches quatre cents francs de voiture. Demandez à madame Louise Collet.

Le plus fort de tous les fondateurs, c'est encore un ancien agriculteur qui avait institué un prix de cinquante écus à décerner tous les ans par l'Académie de sa province sur ce thème :

Du binage *et de ses conséquences agricoles.*

Comme seul dans le pays il avait étudié à fond la question, il concourait chaque année pour son propre prix, qu'il remportait haut la main. De sorte qu'il trouvait à la fois le moyen de rentrer dans son argent et de passer pour le bienfaiteur de sa commune. Aujourd'hui il est député et il songe à fonder un nouveau prix de cinq cents francs, dans les mêmes conditions.

L'agriculteur ci-dessus a un pendant : c'est ce banquier qui, après avoir fondé un lit dans un hospice, tomba tout à coup en faillite. Afin de le sauver de la dernière détresse on le fit entrer à l'hospice même qu'il avait enrichi, et, depuis bientôt trente-trois ans, il couche dans le lit qu'il s'est fondé à lui-même.

M. Beulé, au discours duquel je reviens, pour peu de temps, soyez sans inquiétude, M. Beulé a modulé à propos de la nouvelle organisation des Beaux-Arts quelques plaintes que Schubert de son vivant eût certainement mises en musique. En principe, l'honorable membre de l'Institut est parfaitement dans le vrai, et l'audacieux traitement qu'on a fait subir à nos Rubens, à nos Raphaël et à nos André del Sarte justifierait pleinement ses sanglots. La seule mesure nouvelle à laquelle je donne mon entière approbation, c'est l'introduction des modèles du sexe féminin dans les ateliers de l'école.

Après la cuisine des restaurants, la pudeur est chez nous ce qu'il y a au monde de plus incompréhensible. A la moindre affaire de viol et d'adultère, les femmes écrivent des déclarations au président de la Cour d'assises pour avoir un strapontin dans l'enceinte réservée, et quand il s'agit de l'art, cette divinité sans sexe, on se heurte perpétuellement à des poseurs de feuilles de vigne.

Jusqu'ici, les hommes avaient seuls le privilége de découvrir leurs torses devant les élèves de l'école des Beaux-Arts. Les femmes réclamaient énergiquement leurs droits politiques, c'est-à-dire la faculté de *poser l'ensemble*. Elles expliquaient aux professeurs que M. Ingres, qui est aujourd'hui sénateur, n'aurait jamais peint son *Angélique* du musé du Luxembourg, s'il n'avait eu devant les yeux que des Auvergnats.

Les professeurs résistaient en rappelant que l'apparition de Phryné avait mis les juges d'Athènes dans un état impossible à décrire. L'un deux surtout frissonnait d'horreur en songeant qu'on pourrait voir se renouveler dans les familles l'aventure arrivée chez Paul Delaroche.

L'atelier du peintre de l'Hémicycle se trouvait mitoyen avec un pensionnat de demoiselles, mais un doigt indicateur dessiné sur le mur empêchait toute confusion, en indiquant l'entrée du pensionnat.

Un soir les élèves de Delaroche descendirent dans la rue, et en deux coups de pinceau tournèrent vers la porte de l'atelier le doigt qui désignait celle de la pension. Puis ils attendirent.

Le lendemain, vers midi, une dame d'un certain âge entra dans l'atelier où deux jeunes gens étaient déjà installés.

— Messieurs, dit la dame, n'est-ce pas ici la pension de mademoiselle Graffinard ?

— Si fait, madame, se hâta de répondre un des élèves. Donnez-vous la peine de vous asseoir, notre cousine Graffinard sera ici dans trois minutes.

— Je viens prendre des informations sur la maison, continua la dame, avant de confier ma fille, qui a quinze ans, aux soins de votre cousine.

— Votre demoiselle sera ici comme chez elle, la nourriture est excellente et les études sont très fortes. Elle apprendra une foule de choses qu'on ne lui enseignera pas ailleurs. Il y a, en outre, pour les récréations,

un magnifique jardin qu'on peut admirer de la fenêtre.

La tendre mère se leva et alla à la croisée, mais en tirant le rideau pour démasquer la vue, elle se trouva face à face avec une jeune fille nue comme une anguille, qui s'étudiait avec le plus grand sang-froid à prendre des attitudes serpentines.

— Que vois-je ? s'écria la dame.

— Ne faites pas attention, répondit tranquillement l'élève; c'est une pensionnaire qu'on a punie, parce qu'elle n'a pas pu réciter sa leçon d'histoire sainte.

La mère épouvantée s'enfuit et alla raconter à toutes ses connaissances comment mademoiselle Graffinard corrigeait ses pensionnaires. Ce qui amena bientôt la ruine totale de l'établissement.

Malgré ce danger, qui est bien vague, après tout, les femmes seront désormais admises à l'école des Beaux-Arts comme au parterre de l'Odéon, et les jeunes artistes ne seront plus réduits à compléter leurs études académiques sur des photographies coloriées.

Il est vrai que les femmes elles-mêmes sont passablement coloriées aussi, et qu'un peintre n'est plus sûr de rien dans un pays où les cheveux de ces dames changent de nuances quatre ou cinq fois dans la même année.

La couleur qu'elles ont récemment adoptée pour leurs chignons est le rouge vif qu'on obtient au moyen d'un mélange d'ammoniaque et de brique pilée Toute femme qui soustrait sa tête aux séductions de la

brique pilée est immédiatement reléguée au sixième plan parmi les comparses de la galanterie.

La célèbre Cora Pearl, qui est brune, a, la première, arboré ce drapeau rouge en s'écriant : Qui m'aime me suive... et comme elle a été souvent aimée, elle est arrivée à rassembler autour d'elle une légion de chevelures à exaspérer tous les taureaux de la Péninsule.

Cette folie passagère pourrait néanmoins amener une réforme importante, ce serait de supprimer les femmes pour en garder une seule qui les représenterait toutes l'une après l'autre. L'inconduite des hommes voués au mariage ou au célibat vient surtout des différences notables que présentent les femmes entre elles. Le Français, étant né avec des ailes dans le dos, va de la brune à la châtain foncé, et de la blonde cendrée à la châtain clair, avec un déplorable entraînement. S'il suffit d'un peu d'ammoniaque pour obtenir un changement complet de décor, la même femme réalisera les rêves les plus excentriques, et ainsi seront évitées les séparations de corps pour incompatibilité de cheveux.

Un chimiste serait attaché à la maison et procéderait instantanément à la coloration demandée. Peut-être, dans un temps donné (qui sait où la science s'arrêtera ?), faudra-t-il voir à obtenir des négresses au moyen d'une teinture de tournesol encore inconnue. Il ne serait pas absolument désagréable de s'entendre dire par une jeune fille qui était, quelques instants auparavant, blonde comme Cérès :

— Petit blanc l'y venir sur la coudrette !

Et les hommes blasés qui courent après des sensations nouvelles ! Il me semble que voilà de quoi les ragaillardir. Quand à moi, je nourris depuis longtemps une passion muette pour une brune piquante que j'ai revue hier au bois avec une chevelure tomate. Je n'ai pas encore osé me déclarer, mais je me suis juré à moi-même de tout lui dire le jour où elle aura les cheveux violet d'évêque.

## II

L'ère des phénomènes. — Les curieuses. — Le bal de l'Opéra. — Amende honorable à ces dames. — Réparation aux Cocodès.

11 décembre 1861.

Une brave dame, atteinte de cette épidémie qu'on nomme au théâtre *une indisposition de neuf mois*, étant allée voir les éléphants du Cirque, a mis au monde un enfant mâle dont la tête paraît absolument moulée sur celle de ces intelligents animaux. L'affreux poupon prend ses aliments avec son nez, au contraire de M. Samson, de la Comédie-Française, qui se sert du sien seulement pour parler, et ses oreilles sont tellement développées qu'elles pourraient supporter, sans aucun déchirement des cartilages, la paire de boucles d'oreilles de cent cinquante mille francs appartenant à mademoiselle Juliette B..., dont la vente continue.

La pauvre mère ne sait pas au juste si elle doit envoyer son petit dernier en nourrice ou au Jardin

des Plantes, et en attendant qu'elle prenne un parti, elle pleure toutes les larmes de son corps et remplit l'air de ses cris lamentables.

Rassure-toi, mère désolée. Il y a seulement dix ans, cette conformation antédiluvienne eût été un grand malheur pour ton fils. Aujourd'hui, avec le progrès des idées et le raffinement des goûts, ce qui peut arriver de plus heureux à un citoyen français, c'est de naître avec une tête d'éléphant.

Il est évident que notre société entre dans une voie nouvelle. Nous inaugurons ce qu'on peut appeler l'*Ère des phénomènes*. Un danseur muni de ses deux jambes gagne trois cents francs par mois, et succombe bientôt au ridicule qui s'attache à son nom. Un chorégraphe doué d'une seule jambe se fait payer en ce moment à Londres sur le pied de trois cent cinquante mille francs par an, et les Anglais trouvent que c'est donné.

Les artistes ne se plaindront plus de l'indifférence du public. Tout ce qu'on leur demande, c'est une bonne difformité qui les aide à sortir de la foule, ou quelque monstruosité physique qui fasse rêver les dames de l'avant-scène. Une jeune première, connue sous le sobriquet de *Madame Mazeppa*, fait également révolution dans le Royaume-Uni. Cette actrice extraordinaire parle sept langues, et se laisse attacher tous les soirs, la tête en bas, sur un cheval rétif qu'on tient dans un état d'exaspération continuelle. Elle fait ainsi trente fois le tour du théâtre, sans perdre la respiration. Madame Mazeppa, bien qu'elle sache sept

langues toutes vivantes, ce qui est d'ailleurs bien inutile pour se faire attacher sur un cheval rétif, ne gagne que mille francs par soirée, mais ce prix modique tient uniquement à ce qu'elle a ses deux jambes.

Le directeur de Covent-Garden, qui est un homme de ressources, lui a proposé trois mille francs par jour si elle voulait s'en faire retrancher une. On avait déjà écrit à Nélaton à ce sujet, lorsque, après réflexion, l'actrice a refusé. On ne peut compter sur rien avec les grandes comédiennes !

Nous aurons encore cet hiver un ténor incomparable, dont la voix dépasse en volume les montagnes les plus élevées. Sa spécialité est de lancer des notes tellement hautes, qu'il est obligé de les donner avec ses cheveux.

Si encore cet engouement pour les monstres demeurait circonscrit dans les choses du théâtre, mais les femmes qui font autorité en matière de sentiments, commencent à leur ouvrir « la petite porte du jardin. » Vous vous étonnez que Gustave, qui est un beau blond cendré, soit congédié un beau soir pour Frédéric qui est un petit rouge à linge douteux. C'est que vous ignorez que Gustave ne sait qu'aimer et payer des cachemires, tandis que Frédéric, non-seulement connait l'art de marcher en imitant la grenouille, mais il n'y a pas son pareil dans Paris pour jongler avec des assiettes.

La petite Clémentine, qui est bien de son temps, ne s'en est pas cachée l'autre jour :

— Mon amant, disait-elle, a toujours été très-bon pour moi. Il ne me laisse manquer de rien, et me mène au spectacle tous les soirs, mais ce qui m'a surtout attachée à lui, c'est qu'il est ventriloque.

Dans un de ces moments d'abandon auquel n'échappent pas les natures même les plus perverses, une ingénue d'un théâtre démoli nous a avoué que si elle éprouvait encore quelque chose, ce serait pour un homme qui aurait un œil au milieu du front, et qu'elle était devenue incapable de faire des folies si ce n'est pour l'invalide à la tête de bois.

Un auteur très-connu a été toute sa vie criblé de bonnes fortunes. (Pourquoi donc appelle-t-on ces aventures-là des bonnes fortunes ?) Son procédé était bien simple : il avait fait circuler le bruit que pendant que sa mère le portait dans son flanc, elle avait eu follement envie d'une maison de campagne. Le lendemain de sa naissance on constata qu'il avait une ravissante maisonnette dessinée dans le dos. Salon, chambre à coucher, cuisine, rien n'y manquait. Il y avait jusqu'à des volets verts. Et, ce qui prouve combien sont impénétrables les décrets de Providence, à l'âge de sept ans, la maison s'augmenta d'un étage.

Toutes les *Curieuses* voulurent voir les volets verts de notre ami, et quand elles s'apercevaient qu'elles avaient été victime d'une fausse nouvelle, il était trop tard. Or, comme les femmes, même du grand monde,

ne tiennent pas à avouer les gens de lettres, notre confrère continue à parcourir une carrière émaillée de rendez-vous. Ce volume verra malheureusement la fin de ses succès, puisque je viens d'éventer la mèche. S'il en était autrement. ce serait la preuve qu'on ne me lit pas, hypothèse à peu près inadmissible.

Vous le voyez, bonne mère, vous avez tort de vous plaindre de votre visite aux éléphants du Cirque. Votre fils a maintenant toutes les chances d'être aimé pour ses charmes personnels, et ce soir même, il aurait, j'en suis convaincu, le plus grand succès au premier bal de l'Opéra, qui est le triomphe des faux nez. Il est vrai que la beauté physique joue maintenant un rôle efficace dans les intrigues qui s'y nouent sur l'air de la *Polka des Baisers*. On m'assure qu'autrefois les femmes allaient au bal de l'Opéra chercher des liaisons sérieuses; elles y vont aujourd'hui tout bonnement pour se faire nourrir. On danse bien plus dans les cabinets particuliers d'alentour que devant l'orchestre de Strauss. Les plus adroites se contentent même d'enfiler une culotte de satin ponceau, et au lieu d'aller manger de la poussière dans la salle de danse, elles se rendent, en sortant de chez elles, tout droit chez Brébant, où elles finissent toujours par rencontrer la truffe de l'amitié.

Elles appellent ce système *danser à l'anglaise*.

La victuaille est si bien devenue le but avoué des nuits d'Opéra, que l'administration des bals s'en est

émue. Elle lit dans l'avenir qu'un moment viendra où, tandis que les restaurants seront pleins, sa salle restera vide, et que les quadrilles finiront par se composer d'une ouvreuse faisant vis-à-vis à deux petits bancs. Un actionnaire, ingénieux, comme la plupart des actionnaires, a proposé, pour forcer la recette. de distribuer dans Paris, à trois mille individus de tout âge, une circulaire écrite à la main, sur le modèle suivant :

« Mon gros lapin,

« C'est ce soir le premier bal de l'Opéra. Je tromperai la surveillance de ma famille, et, à une heure du matin, tu me trouveras au foyer, non loin du buffet. Qui je suis? où je t'ai vu? tu le sauras là seulement. J'aurai un domino bleu, et un masque cachera ma rougeur.

« Une femme qui souffre. »

Tout homme se trouvant flatté d'être, une fois dans sa vie, appelé « mon gros lapin, » peut-être sur trois mille circulaires, aurait-on rassemblé douze cents jocrisses de l'amour qui eussent apporté leurs dix francs. Mais ce procédé antichevaleresque a paru répugnant dans un théâtre où l'on joue tous les soirs *Roland à Roncevaux*, et l'administration a passé outre.

Quant aux cafés où l'on soupe, ils ne voient dans les bals de l'Opéra qu'un prétexte à augmenter les

prix de leurs consommations. Je me rappelle m'être égaré un soir dans les fondrières de la chaussée du Maine, et j'y serais peut-être encore si je n'avais aperçu la lumière d'un estaminet dont la devanture portait en toutes lettres :

AU RENDEZ-VOUS DES JOUEURS DE BOULE.

NOTA. — *Pendant la durée des bals de l'Opéra, l'établissement restera ouvert toute la nuit.*

Vous figurez-vous une jeune fille costumée en Écossaise, allant du boulevard des Italiens à la chaussée du Maine, prendre un grog au *Rendez-vous des joueurs de boule ?*

Un petit vaudevilliste, qui ne dîne guère qu'à l'*infortune* du pot, a découvert une recette pour exploiter à son profit la vanité bien connue des restaurateurs. Dans toutes ses pièces, il introduit un tableau dont la scène se passe dans un restaurant, tantôt l'un, tantôt l'autre. Il alla dernièrement trouver Deffieux :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai en ce moment sur le chantier une œuvre importante, dans laquelle il est question de vous. Une politesse en vaut deux autres. Que m'offrez-vous en échange de ma réclame ?

— Avant tout, répondit Deffieux, il faudrait savoir en quoi consiste votre publicité.

— C'est très-fin, comme vous allez voir. Des gar-

çons se tiennent debout autour de leur patron et chantent serviette en main, un ensemble ainsi conçu :

Air *de Rabelais*.

Mes amis, pas de nonchalants.
Il faut contenter les chalands,
Et par nos soins minutieux,
Faire honneur à monsieur Deffieux.

— Ce sont là de nobles pensées exprimées en beaux vers, fit Deffieux visiblement attendri ; ça vaut un dîner de six couverts, avec le café, mais sans les cigares.

— C'est une affaire faite. Il est trois heures ; à six heures et quart, je suis chez vous avec cinq de mes amis, dont deux femmes.

— Pardon, reprit Deffieux, il faut que je voie d'abord la première représentation.

— Du tout, se récria l'auteur; je dîne ce soir ou je coupe l'ensemble.

— Mais si la pièce est refusée ?

— Je vous donnerai un bon sur madame Porcher.

Deffieux n'accepta pas l'arrangement. Le vaudevilliste s'en fut alors au *Cadran bleu*.

— Monsieur, dit-il au gouverneur général des lapins sautés de l'établissement, êtes-vous homme à vous imposer un sacrifice pour avoir dans ma pièce une vraie réclame ?

— Certainement. Je vous donne un dîner de douze couverts avec les accessoires.

— Voici la situation. Des garçons, serviette en main, entourent leur patron et chantent sur l'air de Rabelais :

Mes amis, pas de nonchalants.
Il faut contenter les chalands;
Que nos travaux minutieux
Fassent honneur au *Cadran bleu*.

— Mais, fit observer le restaurateur qui était un lettré, *minutieux* ne rime pas avec *bleu*. Si vous gardez le dernier vers, je ne peux plus vous offrir que huit couverts, et je retranche les liqueurs.

— Permettez, il y a à l'orchestre une ritournelle que je ne vous compte pas.

— Changez le dernier vers et je renonce à la ritournelle.

Le poète prit à deux mains sa tête puissante, et bientôt, comme sortant d'un rêve, il entonna le morceau de bravoure qui suit :

Mes amis, pas de nonchalants.
Il faut contenter les chalands
*Et montrer du zèle et du feu*
Pour faire honneur au *Cadran bleu*.

Quel fut le dénoûment de ces négociations ? L'affaire se fit-elle ? La plus grande cordialité régna-t-elle ou ne régna-t-elle pas pendant le repas ? Grâce à mes relations littéraires, il m'eût suffi de quelques démarches pour le savoir, mais j'ai été subitement arraché à ces idées riantes et carnavalesques par une de ces mésa-

ventures qui impressionnent toujours un homme de cœur.

C'est ma faute aussi. J'aurais dû m'attaquer aux honnêtes femmes qui vont à pied, au lieu de m'en prendre aux malhonnêtes femmes qui se promènent en voiture. Il paraît que j'ai publié un jour un article révoltant d'injustice sur les Madeleines qui convertissent leurs rentes en attendant qu'elles se convertissent elles-mêmes. C'est une lettre anonyme qui m'ouvre les yeux sur la petitesse dont j'ai fait preuve en cette occasion.

« Comment ne rougissez-vous pas de vous acharner ainsi après une classe de femmes qui ne peuvent pas faire de procès, puisqu'elles les perdent tous ? »

Ainsi s'exprime mon correspondant ou mieux ma correspondante. Au théâtre, les jeunes pages qui apportent des missives trahissent toujours leur sexe par quelques protubérances insolites. Il en est de même des lettres anonymes. Celle que je reçois est pleine de rotondités. Aussi ne m'accusera-t-on pas, j'aime à le croire, de céder à une honteuse frayeur. si je déclare que je suis rentré en moi-même quand j'ai lu la dernière phrase où est exprimé l'espoir « que je me montrerai désormais moins cruel à l'égard de ces pauvres créatures. »

Je pourrais répondre à mon anonyme que si ces créatures étaient pauvres elles ne feraient pas leurs ventes aussi périodiquement, mais puisque j'ai re-

connu mes torts, mieux vaut que je fasse une rétractation publique. C'est plus lâche, mais c'est plus digne.

Oui, je me suis trompé. Oui, nos fils de famille ont parfaitement raison de donner à ces femmes d'élite des chaînes de montre qu'ils retrouvent plus tard aux gilets des jeunes premiers de la banlieue.

Oui, ce sont de belles et héroïques natures, ces filles délicates qui, au lieu de se livrer à un repos nécessaire, passent au Café Anglais des nuits blanches, jouent, boivent et s'abrutissent pour arriver à nous procurer des plaisirs dont nous ne sommes pas dignes.

Y a-t-il au monde un spectacle plus touchant que celui d'une jeune beauté vivant continuellement entre un duc qui l'appelle « mon ange » et un carrossier qui l'appelle en police correctionnelle?

Où diable avais-je la tête quand j'ai prétendu le contraire! Maintenant que le bon sens m'est revenu, je trouve que les pauvres créatures en question ménagent beaucoup trop les jeunes gens, et qu'elles sont bien bonnes de perdre un et quelquefois deux ans à ruiner des gandins qu'elles pourraient mettre sur la paille en quinze jours.

D'autant plus que l'homme une fois dévalisé, il leur faut en chercher un autre, ce qui exige quelquefois plus de peine et de fatigue que ces frêles jeunesses ne peuvent en supporter. Pour prouver à ma correspondante que je suis désormais tout à ses pro-

tégées, je leur offrirai gratis une combinaison complètement à leur avantage : ce serait d'établir des assurances sur l'amour, à l'instar des assurances sur la vie.

Une femme donnerait, je suppose, vingt-cinq francs par semaine, et le jour où elle quitterait son monsieur, la compagnie lui compterait une somme proportionnée au temps qu'aurait duré la liaison.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette idée si praticable et si morale rachète toutes mes fautes de la semaine passée.

Quant aux cocodès que j'ai pu blesser dans leur amour-propre, à propos de la vente de mademoiselle Juliette B..., je leur fais ici les excuses les plus plates. Ils sont tous très gentils, et ils ont une façon adorable de dire à propos de rien :

— Ousqu'est mon sabre ?

J'étais tellement jaloux de mériter le pardon de ces messieurs, que j'ai passé ces trois derniers jours à chercher, pour les leur présenter, les femmes les plus susceptibles de les attacher sérieusement.

Voici avec une biographie sommaire toutes celles dont j'ai actuellement les adresses entre les mains :

Fanny Cabochon. — Trente-trois ans. En accuse dix-neuf aux mirabelles. Deux kilogrammes de faux cheveux. Bête comme une terrine; gourmande et voleuse. A été cuisinière. J'ai vu son livret. C'est une perle.

Agathe Bamboula. — Vingt-deux ans. Tous les vices. Crâne foudroyé par la calvitie. A été deux fois en prison. Elle dit que c'est pour vagabondage. Un ange, monsieur, et ne demandant rien, si ce n'est des armoiries sur sa voiture.

Louise Gargoulette. — Vingt-neuf ans. Répète continuellement : Un tel m'a vue haute comme ça. Tempérament sensible. Sanglote à tous les drames. A mis ses deux petites filles aux Enfants-Trouvés. Imite Thérésa dans la *Victime de l'amour*.

Telles sont jusqu'ici les aimables filles qu'à votre intention j'ai tirées de leur obscurité. Ne les y laissez pas retomber, jeunes et intelligents cocodès. Vous êtes si bien créés pour faire leur fortune, et elles si bien bâties pour faire votre bonheur !

## III

On demande des moralistes. — La philosophie des étrennes. — Les avocats et les moustaches : L'usage. — Les cascades et les cascadeurs.

8 janvier 1865.

On compterait plutôt les cheveux blancs de madame P..., la grande coquette de la Comédie-Française, que les pralines qui, depuis huit jours, ont sillonné Paris à dos de commissionnaires. Et on prétend quelquefois que l'argent est rare! Si l'argent est rare, pourquoi les étrennes sont-elles si abondantes? J'aurais voulu avoir sous la main un moraliste qui m'expliquât ce phénomène de la multiplication des bonbons. Par malheur le moraliste a à peu près disparu du monde civilisé. On n'en trouve plus nulle part. C'est une race perdue comme celle des faux nez.

Allez aussi loin que vous le permettra le reculement des barrières, vous aurez beau sonner à toutes les portes en demandant si on n'a pas un moraliste

dans la maison, on vous répondra presque partout :

— Nous avons des lampistes, des fumistes, des ébénistes, mais nous n'avons pas de moralistes. Qu'appelez-vous moralistes? Est-ce un état qui fait du bruit?

Heureusement un de mes amis qui n'est pas moraliste, mais qui est fabricant de bronzes, m'a fait comprendre en cinq minutes tout le mécanisme du jour de l'an. Il m'a prouvé, factures en mains, qu'en effet, moins on possédait d'argent plus on donnait d'étrennes.

Voici son raisonnement ; vous allez voir comme il est simple :

Vous devez quinze cents francs à un monsieur, ce qui est fort triste (moins triste cependant que si le monsieur vous les devait). Si vous avez les quinze cents francs dans un tiroir, vous les en tirez tout bonnement, et, le jour de l'échéance arrivé, vous les portez à votre créancier que vous avez ensuite le droit de traiter d'usurier pour peu que le cœur vous en dise.

Si, au contraire, vous n'avez les quinze cents francs dans aucun tiroir, vous vous tenez forcément ce langage à vous-même :

— Comment faire pour que cet homme ne fasse pas saisir mes rideaux, et vendre la pendule de mes pères sur le trottoir qui longe ma maison? Je n'entrevois qu'un moyen, c'est de donner à sa femme,

pour les étrennes, une théière en vermeil. Il croira que c'est de l'or, et avant qu'il ait reconnu son erreur, peut-être serai-je parvenu à réunir la somme qui doit me libérer.

Voilà comment les trois quarts des chevaux à bascule, des poupées qui portent écrit sur la poitrine :

ACHETEZ-MOI, JE SUIS UNE GRANDE FILLE,

des polichinelles en papier doré et des éléphants en baudruche, peuvent, pour l'œil exercé, révéler une situation pécuniaire qui échappe au regard de l'homme distrait.

En poursuivant jusque dans ses dernières conséquences le système de mon marchand de bronzes, on arriverait à cette conclusion que l'homme le plus honorable est celui qui fait le moins de cadeaux au jour de l'an, puisque les étrennes qu'il refuse à tout le monde prouvent qu'il ne doit rien à personne.

Il est douloureux de le constater, mais ce serait la première fois, depuis Washington, qu'un homme aurait trouvé du bénéfice à rester honnête.

Il est également douloureux de constater que la rareté du numéraire est ce qui fait en partie la fortune des confiseurs. Depuis que l'argent est devenu le nerf de l'amour, et que Cupidon s'est fait photographier sous la forme d'une tirelire, les gandins qui ont conservé une lueur de bon sens (ils sont trois ou quatre dans Paris) ne peuvent s'abuser sur leur valeur physique.

Adonis reviendrait en personne dans nos parages qu'on le mettrait à la porte comme les autres s'il ne se faisait pas précéder de quelques armoires à glace avant d'entrer chez les femmes. Celui des gandins qui n'a pas été complètement dépouillé pendant les onze mois qui précèdent le mois de décembre se dit :

— Voilà une petite femme qui aurait pu me manger cent vingt mille francs dans le courant de l'année 1864, Elle ne m'en a mangé que cent huit mille. Ce beau trait n'a pas besoin de commentaires. Je serais le dernier des ladres si je n'employais pas les douze mille francs qui me restent à lui acheter, rue de la Paix, une paire de boucles d'oreilles en saphirs.

Ayant prononcé ces paroles il entre chez le bijoutier.

Mais celui qui s'aperçoit qu'il est couvert de dettes et que sa maîtresse est couverte de fourrures, arbore d'autres théories. Il commence par former le projet d'emprunter deux mille francs, afin de lui offrir au premier janvier un manchon en martre zibeline. Comme il ne trouve pas les deux mille francs, il s'arrête à une palatine en hermine de huit cents livres. De l'hermine il descend au vison du Canada, et tombe enfin dans les bas fonds de l'astrakan.

Une fois qu'il en est là, il réfléchit qu'un joli sac de bonbons de douze francs fera autant de plaisir à sa bien-aimée et tirera moins à conséquence.

Et il entre chez le successeur de Siraudin.

Les jeunes gens qui ont une famille, et quelques vieillards qui n'en ont plus, ont été, cette année, par-

ticulièrement dévalisés par les femmes. Voilà pourquoi, depuis huit jours, il pleut des fondants. C'est au point que dernièrement Paris, en se réveillant, a trouvé les rues et les toits couverts d'une couche blanchâtre qu'au premier abord tout le monde a pris pour de la neige. Nous y avons été également trompé, et c'est seulement après avoir clapoté toute une journée que nous avons appris, par des gens qui le savaient, qu'il n'avait pas neigé du tout. Ce que les balayeurs enlevaient sur leurs pelles n'était autre chose que des bonbons tombés des sacs.

On croit généralement qu'une fois enlevés ils ont été jetés dans l'égout collecteur. Il n'en est rien. Ces détritus précieusement conservés seront raffinés avec soin par d'habiles confiseurs et on nous les revendra l'année prochaine.

Après avoir compté les cheveux blancs de madame P..., la grande coquette de la Comédie-Française, on les recompterait plutôt qu'on n'additionnerait les journaux où a été reproduite cette semaine, avec rallonges et variantes, l'anecdote suivante :

Un tout jeune avocat plaidait devant la Cour, lorsqu'au milieu d'un mouvement oratoire, le président lui dit :

— Pardon, avocat, pourquoi plaidez-vous avec vos moustaches ?

— Monsieur le président, répondit le jeune homme, elles sont si peu fournies que personne jusqu'à ce

jour ne m'avait adressé d'observation à ce sujet ; mais du moment que vous avez la vue plus longue que vos honorables collègues, je cours me faire raser et je reviens.

Mon éditeur m'avait conseillé de mettre dans mon livre cette histoire qui lui semblait amusante. Je veux bien la mettre dans mon livre, mais loin de la trouver amusante, je déclare qu'elle me paraît absolument incompréhensible. Six mille ans ne seront pas seulement écoulés que les collectionneurs, en la relisant, se demanderont dans quel but la société française du dix-neuvième siècle interdisait la parole aux avocats qui portaient des moustaches.

Il est, en effet, assez difficile de dire au juste en quoi cette absence de moustaches peut aider les juges à la découverte de la vérité.

Si la nature a gratifié notre sexe de cet attribut, il est probable qu'elle avait ses raisons pour le faire. La Providence, en nous donnant des moustaches, ne nous a jamais recommandé de les ôter au moment de plaider. Je relis les Commandements de Dieu, ainsi que ceux de l'Église, et je n'y vois pas un mot ayant rapport à ce duvet qui pousse sans culture sur les lèvres supérieures de toutes les races masculines.

J'ai cru un instant que les moustaches enlevaient aux orateurs une partie de leurs facultés mentales, mais les avocats qui profitent des vacances pour laisser croître leur barbe m'ont paru, pendant tout le mois d'octobre, aussi intelligents que durant les autres mois de l'an-

née, et j'ai cherché quelque chose de plus concluant.

Les jurisconsultes qu'on interroge à ce sujet répondent généralement que « plaider avec des moustaches ne serait pas convenable. » C'est leur meilleure raison. Vous voyez d'ici les autres.

Pourquoi les moustaches ne sont-elles pas convenables puisque nous les recevons du ciel sans avoir rien fait d'inconvenant pour les obtenir ? Les sapeurs seraient alors terriblement inconvenants, leur barbe et leurs moustaches descendant quelquefois jusque sur leurs tabliers. Je ne m'étonne plus que Thérésa nous répète si souvent qu'il n'y a rien de sacré pour eux.

Je suppose que la femme à la barbe soit un jour citée en police correctionnelle pour brutalités envers son concierge, et qu'elle demande à présenter sa défense elle-même. Elle se trouvera donc dans cette déplorable alternative ou de supprimer son gagne-pain avant d'exposer son cas, ou de se laisser condamner sans pouvoir ouvrir la bouche.

Si on arrive à prouver que la barbe est une chose inconvenante, il deviendra très facile d'établir que les autres parties du visage ne sont pas plus convenables, et je ne sais pas trop quel argument pourrait opposer un avocat à qui un président dirait :

— Maître un tel, vous avez supprimé votre barbe, c'est bien, mais je ne consentirai à vous entendre que quand vous aurez fait couper votre nez et vos deux oreilles.

Ce qui est surtout remarquable, c'est que nous poussons des cris de surprise lorsqu'on nous raconte que les mandarins chinois se distinguent les uns des autres par des boutons de différentes couleurs fichés sur leurs bonnets, et qu'en Asie les femmes croient s'embellir en se noircissant les dents. Quant aux puérilités dont nous sommes victimes, nous n'admettons même pas que quelqu'un s'en étonne, surtout depuis qu'on a inventé pour les excuser le mot connu :

— C'est l'usage !

Un avocat doit raser ses moustaches avant de plaider parce que c'est l'usage, et nous avons en France environ deux cent mille usages tous aussi respectables que celui-là.

Un autre usage dont se plaint amèrement à moi un correspondant d'ailleurs plein d'urbanité, c'est celui que paraissent avoir adopté les acteurs parisiens, d'exécuter en scène sur le dialogue de l'auteur des variations connues sous le nom de *cascade*.

Il signale notament la *Belle Hélène*, qu'il a déjà vue quatre fois et qu'il a trouvée, dès la troisième fois, extrêmement changée. Il me demande si ce n'est pas à nous autres, que l'implacable Timothée Trimm a appelés *les gardes champêtres du bon goût*, de veiller à la conservation du texte primitif.

Avec tout le respect que je dois à un homme qui se dit abonné du *Figaro*, ce qui n'est peut-être pas vrai — quand on est abonné, on ne s'en vante guère —

je suis obligé de déclarer à mon correspondant que je ne peux pas plus empêcher Couder ou Alexandre Guyon de faire des *cascades* que je n'ai le droit d'empêcher la reine d'Angleterre d'abdiquer, le jour où elle jugera à propos de faire ce sacrifice à l'amour conjugal.

En ouvrant le premier dictionnaire venu, j'y lis que le mot *cascade* signifie *chute d'eau*. Mon correspondant conviendra qu'il fait encore trop froid pour que je m'occupe d'hydrothérapie.

En outre, pour avoir la mesure exacte des cascades exécutées dans la *Belle Hélène*, il faudrait que j'apprisse d'abord par cœur le fameux texte primitif. Si Ménélas profite d'une scène de sentiment pour s'essuyer les yeux avec un mouchoir à carreaux, comment puis-je affirmer que ce mouvement scénique est une fantaisie de l'artiste ou une indication du manuscrit ?

M'est-il permis de pénétrer indiscrètement dans la pensée de l'auteur ; et qui me prouve que ce mouchoir à carreaux ne constitue pas pour lui toute une base d'opérations dramatiques ?

D'ailleurs, afin d'amortir ses scrupules, j'apprendrai à mon correspondant que la cascade, sous un autre nom peut-être, à toujours existé au théâtre. Odry, que personne ayant le respect des gloires nationales n'osera jamais attaquer, Odry fut en son temps le prince des cascadeurs. Un jour, entre autres, il manqua son entrée de vingt-cinq minutes. Le public com-

mençait à désarticuler les banquettes, lorsque son acteur aimé se décida à paraître.

On s'attendait aux excuses les mieux senties, mais, Odry s'adressant à Vernet, qui avait pris le parti de s'asseoir.

— Mon cher, lui dit-il avec un accent ému, il vient de m'arriver un accident déplorable.

— Quoi donc ? demanda Vernet sérieusement inquiet.

— J'avais besoin d'un pantalon neuf pour jouer la pièce. J'entre chez un marchand d'habits afin d'en acheter un d'occasion. La marchande était seule dans la boutique. Elle m'en présente un. J'essaie la jambe droite qui m'allait comme un gant. Arrivé dans ma loge, je veux mettre le pantalon et... voilà où ça se corse.

— Va donc.

— Au moment où je tâche d'entrer la jambe gauche, je m'aperçois qu'elle a éte taillée pour une jambe de bois. J'avais acheté le pantalon d'un invalide.

— Il fallait le reporter,

— C'est ce que j'ai fait. Seulement la marchande n'a jamais voulu le reprendre. Elle m'a dit : Puisque votre pantalon est taillé pour une jambe de bois, c'est bien simple, faites-vous mettre une jambe de bois. J'ai trouvé l'idée excellente ; malheureusement les magasins de jambes de bois étaient fermés, et j'ai été forcé de rentrer dans ma loge, où j'ai enfilé un vieux pantalon. Mais demain matin, de bonne heure, j'irai

me faire mettre une jambe de bois. J'ai même envie de m'en faire mettre deux, parce qu'en prenant la paire on obtient une forte diminution. Voilà pourquoi je suis un peu en retard.

— Comment ! fit Vernet entrant dans la situation, tu n'as mis que vingt-cinq minutes pour toutes ces courses-là ?

— Et encore, ajouta Odry avec aplomb, en voyant cette brave marchande travaillant courageusement dans sa boutique, j'ai pris le temps de sortir deux ou trois fois pour cacher mes larmes.

Ce récit alla aux nues. Il est clair cependant que si le vaudevilliste qui écrivit la pièce avait apporté aux directeurs un pareil hors-d'œuvre, on l'eût fait reconduire de brigade en brigade jusqu'à Charenton.

Laissez donc faire les acteurs, mon cher correspondant. Il en sera pour vous des cascades au théâtre comme des infidélités de la femme que vous aimez. Vous commencez par vous en fâcher et vous finissez par en rire.

Les auteurs ont du reste un intérêt direct à ce que ce système se perpétue. Quand un mot est sifflé, ils s'empressent de dire à leurs amis :

— Vous savez que c'est l'acteur qui l'a rajouté.

Le mot *rajouté* n'est pas très-français, mais il le serait que, j'en suis convaicu, les auteurs l'emploieraient tout de même.

D'ailleurs, pourquoi interdire sur la scène ce que nous acceptons parfaitement dans la vie ? N'avons-

nous pas un archéologue qui a fait récemment un mémoire énorme sur une collection d'armes en silex, remontant à la plus haute antiquité, et qu'il avait découverte dans un département voisin.

L'Académie des sciences a étouffé cet archéologue sous les compliments et les couronnes. On avait déjà prié plusieurs membres de l'Institut de mourir le plus tôt possible, afin de lui laisser une place à choisir, quand un menuisier du pays, après avoir visité les fouilles, raconta que le dépôt d'armes en silex était purement et simplement une ancienne fabrique de pierres à fusil.

On ne trouverait certes pas dans la *Belle Helène* une cascade mieux réussie. La seule chose regrettable dans l'aventure, c'est que le menuisier n'ait pas attendu pour parler que l'archéologue fût de l'Institut, pensionné du Gouvernement et officier de la Légion d'honneur, parce qu'alors la cascade devenait une excellente comédie; et les bonnes comédies sont rares à notre époque.

## IV

A l'homme sauvage du département du Var.

Samedi, 25 mars 1865.

Monsieur et cher homme sauvage,

J'ai appris, avec toute la France, que, depuis quinze ans, vous habitiez, aux environs de Draguignan, une forêt plantée d'un grand nombre d'arbres et d'un petit nombre de bûcherons, et que vous y viviez de fruits et de racines, à l'abri des hommes politiques et des cocottes d'ici-bas.

La chronique ajoute qu'un curieux vous ayant demandé récemment si, comme Adam dans le Paradis terrestre, vous ne pensiez pas quelquefois aux filles d'Ève, vous auriez fait cette réponse qui révèle un homme du monde.

— La femme qui doit me séduire n'est pas encore maquillée.

L'énergie dont vous avez donné la preuve en jetant à la société moderne cette phrase célèbre.

— Mon gendre, tout est rompu !

m'a inspiré une extrême sympathie pour votre caractère. Je tiens à vous donner des personnages et des choses dont vous vous êtes séparé violemment, quelques nouvelles fraîches, ne fût-ce que pour vous ôter tout regret de les avoir quittés avec cette brusquerie.

S'il est vrai, comme on le prétend, que vous êtes un ancien habitué du boulevard des Italiens, je suis surpris que vous vous amusiez à vous cacher dans une forêt du département du Var, quand il vous serait facile de trouver ailleurs une solitude aussi absolue ; au Théâtre-Saint-Germain, par exemple, où, en louant une loge à l'année, vous seriez si tranquille ! Il est vrai que, là-bas, vous vous nourrissez de fruits et de racines, et que les banquettes du Théâtre-Saint-Germain ne produisent guère que des champignons. Mais, le jour où l'agriculture sera sérieusement encouragée, rien ne s'opposera à ce qu'on fasse pousser quelques cerisiers au milieu de l'orchestre.

Comme parfaite solitude, vous auriez eu encore le champ des courses qui ont eu lieu à Vincennes dimanche dernier. Çà et là on apercevait un malheureux sportman fiché en terre et tellement raidi par le froid que les jockeys le prenaient pour le poteau d'arrivée, ce qui a donné lieu à de nombreuses contestations.

Les chevaux eux-mêmes profitaient des entr'actes

pour battre la semelle, et un nombreux personnel avait été requis pour casser la glace sous leurs sabots. Plusieurs ont couru sur des patins. Un bienfaiteur de la race chevaline a institué, séance tenante, un prix aussi nouveau qu'imprévu, LE PRIX DU VERGLAS *pour chevaux au-dessous de trois ans n'ayant pas encore tué leurs cavaliers.*

Cette dernière course du printemps a été la plus intéressante de toutes. Le départ a eu lieu à quatre heures cinq, et, à six heures, les huits chevaux engagés avaient déjà fourni un parcours de vingt-deux centimètres. Comme ils n'ont à faire qu'un tour de la grande piste, on a tout lieu d'espérer, s'il ne survient pas d'accident grave, que le vainqueur arrivera au but vers le mois de septembre prochain. Il sera ainsi tout porté pour les courses d'automne.

Bien que l'enceinte du pesage fût à peu près vide, on distinguait de loin en loin, dans cette thébaïde, une biche qui cherchait un monsieur de bonne volonté, car dans votre forêt les hommes courent après les biches, et, sur nos boulevards, les biches courent après les hommes.

Je suis d'ailleurs convaincu que leur aspect n'eût fait que vous affermir dans votre résolution de vivre seul. Hier encore, elles portaient dans le cou une telle quantité de faux cheveux qu'on craignait que la disette des chignons ne se déclarât tout à coup, et on parlait d'un décret destiné à rationner la coquetterie féminine. Comme au moment de la famine de 91, les

dames seraient venues tous les matins chercher à leurs mairies respectives deux onces de faux cheveux par tête. Les femmes enceintes en auraient touché une once de plus.

Tout à coup la mode s'est renversée. Les touffes qui ombrageaient la colonne vertébrale ont remonté jusque sur le sommet du crâne, sans même stationner un instant sur l'occiput. Mais les couvre-chefs s'étant alors trouvés trop petits pour contenir ces ballons captifs, les biches égarées dimanche à Vincennes, avaient simplement enlevé le fond de leurs chapeaux, afin de donner passage à l'amas de tire-bouchons falsifiés qui couronnent aujourd'hui leur édifice.

Quoique j'aie le désagrément d'être plus civilisé que vous, monsieur et cher homme sauvage, j'ai cru d'abord à une de ces plaisanteries comme nos biches apprivoisées s'en permettent journellement, mais j'ai su depuis qu'il était du dernier bon goût de pratiquer dans son chapeau un ventilateur par lequel les cheveux puissent s'échapper et tourbillonner dans l'espace.

A première vue, cette coiffure est souverainement ridicule. Dans l'application, elle a ses avantages et ses inconvénients : les femmes, qui ne se ménagent pas entre elles, peuvent ainsi s'arracher les cheveux mutuellement sans être forcées d'ôter leurs chapeaux Voilà pour le côté utile.

Le côté fâcheux, c'est que rien ne sera plus facile que de leur subtiliser, sans qu'elles s'en aperçoivent,

leurs frisures qui ne le leur appartiennent que comme le Schleswig à la Prusse, c'est-à-dire par suite d'annexion.

Dix fois sur vingt, quand une femme rentrera chez elle, son mari s'écriera :

— Grand Dieu ! qu'est devenu le haut de ta tête ?

Et elle sera obligée de faire cette réponse singulière :

— On me l'a volée en omnibus.

Vous qui, en qualité d'homme sauvage, avez le droit de conserver quelque bon sens, vous pourrez m'objecter que les femmes son bien imprudentes d'employer cette contrebande pour se faire aimer des hommes. Il est clair, en effet, que tomber à genoux devant les fausses nattes d'une Parisienne, c'est lui faire un commencement d'infidélité, puisque les nattes en question appartiennent à une autre.

Les femmes devraient donc se dire qu'en s'assimilant ces crinières, acquises à prix d'or, elles ne font de réclames qu'à celles qui se les sont coupées pour les leur vendre. Mais si vous veniez passer seulement huit jours à Paris, vous verriez que les femmes devraient se dire ainsi une foule de choses qu'elles ne se diront jamais.

Je ne vous cacherai pas qu'à Paris on est assez intrigué de savoir quels sont les motifs qui vous ont décidé à aller vivre de fruits et de racines dans une forêt du département du Var. Mademoiselle Catinette a prétendu dernièrement que vous aviez pris cette

résolution funeste à la suite d'un souper où elle vous aurait réduit au désespoir par les refus les plus rigoureux.

Personne ne croit un mot de cette légende, attendu qu'il faudrait d'abord admettre que Catinette ait jamais refusé quelque chose à quelqu'un, ce qui renverserait toutes les lois de la nature. Comme, néanmoins, c'est là pour vous une question de dignité personnelle, vous avez un moyen de l'élucider, ce serait d'écrire vos Mémoires. Vous en remettrez le manuscrit à un bûcheron, avec ordre de ne le publier que quinze ans après votre mort.

Pourquoi quinze ans? me demanderez-vous. Je ne sais pas. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'aujourd'hui quand un Français descend au tombeau, il laisse des Mémoires qui ne doivent être publiés que quinze ans après sa mort. C'est un usage qui remonte à une douzaine d'années. Encore quelques mois, et nous allons périr nous-mêmes étouffés sous les Mémoires de tous ceux qui sont morts il y a quinze ans!

Ce que je ne m'explique pas dans cette monomanie, c'est qu'il existe au monde un être assez capitonné d'orgueil pour s'imaginer qu'on s'occupera encore de lui quinze ans après sa mort. Dans cinq lustres d'ici, lorsque l'éditeur Dentu (que Dieu lui donne de longs jours!) fera remettre chez mon concierge un volume de Mémoires où M. Béchamel m'apprendra qu'il est né le 22 septembre 1814, je déclare que cette révélation ne saura m'émouvoir.

Il est assez singulier que des gens qui ne vous ont jamais fait sourciller de leur vivant espèrent vous intéresser quinze ans après leur décès. C'est peut-être, il est vrai une façon de réparer le temps qu'on a perdu dans ce bas monde. Le public, qui aime à spéculer sur l'inconnu, répète volontiers dans les cafés :

— Vous savez, un tel est mort. C'était un crétin qui n'a jamais pu arriver à quoi que ce soit, mais il paraît qu'il laisse, pour être publiés quinze ans après sa mort, des Mémoires extrêmement remarquables.

Le jour où le manuscrit est mis en vente, le lecteur s'aperçoit qu'il est volé, mais le défunt a toujours eu quinze ans de bon.

Vous ne risquez donc rien, monsieur et cher homme sauvage, de laisser au bûcheron dont je vous parlais tout à l'heure un volume dans lequel vous raconterez si vous avez été, oui ou non, maltraité par mademoiselle Catinette.

Vous voilà d'ailleurs célèbre. On n'attend qu'un peu de soleil pour vous envoyer un photographe. Méfiez-vous. En outre, les revues de l'année prochaine vous choisiront probablement pour compère de préférence à tout autre, et les auteurs contemporains ne se feront aucun scrupule de vous faire, trois heures durant, arpenter la scène où vous répéterez de temps en temps :

— Je la trouve mauvaise !

Et le public de se tordre et de s'écrier :

— Un homme sauvage à qui on fait dire : « Je la

trouve mauvaise! » Il n'y a que les Français pour avoir de ces idées-là.

J'avoue même que, pour ma part, ce qui m'empêchera toujours d'aspirer énergiquement à me faire un nom, c'est la crainte que mes descendants ne me retrouvent un jour devant la rampe sous les traits d'un acteur de la banlieue.

Ces terreurs m'avaient déjà envahi à une représentation de *Marie de Mancini* où les auteurs avaient mis quelques calembours dans la bouche du cardinal Mazarin. Elles se sont renouvelées dernièrement à *Lantara*, vaudeville amusant d'ailleurs et très bien joué par mademoiselle Déjazet. Mais enfin, je suppose que Lantara, mort à la fin du dix-huitième siècle. eût eu, le jour de la première, un neveu dans la salle.

Il y a un moment où l'insouciant artiste chante les quatre vers suivants :

A dessiner je passerais ma vie :
Est-il travail plus séduisant
Que celui qui fait d'un enfant
Un peintre, un homme de génie?

— Comment! pensera M. Lantara neveu, j'avais un oncle qui faisait rimer *enfant* avec *séduisant*, et qui mettait une culotte de satin rose pour travailler à ses paysages! Mon oncle était tout simplement un homme impossible. Et ma famille qui me le donne continuellement pour modèle! C'est odieux! on ne fait pas rimer *enfant* avec *séduisant*. Dès demain, je

demande au garde des Sceaux l'autorisation de changer de nom.

Voilà comment disparaît insensiblement le prestige de la famille, ce qui personnellement ne vous inquiète guère, vous qui vivez seul dans une forêt qui n'est pas absolument vierge, mais qui n'a eu encore que très peu d'amants. Vous n'êtes pas tenu à faire balayer le devant de votre porte, puisque vous logez en plein air; vous déménagez, quand bon vous semble, d'une clairière pour aller vous installer dans une vallée, et votre horizon n'est pas sujet à l'alignement.

Cette existence me rappelle l'histoire d'un ancien directeur qui, après une série de mauvaises affaires, s'était retiré en emportant pour tout bénéfice du théâtre qu'il administrait quelques décors et un lot de costumes. Il avait remisé le tout dans un grand atelier où il logeait, et il trouvait moyen de se donner, grâce à ses fonds de magasin, une partie des agréments que le manque de ressources lui interdisait.

— Il fait bien chaud aujourd'hui, disait-il; si j'allais passer quelques heures à la campagne?

Il cherchait alors parmi ses décors celui qui lui servait dans *les Diables roses* au tableau de Robinson; il le posait consciencieusement, et après avoir fait monter une canette de la brasserie d'en bas, il la buvait en s'écriant de temps en temps avec l'accent de la plus profonde conviction :

— Comme l'air est pur à Fontenay-aux-Roses!

Il s'amusait à déménager tous les huit jours, c'est-à-

dire que dès que le petit salon jaune le fatiguait, il agençait le décor du palais de la Gourmandise des *Sept Châteaux du diable* ou celui de la prison dans la *Tour de Nesle*, et y vivait alternativement selon que ses idées étaient noires ou bleu de ciel.

Il se disait aussi quelquefois :

— Aujourd'hui, je serai Espagnol de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi ; mais comme il ne faut abuser de rien, même de la qualité d'Espagnol, de deux heures à sept heures je serai Écossais.

Et il se faisait ainsi naturaliser à domicile citoyen de tous les pays dont il avait conservé les costumes. C'était une douce folie ; mais je ne vous cacherai pas, monsieur et cher homme sauvage, que les médecins, consultés sur votre état mental, ont conclu également à la démence.

Il est vrai que, de votre côté, vous pouvez faire un rapport sur l'état mental des médecins et conclure à l'idiotisme. Vous aurez beaucoup de monde pour vous.

Je ne vois pas, en effet, que vous soyez beaucoup plus fou, ni beaucoup plus sauvage que ce cultivateur de Cambrai qui vient de vendre sa femme à son voisin moyennant cent vingt-six francs une fois payés. Le procureur impérial n'a pas trouvé que ce marché cadrât suffisamment avec la pureté bien connue des mœurs actuelles, et il a fait arrêter le vendeur et l'acheteur. Je crois même que la marchandise vendue

a été saisie et envoyée provisoirement à la Caisse des dépôts et consignations.

Voyez comme on a toujours tort de faire loyalement les choses : si au lieu de payer cent vingt-six francs une femme mariée, l'amateur l'avait prise gratis au mari, ainsi que cela se pratique en France sur la plus vaste échelle, jamais personne n'aurait trouvé à redire à la conduite de ce mangeur de pommes du voisin.

Il a la naïveté de donner cent vingt-six francs, parce que c'est un homme fier, qui ne veut rien devoir à personne, et il va passer en police correctionnelle.

Seulement, au cas où il serait condamné à trois mois de prison pour avoir acheté cent vingt-six francs la femme de ses rêves, je demande formellement que les gandins qui achètent les leurs sur le pied de quatre-vingt mille francs par an, soient condamnés à mort, et que les exécutions aient lieu sur une des places publiques où le crime a été commis. Il faut un exemple.

Je livre ce sujet à vos méditations, d'autant plus que vous n'avez pas autre chose à faire qu'à méditer, tandis que mes occupations journalières m'interdisent cette opération intellectuelle, jusqu'au moment où un journal se montrera disposé à me payer mes méditations un prix convenable. Malheureusement, les journaux ne soldent que la copie qu'on leur livre. Si j'allais dire au caissier du *Figaro* :

— J'ai médité toute la journée, vous me devez soixante-quinze francs.

Je suis convaincu que je ne resterais pas longtemps attaché à la rédaction de cette feuille bi-hebdomadaire.

Les seules méditations qui aient jamais rapporté quelque chose à leur auteur, ce sont celles de Lamartine, et encore ne l'ont-elles pas sauvé du désastre, puisqu'il fait annoncer partout qu'il est contraint à de prompts remboursements.

# V

La vente Pourtalès. — Les banquets annuels. — Les souvenirs de collège. — Les indulgences plénières données en primes. — Théresa et ses mémoires.

17 février 1865.

Les gens sans place ont eu une belle occasion de s'asseoir sur le trône, un grand nombre de souverains ayant quitté leurs États pour venir chez nous assister à la vente Pourtalès. Les amateurs y sont serrés les uns contre les autres comme des timbres-poste dans leur feuille. De temps en temps on entend craquer sourdement les os des enchérisseurs : c'est un millionnaire qu'on fait entrer à la force du poignet. Il aurait fallu ajouter à la vente un commissaire-priseur chargé spécialement d'adjuger les apoplexies.

Et remarquez que ceux qui étouffent dans les salles sont encore les élus. La majorité des curieux languissent sur les paillassons, dans l'ignorance absolue de ce qui se passent au fond des appartements. Plusieurs ont emménagé sur le carré avec des objets de

campement pour deux mois. Dans le rapide coup d'œil que je suis allé jeter sur l'ensemble de la vente, j'ai aperçu, installé sur la rampe de l'escalier, un monsieur qui mangeait du cervelas. On m'a assuré que c'était le roi de Wurtemberg.

Vous voyez d'ici la difficulté de faire arriver une offre à destination à travers ces couches humaines. Le public est obligé de faire la chaîne pour les enchères, comme pour les seaux d'eau dans un incendie. Ce qui complique encore le travail, c'est que l'acheteur ne distingue pas toujours, dans l'éloignement, l'objet mis sur la table. Il croit pousser un bronze antique, et quand on le lui a adjugé, il s'aperçoit qu'il a payé un prix fou une terre cuite Renaissance, dont il n'avait pas la moindre envie.

Le côté désavantageux pour nous autres de ces liquidations retentissantes, c'est que pendant six mois les marchands ne nous vendront pas une paire de pincettes sans nous assurer qu'elle vient de la vente Pourtalès ; et ils partiront de là pour nous en demander six mille francs au lieu de sept francs cinquante que nous serions disposés à en donner.

Le côté comique est représenté par l'amateur économe qui met trois cents francs dans sa poche pour aller acheter l'*Innocence* de Greuze, qui se vendra dans les quatre-vingt mille ;

Et par l'amateur gandin qui raconte avoir poussé jusqu'à cinquante-cinq mille francs le Murillo qui est allé jusqu'à soixante-trois mille.

Il ne se consolera jamais d'avoir vu ce magnifique tableau lui échapper. Il est vrai que si on le lui avait adjugé pour cinquante-trois mille francs, il aurait été obligé d'avouer qu'il n'avait pas le premier centime pour le payer.

Quant à moi, j'ai jeté mon dévolu sur le beau portrait de jeune homme qu'on a attribué à Sébastien del Piombo, et qui est de Bronzino. S'il ne va pas au-dessus de trente-sept francs, il aura de mes nouvelles.

Outre le Sébastien del Piombo qui est de Bronzino, le catalogue a le tort grave de donner à Léonard de Vinci une *Vierge à l'enfant* qui est de Luini. Je n'hésite pas à le dire, attendu qu'en peinture la recherche de la paternité n'est pas interdite. Le grand Léonard prendrait la peine de venir en personne me déclarer à domicile qu'il a fait lui-même cet enfant, que je ne pourrais m'empêcher de lui répondre :

— Vous vous trompez, mon brave : vous croyez que c'est vous mais c'est Luini. Du reste, vous n'êtes pas le premier à qui on fait endosser l'enfant d'un autre.

Entre camarades d'ateliers notamment, ces choses-là s'acceptent : or ces derniers temps se sont fait remarquer par un redoublement de camaraderie. Les anciens élèves du lycée Charlemagne se sont réunis dans un banquet annuel, à deux jours de distance des élèves du lycée Saint-Louis qui se sont retrouvés dans un banquet non moins annuel ; et, dans l'intervalle,

les anciens élèves du lycée Louis-le-Grand avaient trouvé moyen de donner aussi leur banquet, aussi annuel que les deux autres.

Aujourd'hui tout est prétexte à banquet. Vous avez eu à peine le temps de jouer dans le premier café venu deux parties de dominos à quatre, qu'un de vos partners s'écrie tout à coup :

— Si nous fondions un banquet annuel?

Ma qualité d'ancien élève du collège Saint-Louis me faisait peut-être un devoir d'assister aux récentes agapes qui se sont perpétrées chez Douix; mais ces sortes de réunions, dont le but est ce qu'il y a au monde de plus louable, m'ont toujours paru manquer leur effet, par suite de circonstances indépendantes de la volonté des convives.

Sur les trois ou quatre cents élèves avec qui vous avez lié autrefois commerce d'amitié, vous vous en rappelez distinctement une dizaine. Or, rien n'est embarrassant, en entrant chez Douix, comme de se sentir serré dans les bras d'un gros monsieur, criblé de moustaches et entrelardé de décorations étrangères, qui vous dit :

Ah! te voilà! tu es toujours le même. Les gens maigres ne changent pas. J'ai pensé à toi bien souvent quand j'étais en Espagne. C'est le pays qu'il te faudrait à toi qui étais si frileux au collège.

Vous vous pourfendez le cerveau à vous demander quel peut être cet homme dont vous n'avez aucune idée et qui pensait à vous, étant en Espagne.

— Tu ne me reconnais pas? fait l'ami déconcerté ; c'est à cause de ma barbe. Je suis Belzingue.

— Ah! tu es Belzingue! vous récriez-vous pour vous donner une contenance. Je me disais aussi : C'est Belzingue; mais je n'osais pas l'affirmer. Sais-tu que tu as pris du corps depuis notre séparation?

Au fond, ce nom de Belzingue vous est aussi complètement inconnu que celui qui le porte, mais c'est comme un fait exprès dans les banquets d'anciens élèves ceux que vous vous rappelez n'y viennent jamais, et ceux que vous ne vous rappelez pas y sont toujours.

Outre le désagrément de tutoyer toute une soirée un individu qu'on ne connaît pas, je ne vois guère pourquoi, moi qui ne suis rien, j'irais proclamer moi-même mon infériorité en m'asseyant au milieu de camarades dont plusieurs sont vice-consuls ou auditeurs au conseil d'État.

J'ai même retrouvé, parmi les anciens élèves de Saint-Louis, un jeune substitut qui, à propos d'un duel où j'avais bien à contre-cœur servi de témoin, a requis contre moi en police correctionnelle et m'a accusé, moi quatrième, de vouloir passer la France entière au fil de l'épée.

J'avoue que je ne ressentirais aucune espèce de satisfaction à manger du turbot sauce aux câpres, et à fêter Bacchus en compagnie de cet organe de la loi.

D'ailleurs, si en causant avec ces sommités administratives ou judiciaires, je risque le « tu » des an-

ciens jours, je crains toujours qu'on n'y voie de ma part une affectation de familiarité avec les grands de la terre.

Si, me tenant sur la réserve, je leur dis « vous » gros comme le bras de madame Madeleine Brohan, il se trouvera toujours quelqu'un pour murmurer :

— Tiens ! il fait le fier, celui-là. Pour quelques méchants articles qu'il publie de temps en temps, il n'y a pourtant pas de quoi.

Je n'ai pas besoin d'aller chez Douix pour revoir ceux de mes anciens condisciples avec lesquels j'ai tenu à conserver des relations. Quant aux souvenirs de collège qui font la base de la conversation dans les banquets de ce genre, je n'ai aucun motif pour les évoquer.

Les sept ans que j'ai passés à Saint-Louis, de 1843 à 1850, m'ont toujours semblé une variété du *carcere duro* infligé à Sylvio Pellico, de lamentable mémoire. J'étais même infiniment plus malheureux que lui, attendu qu'il souffrait pour ses convictions et que moi je souffrais pour les convictions des autres.

Il avait le droit, au Spielberg, d'écrire des tragédies ou de tourner des tabatières de corne, à son choix. Moi, j'étais obligé de commenter Tite-Live et d'apprendre par cœur le *Jardin des racines grecques* dont la bêtise me sautait aux yeux.

Quand je faisais observer à mon pion que ce fameux Jardin des racines grecques était l'œuvre d'un cerveau en décomposition, il m'infligeait le supplice du

deuxième chant de l'Iliade à traduire mot à mot pendant les récréations.

Aujourd'hui, il se trouve que j'avais raison au sujet des racines grecques, puisque M. Duruy, en arrivant au ministère, s'est hâté d'envoyer chez les marchands de tabac cet assemblage d'inepties. J'aurais voulu remettre la main sur mon pion afin qu'il me rendît mes diverses traductions du deuxième chant de l'Iliade, que j'aurais vendues au profit des prochains inondés, mais il m'a été impossible de savoir ce qu'il était devenu.

Le pion est un être essentiellement nomade: le mien sera peut-être allé à Dame.

Je trouve dur de donner encore douze francs pour aller me rappeler chez Douix (ancien café Corazza) ces déboires de ma première jeunesse. Et puis, s'il faut tout dire, dans ces dîners-là, je ne suis pas tranquille. Je m'attends toujours à ce qu'un maître d'étude va s'écrier en me désignant du doigt:

— Il est défendu de causer pendant les repas. L'élève Rochefort sera privé de dessert.

S'il est dit que je ne ferai jamais partie d'un banquet annuel, il est également dit que je ne ferai jamais partie des abonnés du *Journal de l'Immaculée Conception*, malgré les primes véritablement exceptionnelles que promet cette feuille utile en littérature en ce qu'elle peut toujours servir à envelopper les corsets.

Jusqu'à présent les rédacteurs en chef de nos différents grands journaux s'étaient cassé la tête à forger des chaînes de fleurs pour retenir l'abonné.

Le *Journal de l'Immaculée Conception* a trouvé plus moral de passer un bon traité avec Dieu le Père, et au lieu de brosses à dents et de parapluies il donne à ses abonnés.

UN MOIS D'INDULGENCES PLÉNIÈRES.

Calchas arrivant en scène dans la *Belle Hélène*, avec son tonnerre sous le bras, n'est pas plus audacieux.

Faites une pièce dont le premier acte se passerait dans les bureaux du *Journal de l'Immaculée Conception*, au moment où le public vient toucher la prime ; donnez les principaux rôles à Gil Pérès et à madame Thierret, et vous avez cent représentations devant vous, en admettant que la censure ne juge pas à propos d'interdire l'ouvrage, comme les *Deux Reines* de M. Ernest Legouvé.

Je vois d'ici Pérès venant faire sa réclamation au caissier :

— Monsieur le caissier, je ne suis point content de vos dernières indulgences. Elles se sont usées tout de suite, et cependant je m'en suis très peu servi. Donnez-moi un autre mois d'indulgences plénières, mais faites en sorte qu'elles soient plus fraîches et qu'elles puissent aller au moins six semaines,

ou je cours, de ce pas, m'abonner au *Siècle.*

— Monsieur le rédacteur en chef, viendrait dire madame Thierret en rougissant, je n'ai pas l'habitude de lire des journaux, mais je suis en train de tromper fortement mon mari, et j'ai besoin en ce moment d'indulgences aussi plénières que possible. C'est pourquoi je viens m'abonner à votre journal et toucher immédiatement la prime. Si vos indulgences sont bon teint, comme j'aime à le croire, je vous enverrai plusieurs de mes amies qui sont dans le même cas que moi.

La pièce ferait de l'argent, mais le *Journal de l'Immaculée Conception* en fera aussi. Il est impossible, en effet, de rêver une combinaison plus économique. En donnant l'indulgence plénière au prix de fabrique, on y gagne encore.

Le directeur de cette feuille céleste a-t-il bien songé, cependant. à l'immoralité du contrat qu'il propose à ses lecteurs ? S'il est vrai que la remise des péchés peut se faire sur quittance, Dumolard n'est plus ce personnage légendaire qui tuait les servantes et les enterrait dans sa vigne afin de bonifier la récolte.

Ce n'est plus ce Barbe bleue qui avait monté à madame Dumolard un fonds de marchande à la toilette avec les robes de ses victimes.

C'est tout simplement un homme ignorant l'existence du *Journal de l'Immaculée Conception*, lequel, moyennant vingt francs pour Paris et vingt-deux

francs pour les départements, l'aurait rendu blanc comme l'agneau qui vient de naître.

On a donc commis une grande faute en le condamnant à mort. Il suffisait de lui prendre au journal en question un abonnement d'un an pour lui et sa famille.

Au vingtième siècle, en constatant qu'il s'est trouvé un Français capable d'échanger trois mois d'abonnement contre un mois d'indulgences, les collectionneurs se sentiront pris d'un grand mépris pour nous. Et comme ils auront raison!

En revanche que diront les collectionneurs du vingtième siècle en lisant les Mémoires de Thérésa, *écrits par elle-même ?* Pendant que nous sommes encore dans le dix-neuvième, j'avoue mon faible pour cette cantatrice pervertie. Artiste éminemment intelligente, elle a compris que notre époque brillait surtout par le débraillé. Parmi les gens du monde qui, au sortir de la vente Pourtalès, vont applaudir Thérésa à l'Alcazar, les uns proclament leurs sympathies pour cette jeune téméraire, d'autres les dissimulent, mais tout le monde y passe, et je suis sûr que le rédacteur en chef du *Journal de l'Immaculée Conception* a lui-même entendu plusieurs fois la *Victime de l'Amour* et *Ça ne peut pas durer comme ça.*

Depuis quelque temps Thérésa, entre deux *Sapeurs*, lisait volontiers Montesquieu, et s'était attaché un Tacite. On crut d'abord qu'elle avait formé le projet

hasardeux de détrôner Thimothée Trimm en chantant la *Gardeuse d'ours* en latin. Thérésa étudiait simplement les secrets de la langue française afin d'écrire ses Mémoires. Il paraît que la langue française s'est montrée complaisante, puisque les Mémoires vont paraître.

Ils ne seront pas couronnés par l'Académie, mais ils se vendront énormément, au contraire des ouvrages qui sont couronnés, mais qui ne se vendent pas. Que voulez-vous? tout se raisonne excepté la vogue. Un auteur passe six mois à écrire un drame en sept actes qui fait deux cent vingt francs de recette à la seconde représentation. Une bohême originale chante tous les soirs, l'espace de cinq minutes, dans un café-concert; elle fait courir tout Paris.

Il serait inutile de venir me réveiller à six heures du matin pour me demander les motifs de cet état de choses, attendu que dès aujourd'hui je déclare que je les ignore.

## VI

M. Émile Olivier et Rigolo. — La passion du Greuze. — Le Grand-Théâtre parisien.

2 avril 1865.

Quelle journée que celle de lundi dernier! Toutes les places étaient retenues au Corps législatif de une heure à six, et de huit heures à dix, on n'aurait pas pour tout l'or de la vente Pourtalès trouvé une stalle vide au Cirque Napoléon.

Il s'agissait pour les amateurs d'équitation, de savoir lequel de M. Émile Ollivier ou de Rigolo serait dompté le premier.

Rigolo, tu l'emportes! on peut encore t'appliquer les vers fameux qui ont célébré la cavale allégorique :

Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir ou l'outrager;
Jamais son large dos n'avait porté la selle
Ou le harnais de l'étranger.

En bonne prose, c'est dire qu'à l'heure où nous

écrivons, Rigolo continue à désarçonner ses cavaliers et à les rouler dans la poussière de l'arène comme des dragées dans la farine.

Quant à M. Émile Ollivier, il est aujourd'hui d'une souplesse admirable et fait à volonté dans la grande piste les trois tours convenus, sans manifester la moindre velléité de mors aux dents.

Ce Rigolo me paraît destiné à atteindre, comme succès, la fabuleuse longévité des *Vieux Garçons*. En apprenant qu'il suffisait de se tenir cinq minutes sur sa croupe pour encaisser cent francs, j'avais nourri le projet de laisser cette semaine chômer ma chronique, et de me donner la satisfaction de vivre quelques jours à la force de mon jarret en allant tenter l'épreuve.

Rigolo, qui est un mulet comme il faut, étant venu faire sa tournée dans nos bureaux, afin de solliciter la bienveillance de la presse, je ne cacherai pas que j'ai essayé de tout pour le décider à se laisser enfourcher.

— Monsieur Rigolo, lui ai-je dit dans un langage muet, mais expressif, arrangez-vous pour que je gagne les cent francs promis et je vous compare à Sainte-Beuve dans un article spécial. Les triomphes de Thérésa vous empêchent peut-être de dormir. Voulez-vous que je l'immole sur l'autel de l'éreintement? Laissez-vous fléchir et je m'engage à écrire vos Mémoires avec votre photographie sur la première page. Que diriez-vous si je profitais de mes relations

pour vous faire inviter à la prochaine soirée de la duchesse de P...? Préférez-vous rédiger l'article? On n'est jamais mieux flagorné que par soi-même.

L'attitude dédaigneuse de Rigolo m'a fait comprendre que j'avais affaire à un Spartiate, inaccessible à cette corruption sous-cutanée qui est un des éléments distinctifs de notre époque.

— Vous êtes fou! me suis-je écrié. Vous mourrez sur la paille. Laissez-vous séduire, et l'avenir est à vous. Voyez mademoiselle Bambochinette; elle s'est laissé séduire et elle a maintenant trois huit-ressorts; ce qui fait vingt-quatre ressorts à elle toute seule.

Rigolo est sorti froidement sans proférer une parole, me laissant avec la courte honte. Voilà comment, faute des cent francs de M. Dejean, j'ai été obligé de reprendre le collier du chroniqueur. Où le journaliste est attaché, il faut qu'il broute.

Je suis allé, le soir même, me mêler au public éperdu qui voulait briser les barrières afin d'assister de plus près aux évolutions de l'*Immontable*. (M. Dejean me donnerait-il sa parole d'honneur qu' « *Immontable* » est un mot français? Bescherelle dit le contraire, mais il a peut-être ses raisons pour dissimuler. D'ailleurs, la question n'a qu'une importance minime, puisque Rigolo est un mulet espagnol.)

Il m'a semblé, à la lueur des lustres, qu'il s'était légèrement maquillé pour entrer en scène. Il se serait allongé les yeux avec du noir de charbon que je n'en serais pas surpris. Cette concession aux idées moder-

nes prouverait déjà qu'il est dans le mouvement. Mais où il a montré qu'il y était bien davantage, c'est quand un jeune blousier en casquette a essayé de le maîtriser.

Le brave enfant de Paris (flattons le peuple) l'a escaladé avec la confiance d'un habitué des mâts de cocagne ; mais il est redescendu sans la plus petite timbale, en criant :

— On a mis du savon dessus ! ce n'est pas de jeu.

Un autre, vêtu d'une longue redingote noire et orné d'un binocle, a essayé de prendre Rigolo par la distinction de ses manières. L'animal a répondu à ces avances perfides en lui faisant par trois fois mordre la poussière. Jamais la poussière du Cirque n'aura été autant mordue.

A partir du monsieur au binocle, la lutte est devenue une simple partie de saute-mouton. Rigolo jonglait avec ses cavaliers comme un saltimbanque de profession. Il n'y avait plus de différence entre eux que dans la manière de s'étaler sous les rires convulsifs de la foule. On était arrivé à se demander à chaque nouveau concurrent :

— Va-t-il tomber pile ou tombera-t-il face ?

Quant à savoir s'il tomberait, ce n'était plus une question. Un des plus maltraités par Rigolo a fini par s'exaspérer. Il lui a mis le poing sous le nez en lui jetant ces paroles offensantes :

— Tu n'es qu'un lâche !

Et il lui a lancé sa carte au visage.

Rigolo s'est précipité sur la carte et l'a mangée. Il a avoué depuis qu'il l'avait prise pour un morceau de sucre.

Maintenant que tous les hommes ont échoué, ce serait le tour des dames à essayer de dompter Rigolo. Il en renverserait probablement un grand nombre, mais ces tentatives pourraient donner lieu à des épisodes intéressants. D'ailleurs, l'art des chutes est beaucoups plus cultivé chez l'autre sexe que chez le nôtre, outre que cent francs ne se trouvent pas toujours sous le pas d'un mulet.

Ce que c'est que de savoir se tenir à sa place : si l'*Immontable* (?) était un de ces locatis qui ont pour mission de promener les enfants dans les allées du bois de Boulogne, personne n'en voudrait. Au Cirque, il fait salle comble et va rapporter à M. Dejean la gloire et la fortune.

Cet exemple est encourageant pour les mulets, mais il est, en revanche, désastreux pour les écrivains. Comme il est flatteur de se dire qu'il faut au plus fort d'entre nous un an de recherches et de réflexion pour perfectionner un volume, qui nous est payé quatre cent francs par un éditeur, et qu'il suffit à un mulet, qui n'est même pas bachelier, de lever les deux jambes de devant pour faire quatre mille francs par soirée !

Si les hommes étaient intelligents, ils saisiraient cette occasion pour déclarer qu'ils renoncent désormais à cette plaisanterie de mauvais goût qui s'appelle

le travail. Mais les hommes sont encore plus têtus que Rigolo, et je suis sûr que, demain matin, ils continueront à s'occuper de leurs affaires comme si de rien n'était.

Dans la nuit de mardi à mercredi, la nouvelle a circulé que l'*Immontable* avait été monté par le monsieur au binocle. Celui-ci s'était couché sur Rigolo, et lui avait bouché les yeux avec ses deux mains. On ne fait pas ces choses-là. Le public, enthousiasmé par cet effet d'audience, a néanmoins exigé qu'on remît séance tenante les cent francs au dompteur.

L'administration s'est exécutée, mais elle a protesté, en déclarant que s'il était permis de boucher les yeux de Rigolo, il n'y avait pas de raison pour qu'on n'essayât pas de l'apprivoiser en lui cassant les jambes. Un jurisconsulte, appelé à émettre son opinion sur le point en litige, a répondu à M. Dejean :

— Ça peut se plaider. Prenez Léon Duval. Non-seulement il prouvera que boucher les yeux de Rigolo était un acte de haute trahison, mais il trouvera moyen de fouiller toute la vie du monsieur au binocle. Il démontrera clairement que si, tout jeune encore, il est obligé d'avoir recours à une paire de lunettes, cela tient à ce qu'il a mené une conduite scandaleuse, et qu'il est aujourd'hui complètement usé par les plaisirs et les maladies. Le monsieur au binocle gardera peut-être ses cent francs, mais on ne voudra plus le recevoir nulle part.

De son côté, l'avocat de l'artificieux dompteur

pourra demander d'où vient ce mulet qui s'affuble d'un nom ridicule? Quelle est sa moralité et quels étaient ses moyens d'existence avant son entrée au Cirque? Il ne se fera aucun scrupule d'avancer que spéculer sur le caratère insupportable de cet animal, c'est encourager le vice et récompenser l'insubordination. Il demandera peut-être que Rigolo soit transporté à Cayenne, en vertu de la loi de sûreté générale; mais ça peut se plaider.

Du reste, nous ne réfléchissons pas assez que ce Rigolo est l'image de la vie. Nous passons notre temps à enfourcher non des mulets, mais des dadas qui nous flanquent par terre sans vergogne. Actuellement un des Rigolos les plus difficiles à dompter, c'est la manie des Greuze. Tous ceux qui ont vu d'un peu près les amateurs n'ignorent pas qu'il en existe en Europe cinq ou six (plutôt cinq que six) qui aiment les tableaux pour eux-mêmes. Les autres sont, avec des différences d'éducation, à peu près tous comme ce bourgeois naïf qui disait devant le portrait de Philippe IV, par Vélasquez :

— Je ne comprends pas qu'on paye une tête vingt mille francs, quand pour huit sous on a un bonhomme tout entier à la foire aux pains d'épices.

On a vendu cette semaine, à l'hôtel Drouot, trois Ribera, deux authentiques et un faux. Les deux tableaux vrais ont été achetés cinq mille francs la pièce, et le tableau faux, qui était un pastiche des

Espagnols par Luca Giordano, a été adjugé pour vingt et un mille francs. Tout l'amateur est là.

*L'Innocence*, de Greuze, a été achetée cent mille cent francs à la vente Pourtalès, quoique ce soit un tableau médiocre au point de vue de la peinture, et absurde sous le rapport de la composition. Cette *Innocence* a des bras d'enfant et une tête de femme, mais de femme aussi faite que la plus rouée de nos petites dames, au moment où, les yeux humides de champagne, elle regagne son domicile ou plutôt le domicile d'un autre.

Au lieu de lui laisser tomber les cheveux sur les épaules, relevez-les-lui sur le haut de la tête, et votre *Innocence* devient une cocotte; d'autant plus que le mouton qu'elle presse sur son cœur représente parfaitement le cocodès qu'elle est en train de tondre.

Ce que je vais dire à ce propos n'est pas flatteur pour mes contemporains, mais comme personne n'est encore venu me proposer d'acheter mon silence, je me demande pourquoi je ne parlerais pas.

Greuze est un peintre de second ou de troisième ordre, mais sous son apparence modeste, il a le pinceau éminemment lascif et immoral. Il a trouvé le moyen de donner des airs de langueur à des visages de quatorze ans, et de mettre des intentions là où personne n'oserait en chercher. Sa chasteté fourmille d'arrière-pensées, et ses pudeurs donnent la chair de poule. Les vieillards millionnaires et blasés n'ont pas

tardé à mordre à ce fruit défendu par le Code, et ils se laissent, maintenant, aller à cette excitation à la débauche jusqu'à concurrence de cent mille francs.

On intitule les tableaux de ce genre *l'Innocence* ou *la Cruche cassée*, comme la statue de Clésinger a été appelée *la Femme piquée par un serpent*, pour donner le change aux maîtresses de pension. C'est l'histoire de cet honnête homme qui, à la suite d'un quiproquo désastreux, avait été un jour condamné à six mois de prison pour *viol par imprudence.*

Un autre dada qu'il faut envoyer à l'équarrisseur dans le bref délai, c'est celui qui pousse certains rêveurs à ouvrir pour les gens de Paris des théâtres situés dans les solitudes de la gare de Lyon. Le Grand Théâtre-Parisien est le résultat d'une de ces fantaisies directoriales. L'établissement, qui est énorme d'ailleurs, me paraît avoir été spécialement construit pour les voyageurs qui ont manqué le train. Les spectateurs viendront là avec leur sac de nuit, en attendant un nouveau départ. Le seul danger, c'est qu'il confondent la sonnette de l'entr'acte avec celle du chemin de fer.

La salle est un vaste parterre disposé en enfilade. Nous, qui étions aux premiers rangs, nous entendions plutôt trop, mais les payants des dernières banquettes étaient convaincus qu'on jouait la pantomime. Après avoir sué de tous les cornets acoustiques donnés par la nature, ils ont fini par organiser dans le fond une

partie de main chaude, qui a nui quelque peu au succès de la *Duchesse de Valbreuse*, le drame que deux jeunes auteurs avaient offert en pâture aux passions populaires.

Louis Ulbach, assis à côté de moi, proposait une combinaison : c'était de faire jouer la comédie aux deux bouts de la salle. Quand on aurait assez d'une pièce on n'aurait qu'à se retourner pour voir l'autre. Comme je ne suppose pas que Ulbach veuille exploiter cette idée pour son compte, je prends sur moi de la livrer au directeur, en l'autorisant à s'en faire vingt mille livres de rente.

On a beaucoup remarqué les écussons qui garnissaient la salle et où on lit entrelacés les noms de Victor Hugo et de Mélesville. Ce mariage a généralement semblé mal assorti.

On disait, sous toutes réserves, que les acteurs avaient été choisis parmi les employés les plus intelligents de la gare de Lyon. Quelques-uns m'ont paru avoir de l'avenir comme aiguilleurs. Les actrices sont moins réussies. L'une d'elle est même tout à fait nouée.

— Soyez tranquille, m'a dit un ami des auteurs, elle est comme l'action, elle se dénoue au cinquième acte.

La pièce eût suffisament marché n'étaient les coups de théâtre imprévus qui ont bousculé la représentation. Au milieu des situations les plus tendues, on entendait soudain le sifflet du chemin de fer ou la

trompette du chef de train, ce qui mêlait immédiatement le rire aux larmes.

Des misérables à qui tout succès porte ombrage ont fait courir le bruit qu'une locomotive égarée voulait absolument entrer dans la salle. Le public se serrait déjà pour lui faire une petite place, quand on a démenti cette fausse nouvelle dont les auteurs sont ènergiquement poursuivis.

De temps en temps, ces mots plusieurs fois répétés : « Allons, messieurs ! en voiture », troublaient les déclarations du jeune premier à la jeune première ; mais, en somme, si la direction peut obtenir de l'administration du chemin de fer de Lyon que les employés fassent désormais leur service par gestes, comme à l'institution des sourds-muets, il y a de l'espoir. La *Duchesse de Valbreuse* a été un peu égayée à la première, mais elle peut aller très loin.

Un soir, à une première représentation du Théâtre-Déjazet, on avait émaillé la scène de salsifis crus et de ronds de betteraves.

— Je suis enchanté, me dit en sortant un actionnaire. Ici le public a l'habitude d'effondrer les contrebasse. La pièce n'a été que huée, c'est un grand succès.

Cette maxime consolante doit s'appliquer parfaitement au Grand-Théâtre-Parisien.

## VII

La semaine sainte et Longchamps. — Suppression des martyrs
Le Théâtre impossible et les Jocrisses du pouvoir. — Les auteurs fonctionnaires.

16 avril 1865.

L'amour et la semaine sainte vivent de contrastes. Les dames qui ont couru, le mardi, entendre un sermon de charité se font une fête d'aller à Longchamps, le mercredi, diffamer les toilettes nouvelles et les femmes qui les inaugurent.

Un habitant des îles de la Sonde qui débarquerait à Paris trouverait probablement assez singulier que dans une ville dont les cloches sont parties, dont les tabernacles sont fermés, et sur laquelle plane un souvenir funèbre, le grand monde n'ait d'autre façon de témoigner sa douleur que d'aller voir un peu si, cette année, on portera des jupes qui dessinent les formes ou qui les laissent seulement deviner.

Au milieu du deuil général de la chrétienté, les femmes conservent assez de présence d'esprit pour

saupoudrer leurs chevelures avec des paillettes d'acier ; elles pleurent et elles prient, mais elles saupoudrent.

Il paraît qu'aujourd'hui l'acier dans les cheveux est un assaisonnement de première nécessité. Un ami dévoué m'a fait comprendre que je ne parviendrais jamais, tant que je ne consentirais pas à suivre le courant, c'est-à-dire à me mettre de l'acier dans les cheveux.

Peut-être, après avoir fait au goût public ce sacrifice humiliant, me serais-je résigné à aller me promener à Longchamps comme tout le monde, si je n'avais craint d'y être pris pour un marchand de cirage. En effet, depuis quelques années, les marchands de cirage dominent dans ce champ de course où les colonels de la coquetterie française passent la revue des modes nouvelles.

Il est vrai qu'on y rencontre aussi des gens du monde, mais comme rien de spécial ne les distingue les uns des autres, et qu'avec mon inexpérience de la vie il m'est arrivé souvent de parler à un dentiste quand je croyais causer avec un sénateur, j'use dans ces relations toutes mondaines de la plus grande circonspection.

Il est toujours blessant pour l'amour-propre d'appeler un homme « monsieur le marquis », pendant un quart d'heure, et de le sentir tout à coup vous glisser dans la main un prospectus rédigé en ces termes :

GRAND SUCCÈS ! ! !

*C'est le dernier mot du bon ton et de la gentilhomme*

*rie d'aller se faire arracher les dents et poser des osanores chez*

DESJARDINS FILS

*Les dames surtout s'en font une fête. Quand elles ne s'y rendent pas par nécessité, elles y vont par plaisir.*

La semaine sainte qui amène tant de résultats divers, sans compter la foire aux jambons, devrait être considérée comme un argument décisif en faveur de l'abolition de la peine de mort, dont il a été de nouveau question ces jours derniers. Il est évident que si la peine de mort n'avait jamais existé, le fondateur de la religion catholique n'aurait pas été condamné à périr sur une croix, et qu'on ne transporterait pas les cloches à Rome pour réparer cette grande injustice.

Il est évident aussi que si, au lieu d'être envoyé au supplice, il avait été seulement condamné à une forte amende, le catholicisme se ressentirait de cette différence. Les fondateurs de religions sont malheureusement forcés de mourir très jeunes et de façon violente. On se figure peu Mahomet, âgé de soixante-quinze ans, prenant du tabac, se faisant chauffer de la tisane pour son catarrhe, et circulant dans les rues avec une visière verte.

Le côté désagréable de ces sortes d'entreprises, c'est qu'il faut payer de sa personne. Si on fondait une religion comme une société pour l'exploitation du pétrole, tout le monde voudrait s'en mêler. On en

serait quitte pour filer sur Bruxelles le jour où l'on verrait que ça ne prend pas.

L'abolition de la peine de mort aurait donc, entre autres avantages, celui de supprimer les martyrs. Mourir n'est rien, *c'est notre dernière heure*, a dit Sedaine dans un jour de tristesse; ce qui est quelque chose, c'est de se faire verser du plomb fondu dans les veines pour le soutien d'une cause, de se laisser écorcher vif ou cuire au bain-marie dans une chaudière fraîchement étamée, et, une fois qu'on est bien mort, qu'il n'y a plus à y revenir, de s'apercevoir qu'on a été trompé, et que la cause pour laquelle on a fait de l'hydrothérapie à l'eau bouillante était tout simplement absurde.

Comme on doit regretter alors de n'avoir pas prié le garçon chargé de verser le plomb fondu de remplacer cette consommation par un grog ordinaire, et comme, du fond de la tombe, on doit crier à ceux pour qui on a été écorché vif :

— Vous avez abusé de mon innocence. Rendez-moi ma peau ou je vous fais un procès.

La peine de mort une fois supprimée, personne ne sera plus exposé à ces réclamations auxquelles il est si difficile de faire droit. Il est vrai que voilà la contrainte par corps abolie, et que la guerre commence à devenir, aux yeux des gens sensés, une chose plus bête que glorieuse. Si on détruit également la peine de mort, je ne sais plus comment feront les hommes pour se donner des émotions.

Les gens intelligents arriveront à tout, excepté à se faire fusiller, et le théâtre sera presque impraticable. On avait de si jolies fins d'actes avec les recors qui venaient arrêter un monsieur précisément quand il allait courir après sa femme, enlevée par un séducteur.

Il y avait tant de larmes dans l'histoire de la jeune fille qui vend son mobilier pour racheter son fiancé de la conscription, et l'empêcher d'aller mourir dans une bataille.

Le « Allons ! messieurs, à cheval ! » était d'une si grande ressource dans les pièces militaires, et on pouvait encore faire durer si longtemps l'honnête homme dont on reconnaît l'innocence au moment où il monte à l'échafaud par l'escalier de service !

Si on enlève aux auteurs les recors, le bourreau et les coups de canon, que leur restera-t-il ? On sera donc forcé d'avoir du talent pour faire des pièces ? Il faut avouer que ce serait bien dur.

Pouvons-nous dire, au reste, où la civilisation nous mène? Il y a une nouvelle d'Edgar Poë, intitulée *la Mille deuxième Nuit*, qui est un chef-d'œuvre : Scherazade, graciée par le sultan Schariar, lui demande la permission de lui narrer une seconde histoire. Le sultan y consent, et Scherazade lui raconte qu'il existe un pays où les voitures marchent toutes seules, sans chevaux ni mulets ; où les paroles peuvent s'échanger en une demi-heure à une distance de deux cents lieues, et où il suffit de six secondes pour faire le portrait de celui ou de celle qu'on aime. Elle lui

expose enfin, dans un conte, tous les progrès accomplis depuis cinquante ans. Mais, son récit achevé, elle est toute surprise d'entendre le sultan lui dire :

— Jusqu'ici, vous m'avez amusé avec des histoires qui étaient à la rigueur possibles, mais celle-ci est trop forte. Je vois bien que vous me prenez pour un imbécile à qui on fait accroire tout ce qu'on veut. Mais comme je ne veux pas qu'on se moque de moi, je rétracte la sentence de grâce.

Et l'infortunée Scherazade était exécutée le lendemain.

J'en suis fâché pour Scherazade, mais l'exaspération du sultan Schariar avait une certaine raison d'être. Aujourd'hui, par exemple, le conte de *Barbe-Bleue* ne serait plus acceptable. Il est clair qu'au lieu de monter à la tour d'où elle n'apercevait que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie, sœur Anne eût envoyé aux deux frères de madame Barbe-Bleue la dépêche suivante :

N° 5127. — Partie à 3 h. 22 m. du soir ; arrivée à 3 h. 55 m.

« Sœur battue comme plâtre — traînée par cheveux. Venez avec sabre — ne flânez pas. »

Les deux frères, au lieu de monter à cheval, auraient pris le premier train express. Ils seraient arrivés au château à quatre heures quinze, n'auraient pris que le temps strictement nécessaire pour couper la tête à leur beau-frère et auraient encore trouvé le

moyen d'être revenus chez eux pour le dîner, ce qui, en prenant un aller et retour, leur eût permis d'économiser cinq sous.

Il faut dire que si la science a été en avant, les mœurs ne sont pas restées en arrière. Shakespeare lui-même, qui créait des personnages tout d'une pièce, se verrait actuellement obligé de transiger. Son Othello ne serait pas très flatté d'être trompé par Desdémone, mais il se tiendrait ce raisonnement :

— Mon Dieu ! je ne suis qu'un officier de fortune. Elle n'aura pas pu prendre sur elle de me considérer comme un entreteneur sérieux. L'autre lui aura promis une armoire à glace. Puisqu'il est convenu que les femmes se prennent au miroir comme les alouettes, résignons-nous.

Et, loin de lui tenir un coussin sur la tête, il lui eût placé un tabouret sous les pieds. Voilà où en est l'amour dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. C'est triste, mais c'est bien commode, outre que si nous étouffions toutes les femmes qui nous trompent, nous n'aurions plus une minute à nous.

Les directeurs de théâtre, qui prévoyaient l'avenir, ont déjà depuis longtemps remplacé les situations fortes par de nombreux décors qu'ils font venir d'Angleterre. Nous avons aujourd'hui des entrepreneurs dramatiques qui, sur l'indication des décors, connaissent la pièce avant de l'avoir lue.

Quand l'auteur déroule son manuscrit et com-

mence : « Le théâtre représente un salon avec une table au milieu... »

— Passons au deuxième acte, interrompt le directeur. Je vois ce que c'est : on va signer le contrat, mais au moment où le notaire est là, il apprend que le nom qu'il porte n'est pas le sien.

— C'est vrai ! ne peut s'empêcher de dire l'auteur, étonné de tant de perspicacité. Comment devinez-vous ça ?

— Quand au premier acte il y a un salon avec une table au milieu, c'est qu'on va signer un contrat. Qu'avez-vous au deuxième acte ?

— J'ai un cercle avec des cartes çà et là.

— Bien. le jeune homme va jouer et perd une somme qui ne lui appartient pas.

— Précisément. Au troisième acte, jardin entouré de murs très hauts et sillonnés de tessons de bouteilles.

— C'est clair comme le jour, continue le directeur ; le jeune homme veut passer par-dessus le mur pour revoir celle qu'il aime toujours, bien qu'il en soit indigne, et il tombe au pied du mur, blessé et sanglant. Je vais écrire au décorateur que nous mettons la pièce en répétition demain.

Il est vrai que les splendeurs artistiques de la *Biche au bois* vont probablement porter un coup fatal aux autres ouvrages dramatiques. Aujourd'hui déjà, quand un dramaturge demande quelques flammes du Bengale pour éclairer son dénouement, on lui répond :

— A quoi bon ? Après l'apothéose de la *Biche au*

*bois*, voyez-vous, il n'y a plus rien à faire. Nous finirons la pièce par un roulement de tambours.

Au Grand-Théâtre-Parisien il y a, dans la *Duchesse de Valbreuse*, un acte de prison où le geôlier trouve moyen d'enfermer l'héroïne en mettant les verrous en dedans.

Ces verrous posés en dedans ont fait quelque bruit dans la presse, mais l'industriel qui dirige cette scène bizarre a trouvé à sa distraction une excuse sans réplique.

— Rien ne m'eût été plus facile, a-t-il dit, que de mettre les verrous en dehors, mais je n'ai pas voulu avoir l'air de lutter avec la *Biche au bois* pour la mise en scène.

J'ignore si l'*Œillet blanc*, qui, me dit-on, a réussi au Théâtre-Français, peut lutter de mise en scène avec la *Biche au bois*, mais je n'ai pas lu sans surprise que l'affiche indiquait M. Manuel comme collaborateur de M. Alphonse Daudet, tandis que tous les journaux annonçaient que le collaborateur de M. Alphonse Daudet n'était autre que M. Ernest Lépine, l'ancien secrétaire de M. de Morny.

J'ai demandé dans quel dialecte le nom français Lépine se traduisait par le substantif Manuel, et il m'a été répondu que M. Lépine venait d'être nommé référendaire à la Cour des comptes, et que, s'il avait autrefois signé la *Dernière idole*, il croyait devoir à ses nouvelles fonctions de ne pas signer l'*Œillet blanc*.

Ainsi, voilà qui est convenu : quand un homme fait jouer une comédie au Théâtre-Français, il commet une action tellement honteuse qu'il est obligé de prendre un pseudonyme pour échapper au déshonneur.

Je savais qu'en général nous étions assez mal vus, mais je ne croyais pas qu'une pièce jouée au Théâtre-Français mît un auteur dans la nécessité de cacher son nom. Peut-être serait-il temps de s'expliquer une bonne fois sur l'opinion que les référendaires à la Cour des comptes peuvent avoir de leur importance personnelle en même temps que de notre indignité.

Il faut vraiment que ces messieurs aient été gratifiés d'une intelligence bien supérieure pour dissimuler comme un vice leur tendance à faire jouer des pièces au Théâtre-Français. Je n'ai jamais entendu causer des référendaires, mais j'ai surpris l'autre jour, au Corps législatif, dans une tribune mitoyenne de celle où j'étais placé, une conversation entre plusieurs jeunes auditeurs au conseil d'État. Ces fils de famille, qui étaient tous charmants et très distingués, ne m'ont pas semblé avoir beaucoup plus d'esprit que moi. Pardonnez-moi cette fanfaronnade, j'ai cru même m'apercevoir qu'ils en avaient moins.

S'il avaient moins d'esprit que moi, à plus forte raison en avaient-ils moins que MM. Labiche, Émile Augier, Octave Feuillet, Lambert Thiboust, qui n'ont jamais songé à employer des pseudonymes. Alors, pourquoi les référendaires trouvent-ils mauvais que le

nom d'un de leurs collègues côtoie sur l'affiche ceux de Jules Sandeau et d'Alexandre Dumas ?

Pourquoi ? Parce que chez certains individus gourmés, qu'on peut appeler les jocrisses du pouvoir, il est convenu qu'un fonctionnaire s'encanaille dès qu'il franchit la barrière qui sépare l'administration de la littérature. Certes, je n'envie pas à M. Ernest Lépine sa position. Je dirai plus, on m'offrirait de venir *référender* quelque part que je refuserais probablement jusqu'au jour où je ne pourrais plus me servir du tout de cette plume dont je me sers déjà si mal.

Mais si les personnages administratifs, considèrent les gens de lettres comme une compagnie si difficile à avouer, il y a pour eux un moyen bien simple de ne pas se compromettre, c'est de rester à la Cour des comptes au lieu de venir au Théâtre-Français.

Du temps que j'habitais le quartier latin, les étudiants avaient la manie d'endosser une blouse, de se dissimuler sous une casquette, et d'aller, le soir chez Paul Niquet étudier de près les déclassés révélés par Eugène Sue. Quand un fonctionnaire s'égare chez nous, il a volontiers l'air de se croire chez Paul Niquet. Il ne se cache pas précisément sous une blouse et une casquette, mais il s'abrite sous un faux passe port.

J'avoue ne pas comprendre un mot à ces susceptibilités. J'admets qu'on ait peur d'être considéré comme un imbécile, mais je ne m'explique pas qu'on craigne de passer pour un homme de talent.

## VIII

Les petites dames et leur morte saison. — Il y a jurys et jurys. — La question Émile de Girardin et Dumas fils. — La présidenciomanie.

11 mai 1865.

Si je ne craignais de me faire des ennemis puissants, j'oserais affirmer qu'il y avait dimanche passé, aux courses du bois de Boulogne, une véritable collection Pourtalès de femmes entretenues. Je dis collection Pourtalès, quoique ces tableaux vivants soient en général infiniment moins chers à acquérir que ceux dont on a fait récemment la vente. Il est vrai aussi que les chefs-d'œuvre de la fameuse galerie étaient remarquables par leur conservation, tandis que les peintures féminines qui étaient venues se faire exposer aux courses dernières avaient, pour la plupart, perdu une bonne partie de leur vernis, et demandaient instamment à être rentoilées. Ces œuvres d'art ont heureusement pour elles la faculté de changer de propriétaire plusieurs fois dans la même journée, et elles arrivent

ainsi, à la fin de la saison des ventes, à réaliser un total dont le chiffre a fait souvent pâlir les recettes de l'Hôtel Drouot.

Quoique l'année ait été bonne, nos petites dames du lac m'ont toutes paru, l'autre jour, en proie à un fort désappointement. Elles se réunissaient par groupes silencieux sur les toits de leurs voitures, et secouaient d'un air morne leurs tire-bouchons désolés qui retombaient sur leurs fronts rêveurs comme les panaches d'un corbillard.

J'ai questionné, au sujet de ce muet désespoir, une ancienne danseuse, qui est aujourd'hui l'honneur du sexe maquillé, et voilà les renseignements que j'ai pu obtenir.

Les Russes sont le contraire des hannetons : ils s'en vont quand l'été arrive. Les premiers soleils ont rendu la Russie praticable et les Moscovites sont retournés chez eux. Or, un grand nombre de nos Reines Crinoline vivent de subsides étrangers. Voici Mlle P.... par exemple : on ne s'imagine pas ce qu'elle possède d'amis dans les pays circonvoisins. C'est au point que, lorsque ses protecteurs viennent en France uniquement pour passer la journée avec elle, les gens arriérés croient que les alliés sont aux portes de Paris, et prennent leurs mousquets pour aller aux buttes Saint-Chaumont défendre la patrie menacée.

Le départ des hommes du Nord inaugure donc la morte saison. Notre confrère Jules Prével vient d'écrire avec succès un volume intitulé : *Les Stations*

*de l'Amour.* La station de mai est, pour les jolies industrielles dont nous parlons, la plus difficile à occuper. Lorsque, pendant le mois de novembre, une femme a vu à ses pieds des représentants de toutes les puissances européennes, il est douloureux pour elle d'être réduite, vers le mois de juin, à accepter les hommages des collégiens non privés de sortie, qui viennent, à l'insu de leurs pions, caracoler dans le champ de course, sur des chevaux à trois francs l'heure.

Cette perspective avait assombri la plupart des visages que Vénus égaie d'ordinaire. Les lycéens qui, aux avant-dernières courses, avaient fait irruption dans l'enceinte du pesage, ont probablement compris le ridicule de leur position, car ils ne se sont pas montrés cette fois. Il faut tout dire : on prétendait, le long des cordes, que ces jeunes sportmen avaient été retenus dimanche, avec obligation de copier vingt-cinq fois le verbe : *Je fais une déclaration à Cora Pearl.*

Il paraît cependant que les courses de dimanche avaient un grand intérêt, parce qu'on espérait y trouver un vainqueur pour le grand Derby d'Angleterre. Notre pays fourmille de gens qui usent leur existence à chercher un cheval français qui arrive à dépasser de deux longueurs un cheval anglais. Autrefois, nous en voulions à l'Angleterre à cause d'Hudson Lowe, qui s'est conduit avec Napoléon Ier comme le dernier des savoyards. Aujourd'hui, notre haine est devenue de la frénésie, depuis que le *Ranger* a battu la *Toucques* d'une demi-encolure. Passer sa vie à élever

des étalons qui fassent le tour de la grande piste en deux minutes et quart, tandis que les étalons anglais font le tour de la même piste en deux minutes et demie, me semble indiquer, chez la jeunesse française, un commencement de ramollissement dont les suites m'inquiètent.

Il faut toujours que nous soyons exaspérés contre l'Angleterre. Quand ce ne sera plus à cause des chevaux, ce sera à cause de leurs rasoirs qui ont le fil, tandis que les nôtres ne l'ont pas, ou parce qu'ils fabriquent des épingles à tête plate, tandis que nous ne fabriquons que des épingles à tête ronde. O civilisation! es-tu enfin satisfaite?

Quant à moi, je le déclare, lorsqu'on est venu m'annoncer que *Fille-de-l'Air* avait battu les Anglais, je me suis senti juste aussi ému que si on m'avait appris que les Anglais avaient battu *Fille-de-l'Air*. *Gladiateur* va être envoyé prochainement à Epsom pour soutenir l'honneur de notre pays. En admettant que ce noble coursier soit vainqueur, son triomphe prouvera surtout qu'il a les jambes plus longues que le cheval qui arrivera second. Je doute qu'il y ait de quoi illuminer.

Au reste, si *Gladiateur* est intelligent, il s'arrangera pour ne pas gagner le grand prix de cent mille francs, attendu que les Anglais, qui apportent dans les questions de courses autant de bon sens que nous, ne manqueront pas de tomber à poings fermés sur le courageux animal. Il a donc tout intérêt à se dérober

avant d'ariver au but, puisque, dans ces cas-là, si le cheval reçoit les coups, c'est son propriétaire qui touche l'argent.

Le seul côté vraiment moral de ces combats à outrance entre chevaux qui ne se sont jamais vus et qui ne s'en veulent pas le moins du monde, c'est que la plus stricte équité préside à la distribution des prix. Le cheval du plus grand souverain de la terre arriverait second qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun des juges des courses de prétendre qu'il est arrivé premier.

Cet exemple de haute impartialité donné par des amateurs d'étalons aurait dû profiter au jury chargé de distribuer les médailles à l'Exposition de peinture. Mais il n'y a de véritables exemples que ceux dont on ne profite pas.

MM. les jurés se trouvaient avec la médaille d'honneur en présence de Corot, qui est un grand et admirable artiste, et de M. Cabanel, qui est un simple lécheur de peinture officielle. MM. les jurés ont hésité cinq minutes pour la forme, puis avec une sûreté de jugement et une indépendance sur lesquelles on ne saurait trop insister, ils ont donné la grande médaille d'honneur à M. Cabanel.

Avec le courage de gens qui s'exposeraient aux plus grands dangers pour le triomphe de la vérité, ils ont gratifié de deux autres médailles l'aquarelle n° 2553 et l'aquarelle n° 2664, c'est-à-dire les deux

plus mauvaises du Salon de 1865, qui en compte de détestables. Ces deux peintures à l'eau ont été tellement stupéfaites de cette distinction inattendue, que la première en est devenue toute rouge et la seconde en est encore toute pâle, quoique, dit-on, elles soient l'une et l'autre de la même main.

Je comprends parfaitement qu'on ait des amis et qu'on tienne à leur être agréable. Il y a alors cinquante façons de leur prouver toutes les sympathies qu'ils vous inspirent : on les invite à dîner, on leur offre ses meilleurs cigares, on leur loue un fauteuil pour l'*Africaine*, mais on ne leur distribue pas les récompenses que d'autres ont notoirement méritées. La politesse française va quelquefois très loin, je le sais; elle ne peut aller cependant jusqu'à dire :

— Corot a droit à la médaille d'honneur, mais je la donne à Cabanel, parce c'est un bon garçon, qui a logé longtemps sur le même carré que moi.

Ce raisonnement part certainement d'un bon cœur, mais on conviendra qu'il constitue une manière bizarre de faire l'éducation artistique du peuple. Si les visiteurs donnent un franc pour savoir où est la bonne peinture et que vous appeliez leur attention précisément sur la mauvaise, il y a peut-être là pour les gens processifs un motif suffisant de redemander leur vingt sous, et, dans tous les cas, ils auraient le droit d'exiger qu'on ne les fît payer qu'en sortant, et *après avoir vu*, comme on dit dans les baraques de la foire aux pains d'épice.

Il est regrettable que les peintres, afin d'éloigner tout soupçon de favoritisme, ne soient pas tenus d'envoyer aux jurés des tableaux anonymes comme le *Supplice d'une femme.* Il est vrai que si l'anonyme était aussi bien gardé que pour le drame du Théâtre-Français, la situation ne serait pas sensiblement modifiée. Voyez pourtant comme nous devrions bénir quotidiennement la revolution de 89 : il est évident que sans elle M. de Girardin eût été mis à la torture jusqu'à ce qu'il avouât qu'il était pour quelque chose dans ce grand et légitime succès.

Au premier coin qu'on lui eût enfoncé dans les chairs, il n'eût peut-être rien dit, mais au sixième il est probable qu'il eût fait des aveux. Aujourd'hui tout ce que la loi nous permettrait, ce serait de chercher un agent chimique, comme la teinture de tournesol, qui arrivât à dégager subitement la part de collaboration d'Émile de Girardin de celle d'Alexandre Dumas fils.

A mon avis, du reste, les journaux s'y sont mal pris pour obtenir des révélations tant du rédacteur en chef de la *Presse* que du rédacteur en chef du *Demi-Monde.* Ils ont tous déclaré que sous le masque des trois étoiles ils avaient parfaitement reconnu l'esprit si incisif de M. Dumas fils et la logique si serrée de M. de Girardin, et qu'un plus long mystère de la part de ces deux hommes de talent était absolument inutile.

Ce système ne peut mener à rien, attendu que les deux auteurs se disent :

— Tout Paris sait que nous avons fait le *Supplice d'une femme*, il est conséquemment superflu de l'avouer.

Le vrai moyen de forcer MM. Dumas fils et de Girardin à réclamer leur enfant était de nous entendre tous pour publier chacun de notre côté des articles comme celui-ci :

« Nous déplorons que M. Clairville n'ait pas cru devoir livrer son nom au public le jour de la première du *Supplice d'une femme*. Quand on a écrit une œuvre aussi remarquable, il est trop juste qu'on en recueille tous les fruits.

« On avait bien dit depuis quelque temps que M. Clairville était décidé à abandonner le vaudeville pour se lancer dans la grande comédie, mais nous ne nous attendions pas à le voir débuter par ce coup de maître sur la première scène française. »

Après une dizaine de feuilletons où M. Clairville eût été désigné comme le seul et unique auteur du *Supplice d'une femme*, il est évident que M. de Girardin n'aurait pas pu se retenir de grimper sur l'Arc-de-Triomphe et de crier aux promeneurs des Champs-Élysées :

— Clairville n'est pour rien dans la pièce, c'est Dumas et moi qui avons tout fait.

Au cas où cette tactique n'eût pas décidé les deux auteurs à déchirer le voile, un journaliste aurait glissé le lundi suivant, dans son feuilleton, un alinéa dans ce genre :

« Il est douloureux de le constater, mais avec le *Supplice d'une femme* M. Clairville se place du premier coup bien au-dessus de M. Dumas fils, qui d'ailleurs, comme chacun sait, est aujourd'hui un de nos auteurs dramatiques les plus complètement vidés. »

Tandis qu'un autre journaliste eût écrit en même temps :

« Comme la nature est diverse ! Elle a donné à M. Clairville la faculté de créer des drames comme le *Supplice d'une femme*, et à M. de Girardin l'organisation nécessaire pour écrire tous les jours un article politique. De même que jamais M. Clairville ne pourrait écrire les articles de M. de Girardin, jamais M. de Girardin ne parviendra à imaginer le *Supplice d'une femme*, qui est de M. Clairville. Chacun a sa mission ici-bas. »

Je maintiens que ni M. Dumas fils ni M. de Girardin n'auraient le stoïcisme voulu pour supporter de pareilles épreuves et qu'ils finiraient par reconnaître publiquement que le *Supplice d'une femme* a été conçu par l'un et arrangé par l'autre.

Je crois, au reste, rendre spécialement service à M. Dumas fils en l'avertissant qu'il commence à se faire, comme arrangeur d'ouvrages dramatiques, une réputation dont il aura grand'peine à se débarrasser. A tort ou à raison il passe pour avoir remanié la plupart des plus récentes pièces qui ont réussi et une partie de celles qui sont tombées. Je commence à soupçonner que quelques auteurs indélicats abusent

de son nom auprès du public et même des directeurs. Quand un dramaturge encore surnuméraire dépose un manuscrit chez le concierge d'un théâtre, il a presque toujours la précaution d'ajouter ce post-scriptum sur sa lettre d'envoi :

« Peut-être trouverez-vous qu'il est impossible de représenter la pièce telle qu'elle est. Ne vous inquiétez de rien, j'ai vu Alexandre Dumas fils : il m'a promis de l'arranger. »

Il m'est revenu que plusieurs jeunes gens avides de se voir représentés dans cette chambre à deux lits qu'on appelle le Théâtre Saint-Pierre, étaient parvenus à se faire recevoir par le directeur en invoquant la collaboration anonyme de M. Dumas fils, qui avait promis devant témoins d'arranger la scène III où le marié se cache dans la huche au pain, dont il ressort tout couvert de farine, et la scène VIII où le garde champêtre arrive suivi de tout le village.

Il me semble qu'il est plus désagréable pour l'auteur de la *Dame aux Camélias* que pour tout autre d'être accusé d'avoir fait entrer le garde champêtre dans un vaudeville du Théâtre Saint-Pierre ; mais s'il est vrai que M. Dumas fils ait en effet reçu du ciel le don d'arrangement, il serait bien aimable d'arranger l'affaire des sécessionnistes Maquet, Laya et consorts, qui viennent de proclamer dans les colonnes de l'*Entr'acte* la déchéance de la Société des auteurs dramatiques.

Ces Sudistes, qui, j'aime à le proclamer, ne sont

pour rien dans la mort de M. Lincoln, ont été autrefois les maîtres et seigneurs de notre Société, où M. Maquet occupait le fauteuil présidentiel. Tant qu'on les a laissés au pouvoir, ils ont trouvé que le suffrage universel était la plus merveilleuse des institutions. Le jour où on les a remplacés par d'autres, ils ont crié que le même suffrage universel était un foyer d'attentats contre la liberté. Je n'aurais jamais cru que le vaudeville et la politique eussent tant de points de rapprochement.

M. Auguste Maquet a fait de très jolis romans sous le nom d'Alexandre Dumas, quoique Alexandre Dumas n'ait jamais rien pu faire de bon sous le nom d'Auguste Maquet. Ce qui gâtera dans l'histoire la grande figure de ce romancier dramatique, c'est qu'il a été atteint toute sa vie d'une maladie particulièrement bizarre : il faut toujours qu'il préside quelqu'un ou quelque chose. Pour arrêter les progrès de ce *delirium*, les amis de M. Maquet lui avaient offert de présider la société des coiffeurs réunis. Les coiffeurs ont refusé ; c'est pourquoi, ne sachant plus à quelle présidence se vouer, M. Maquet a résolu de fonder, à côté de la Société actuelle des auteurs, une autre société qu'il pourra présider à son aise. Cette folie douce est connue en médecine sous le nom de *presidentia asiatica*.

## IX

La foudre et les parures d'acier. — Les conséquences des grèves. — Les statues : Vercingétorix et César. — Alexandre Dumas, madame Ristori et Talleyrand.

21 mai 1865.

Les ouvriers célestes attachés, là-haut, au département du tonnerre, ne se sont pas encore mis en grève, car la foudre s'est amusée à sillonner les nues pendant la majeure partie de la semaine. Elle a même fait la mauvaise plaisanterie de tomber à Montmartre. Pourquoi cette préférence?

Plusieurs journaux qui manquaient de matière ont profité de cet incident pour publier quelques documents précieux sur la ville de Montmartre, sur le chiffre de sa population qui augmente tous les jours, sur sa situation géographique et sur ses productions consistant en blé, seigle, colza, lait d'ânesse et employés à douze cents francs. Nous ne voudrions à aucun prix nous livrer aux divagations d'une pareille statistique, mais nous nous permettrons de faire

remarquer que si le tonnerre s'acharne ainsi depuis quelque temps sur la capitale, c'est un peu la faute des dames qui l'habitent.

Je n'essayerai pas de ravir son secret à l'électricité ; il est certain cependant que les métaux attirent la foudre. Quand j'ai vu les femmes se barder d'acier de la nuque à la naissance du genou, je me suis dit :

— Bon! nous allons avoir des accidents.

On n'a tenu aucun compte de mes observations, et aujourd'hui la population parisienne recueille les fruits de son imprudence. Les désastres qui ont effrayé la ville de Montmartre nous auraient été épargnés, si, chaque fois qu'une femme à la mode s'approche de nous, nous avions le courage de lui faire cette déclaration :

— Je veux bien vous offrir mon bras, mais à condition que vous ôterez d'abord vos boucles d'oreilles, votre ceinture, votre crinoline et vos jarretières.

Je sais bien que certaines dames de la haute aristocratie seraient extrêmement surprises si on leur demandait d'ôter, en plein boulevard, leurs crinolines et leurs jarretières; mais entre deux chocs inévitables, j'aime encore mieux que la sainte pudeur soit choquée, attendu qu'on n'en meurt pas.

Non contents d'exposer les fils de famille au danger de finir sur la paille, nos cocottes vont maintenant, par les temps couverts, se promener au Bois avec des poignards dans les cheveux. Je m'adresse formellement au préfet de police et je lui demande de rendre

un arrêté qui les force à supprimer le poignard, ou tout au moins à le remplacer par un paratonnerre qu'elles se planteraient dans leurs chignons.

Ne soyons pas trop exigeants toutefois, de peur que ces demoiselles n'imitent les chapeliers qui se sont mis en grève, et les cochers qui parlent de s'y mettre. Les chapeliers, passe encore, parce que, à la rigueur, moyennant quelques rhumes de cerveau, on peut sortir nu-tête, mais la grève des cochers serait tout bonnement une calamité publique.

J'ai pris l'autre jour un remise qui a mis six quarts d'heure pour me mener du boulevard Bonne-Nouvelle à l'Exposition du Palais de l'Industrie. Chaque fois que je me permettais une observation douce sur la lenteur de sa marche, il me répondait avec un grand mépris :

— Vous êtes encore bien heureux que je marche comme ça : qu'est-ce que vous direz donc quand je ne marcherai plus du tout?

Et avec une force de déduction dont je n'aurais jamais cru capable un homme habitué à vivre en tête-à-tète avec un cheval poussif, il m'a dévoilé le tableau des malheurs qui accableraient les Parisiens le jour où les conducteurs d'omnibus et de fiacre refuseraient le service.

— Vous comprenez, raisonnait-il, il n'y a plus de mariages possibles. Les conjoints n'oseraient jamais aller à pied à l'église ; nous avons à Paris cinq cents gamins qui les suivraient en leur criant aux oreilles

des choses désobligeantes pour une jeune fille qui sort pour la première fois de chez ses parents. De sorte que, comme nous avons aussi des pères et mères qui aiment bien à se débarrasser de leurs demoiselles, ils iront eux-mêmes, de peur que le mariage ne manque, faute de voitures, supplier nos patrons de nous accorder une augmentation de salaire. Et quand ce ne seront pas les grands parents, ce sera le jeune homme, s'il en tient un peu pour sa future.

— C'est le chantage à l'amour conjugal.

— Oh! ce n'est encore rien, continuait le logicien féroce; les petites femmes qui vont tous les jours *travailler* autour du lac, que deviendraient-elles, les pauvres chéries? C'est-y vous qui leur donnerez ce qu'il leur faut? Vous me direz qu'elles feront leur tour du lac à pied : ce n'est pas la même chose. En voiture, elles vont encore, parce qu'elles ont une manière d'étaler leurs jupons sur le garde-crotte qui empoigne les étrangers; mais à pied, elles ne valent plus rien. Sur vingt, il y en aurait dix-neuf qui reviendraient bredouille. C'est comme j'ai l'honneur de vous le certifier.

Je n'avais pas encore, je l'avoue, considéré la voiture publique sous ce point de vue, et l'argumentation cynique mais victorieuse de ce cocher m'a jeté dans une certaine inquiétude, tempérée par la profonde indifférence où me laisseront, jusqu'à nouvel ordre, les affaires de mon pays. Je me suis demandé machinalement qui commanderait nos armées si les maréchaux de France s'avisaient de se mettre en

grève sous prétexte qu'ils perçoivent un salaire insuffisant.

Jusqu'à présent, les professions masculines ont seules réclamé contre la situation qui leur est faite; mais supposez que les modistes refusent leur concours à leurs clientes, les élégantes d'hier seront donc demain obligées d'aller rendre leurs visites en cheveux et sans la puissante ressource du *chapeau-fanchon* qui a pour mission spéciale de cacher aux yeux où finit la natte octroyée par la nature et où commence celle qui a été livrée par le coiffeur.

J'irai plus loin. Si les couturières suivaient la voie tracée par les modistes et que, poussées par l'esprit de vertige, les lingères emboîtassent le pas, les dames seraient donc tenues de rester chez elles ou forcées de se résigner à paraître sans aucun vêtement dans les cérémonies publiques. J'en connais qui s'y résigneraient.

Les dissidences sur la question des salaires auront quelque peine à s'éteindre tant que les ouvriers verront des promeneuses dépenser, sans avoir de métier avoué, douze mille francs par mois, et trouver encore le moyen de se couvrir de dettes. En matière de luxe, l'insolence est à son apogée. L'heure de la vie régulière a évidemment sonné. Tout le monde parle de faire des économies et personne ne veut toucher moins de cent mille francs par an. Je lisais dernièrement, par exemple, que le roi de Prusse a une liste de vingt-cinq millions. Le jour où on s'occupera

sérieusement d'une réduction de dépenses, on trouvera cinquante individus qui rempliront cette place-là pour quinze mille francs. Moi, par exemple, je m'offre volontiers. Ce serait déjà une économie de plus de vingt-quatre millions.

Siraudin, que j'ai rencontré hier soir, m'a autorisé à annoncer qu'il acceptait parfaitement la position de sénateur au prix de dix mille francs par an ; et Blum m'a répété plusieurs fois qu'à six mille cinq cents livres, au lieu de quatre-vingt mille on peut le nommer quand on voudra amiral commandant l'escadre d'évolutions de la Méditerranée.

Ce sont là des offres réelles qui seront évidemment repoussées, mais la postérité nous vengera, Siraudin. Blum et moi, en s'étonnant un jour qu'on ait refusé de nous laisser faire, presque pour rien, la besogne dont d'autres ne veulent se charger qu'en échange d'émoluments considérables.

Le lecteur aurait tort de supposer que je mets la moindre amertume dans ces railleries et que je garde la plus petite rancune au roi de Prusse de ce qu'il ne veut pas me céder sa chaise curule. Tout ce que je cherchais, c'est une occasion de reprocher à mes concitoyens leurs continuelles inconséquences. Ainsi les Italiens viennent d'inaugurer la statue de Dante, et ils savent pourquoi. Nous autres Français, nous rougirions d'agir avec cette simplicité : nous sommes sur le point d'élever un monument superbe à Vercin-

gétorix, mais pas un de nous ne pourrait dire au juste à quel propos. Cette habitude d'élever ainsi des monuments à des hommes que nous ne connaissons pas, entre tout à fait d'ailleurs dans la façon comique dont nous entendons la vie. Si nous les connaissions, quel mérite aurions-nous à consacrer leur gloire ?

Les statues, chez nous, c'est chacun son tour. On les élève par ordre alphabétique. On en est arrivé à la lettre V, et on a choisi Vercingétorix. La plupart de nos convictions sont aussi solides que celle-là.

Quand nous aurons ainsi élevé des statues à tous les personnages historiques qui composent le dictionnaire de Bouillet, nous fonderons une loterie où le possesseur du premier numéro sortant sera de droit taillé en marbre par M. Aimé Millet et inauguré sur la plus grande place de la première ville venue. Voilà où nous en sommes.

Cette passion subite qui s'est emparée de tous les cœurs vraiment français pour Vercingétorix est d'autant plus incompréhensible que ceux qui ont pris la peine d'étudier l'histoire de ce Gaulois l'apprécient surtout pour la résistance acharnée qu'il a opposée à César. Or personne n'ignore que César est actuellement un des Romains les mieux vus à la Cour. Il demanderait une sous-préfecture qu'elle lui serait accordée séance tenante.

Si vous élevez partout des statues à César parce qu'il a envahi la Gaule, les siècles futurs ne s'expliqueront pas très bien que vous en ayez élevé à Ver-

cingétorix, qui s'est opposé à cet envahissement. Puisqu'il est convenu depuis le mois dernier que Vercingétorix est le fondateur de la nationalité française, d'où vient l'admiration de M. Paulin Limayrac pour César qui a fait tout ce qu'il a pu pour détruire cette nationalité ? Je ne demande pas mieux que d'accepter le héros qu'on me propose, mais il faut prendre un parti : de même que je ne peux pas fléchir en même temps le genou de droite devant le duc de Wellington et le genou de gauche devant Napoléon Ier, du moment que je me prosterne devant César, je suis obligé en conscience de lâcher Vercingétorix.

Je plains le fonctionnaire chargé du discours officiel à l'inauguration de la statue colossale du chef gaulois : s'il se permet la moindre critique sur les procédés de César à l'égard de son adversaire, il ne manquera pas de gens pour dire à l'orateur :

— Pardon, vous savez parfaitement que la personne de César est très sympathique dans les hautes régions, et vous profitez du premier prétexte qui vous tombe sous la main pour faire au gouvernement une opposition de mauvais goût.

Si, se mettant à l'unisson de l'enthousiasme césarien, le fonctionnaire exalte les vertus civiques et le courage guerrier du dictateur de Rome, on criera évidemment de tous côtés :

— Assez ! assez ! vous êtes ici pour faire l'éloge de Vercingétorix, et non le panégyrique de son plus cruel ennemi.

Dans ce salmigondis de héros, au milieu de cette mayonnaise de grands hommes dont les uns sont célèbres pour avoir fait une chose, et les autres encore plus célèbres pour avoir fait tout le contraire, les individus les plus disposés à se ranger dans la majorité perdent non seulement leur latin, mais encore leur gaulois, et, faute de savoir au juste lequel choisir de César ou de Vercingétorix, ils optent pour Timothée Trimm.

A la rigueur, s'il fallait absolument souscrire pour une gloire quelconque, j'aimerais mieux qu'on remplaçât la statue de Vercingétorix par celle d'Alexandre Dumas, qui continue à donner au monde stupéfait l'exemple d'une rare activité. Du jour où il a compris que le succès de ses conférences était sur le point de s'user, il a abandonné sans regret la position qu'il avait su se faire comme orateur à côté des Berryer, des Jules Favre et des Royer-Collard, pour prendre simplement la direction du Grand-Théâtre-Parisien de la gare de Lyon, où il fera jouer la plupart de ses drames.

Seulement, avec cet homme extraordinaire, nous devons toujours nous attendre à quelque surprise. Une députation d'ouvriers étant venue lui demander de ne pas cesser encore ses conférences, le célèbre romancier, dit un journal, a répondu qu'il ne pouvait vaincre sa répugnance à se MONTRER EN PUBLIC.

Si la façon dont Alexandre Dumas se prodigue de

tous côtés s'appelle de la *répugnance à se montrer en public*, comment arrivera-t-on à qualifier la conduite des solitaires de la Thébaïde qui se cachaient dans le creux des rochers dès qu'ils apercevaient un lézard !

Il est évident que Dumas sera un singulier directeur, et que les lampistes de son théâtre auront souvent lieu d'être étonnés de sa fantaisie, mais peut être faut-il savoir gré à cet écrivain unique de l'acharnement qu'il met à empêcher qu'on ne l'oublie. Il est si difficile en France de conquérir une place définitive dans les préoccupations de la foule. Je me faisais cette réflexion en lisant l'annonce de la rentrée de madame Ristori.

Je me rappelle, il y a sept ou huit ans, alors que la fameuse transtévérine était en pleine vogue, avoir vu au Théâtre-Italien des jeunes filles de dix-sept ans tremper de larmes leurs mouchoirs de batiste en écoutant le monologue de Marie-Stuart marchant à la mort, des mères de famille oublier assez leur âge et leur rang dans la société pour jeter sur la scène leurs éventails et leurs bouquets aux pieds de la grande tragédienne.

Madame Ristori s'adressait en italien à des spectateurs qui ne comprenaient que le français ; mais quand on a envie de tremper des mouchoirs, la langue dans laquelle on les trempe n'est qu'une question secondaire. Quatre ans plus tard, j'ai revu la Ristori au même Théâtre-Italien, jouant toujours Maria-Stuarda, et les mères gardaient leurs bouquets, et les jeunes

filles, loin de fondre en larmes, se plaignaient de ne pas comprendre un mot à ce qui se passait sur la scène.

Pourquoi ne comprenaient-elles plus ce qu'elles avaient si bien compris trois ans auparavant ? Si elles étaient sincères, les jeunes filles dont je parle répondraient qu'elles ne savaient pas trop ce que disait la reine en allant à l'échafaud, mais que la mode étant d'aller pleurer à Marie-Stuart, elles auraient cru se singulariser si elles n'étaient pas allées pleurer à Marie-Stuart ; que plus tard, la mode ayant changé, elles n'avaient plus aucune raison pour aller se rougir les yeux aux infortunes d'une étrangère, dont le langage n'arrivait pas jusqu'à elles.

Mais les jeunes filles ne sont pas sincères. Si elles l'étaient, nous entendrions de jolies choses !

Madame Ristori a si bien compris la situation, qu'elle rentre en français dans la *Béatrix* de M. Legouvé. Il y aura évidemment pour elle un regain de curiosité. Par exemple, si elle écrit un jour ses Mémoires, je ne lui conseille pas d'imiter M. de Talleyrand, qui a exigé que les siens fussent publiés trente ans après sa mort. Je craindrais que sa réputation ne résistât pas plus à ces trente ans de sommeil que celle de M. de Talleyrand, dont les petites roueries diplomatiques sont aujourd'hui singulièrement démodées.

Nous avons encore en Europe trois ou quatre centenaires désireux de connaître l'opinion du prince de Bénévent sur lord Castelreagh. Malheureusement, ce n'est généralement pas pour les centenaires qu'on

écrit, quoique les feuilles publiques qui les mentionnent ajoutent presque toujours qu'ils lisent sans lunettes. D'ailleurs, Talleyrand s'est fait comme menteur une réputation aussi brillante que méritée. Ceux qui liraient ses Mémoires ne voudraient jamais admettre qu'un plénipotentiaire qui a menti toute sa vie, se soit amusé à dire la vérité après sa mort.

# X

Les prix et la vanité humaine. — L'élite de la nation. — Le cor de Roland et Vivier. — Une rampe et un homme en or.

28 mai 1865.

Nous sommes actuellement en proie à une affection maladive dont le caractère mérite d'être défini. Ce délire consiste à résoudre toutes les questions par une distribution de prix. Les oreilles de votre chien nettoient le macadam et sa queue fait honte au plumet de nos plus zélés gardes nationaux : on vous donne un prix.

Votre cheval a eu la chance improbable de franchir la banquette irlandaise sans se casser les quatre jambes, dont deux à vous : on vous donne un autre prix.

Vous adressez, sous pli cacheté, au président de l'Académie des Jeux Floraux, une fable intitulée : *La Grenouille et le Rat à trompe* : on vous donne un autre prix.

Quelquefois ce prix n'est qu'un accessit, mais le principe est le même.

Nous avons de jeunes habitants dela petite Pologne qui possèdent un seul et unique moyen d'existence. Ils se transportent régulièrement là où il y a une fête publique avec mât de cocagne, et, grâce à leur profonde habitude de ce genre d'ascensions, ils ne redescendent guère sans une timbale en argent ou un couvert de même métal.

Aujourd'hui, un homme intelligent qui saurait borner ses désirs, pourrait très bien vivre dans une agréable aisance en s'arrangeant pour obtenir quelques-uns des prix de toutes couleurs et des médailles de toutes grandeurs qui se distribuent annuellement sur toute l'étendue du territoire français.

Qu'il y ait des gens qui aiment à distribuer des prix et d'autres qui aiment à en recevoir, j'admets très bien ces deux passions contraires; ce qui me choque dans ces fondations multiples, c'est que les sociétés qui les organisent n'offrent guère de récompenses que pour des chiens, des chevaux ou des fables, lorsque tant de choses importantes sont négligées faute de quelques prix pour les remettre en faveur.

Croyez-vous, par exemple, que je ne m'engagerais pas à fournir des courriers de Paris infiniment plus intéressants, si tous les huit jours la *Société protectrice des chroniqueurs* donnait seulement un prix de quinze cents francs à la meilleure revue dela semaine?

Après deux ans d'efforts herculéens j'arriverais

peut être à conquérir une mention honorable. Quelle gloire pour ma famille !

Certes, les fables ont leur raison d'être, et j'aurais un mouvement de vif regret le jour où on me dirait :

— Vous savez, les fables viennent d'être prohibées par un décret, comme étant un foyer d'allusions politiques.

Mais l'homme ne se nourrissant pas seulement d'alexandrins, il me semble qu'un prix annuel accordé à la cuisinière qui assaisonnerait le mieux la salade aurait bien aussi sa petite valeur.

Puisque nous arrivons peu à peu à nous traiter par la vanité comme certains malades se traitent par l'hydrothérapie, ayons le courage d'appliquer ce système à tous les besoins de la vie et fondons un prix :

Pour le tailleur qui aura mis le plus de discrétion à présenter sa note ;

Pour le cocher qui consentira à admettre qu'il ne faut qu'un quart d'heure pour aller du boulevard des Italiens au boulevard Montmartre ;

Pour le jeune homme qui, en poussant dans l'abîme le plus grand nombre de femmes aura enrichi le tour du lac de cocottes nouvelles les anciennes paraissant à peu près hors de service.

On commence à réclamer également la fondation d'un prix accordé au genre de suicide le plus ingénieux et le plus original. Les infortunés, tous les jours plus nombreux, qui se décident à avancer l'horloge de leur destinée, persistent à employer, pour sortir

de la fameuse vallée de larmes, des moyens tellement connus, que cette monotonie a fini par enlever à la chose toute sa physionomie et tout son intérêt.

Il faut bien le reconnaître, nos pères étaient plus forts que nous dans l'art de déposer ce fardeau qu'on a appelé la vie, sans doute parce qu'il précède immédiatement la mort. Le duc de Clarence commandait un tonneau de malvoisie pour prendre son dernier bain, et dans un grand nombre de tableaux fort estimés, Zurbaran nous montre des professeurs de suicide déroulant leurs intestins sur des rouets fabriqués pour cet usage, comme on dévide un écheveau de laine à tapisserie. Ils en faisaient probablement ensuite des fauteuils qu'ils offraient à des loteries de bienfaisance.

Le manque d'imprévu dont on se plaint aujourd'hui explique le succès si légitime qu'a obtenu l'individu dégoûté de l'existence qui, pendant deux années consécutives, a travaillé de ses propres mains à une guillotine avec laquelle il s'est décapité lui-même. Du moment que ce fantaisiste effréné jouait à la fois le rôle d'exécuteur des hautes œuvres et celui de l'œuvre qu'on exécute, peut-être aurait-il dû compléter la comédie en mettant à la poste, à son adresse, un pourvoi en grâce qu'il aurait repoussé également.

Il aurait alors crié par sa fenêtre à son concierge les paroles sacramentelles :

— Je meurs innocent !

Et il aurait mis sa tête sous le fatal couperet. Mal-

heureusement, la conduite de ce mélodrame exigeait des qualités scéniques qui sans doute faisaient défaut à ce disciple du docteur Guillotin.

Ce que je ne m'explique pas, c'est que dans un pays comme le nôtre, où on tire parti de tout, même de ce qui ne vaut rien, personne n'ait encore songé à exploiter le suicide. Les gens décidés à mourir ne regardant pas à la dépense, il y aurait certainement de l'argent à gagner dans l'établissement d'une agence où tout homme en quête d'un genre de trépas viendrait choisir dans un arsenal complet l'arme destructive la plus conforme à ses goûts.

On aurait ainsi des suicides de première, deuxième et troisième classe, outre que, moyennant un supplément, le directeur de l'agence fournirait le local, ce qui sauverait messieurs les propriétaires de bien des embarras.

Mais je m'aperçois que je dis des bêtises, et j'en demande pardon au lecteur. Du reste, ce que nous écrivons, tous tant que nous sommes, n'a qu'une importance secondaire, puisque M. Belmontet s'est écrié l'autre jour, dans la chaleur d'une discussion politique :

— L'armée ! c'est l'élite de la nation !

Du moment que l'armée est l'élite de la nation, il est évident que moi, qui n'ai jamais eu le moindre goût pour l'état militaire, j'appartiens aux Français de la dernière catégorie, ce qu'on appelle le *paleron* en langage de boucherie.

J'ai surpris dernièrement entre chien et loup un

caporal d'infirmiers qui disait à une grosse Alsacienne en la serrant énergiquement par la taille :

— Je vous aime, voyez-vous, autant qu'il y a de grains de sable dans le jardin des Tuileries, c'est-à-dire des millions de milliasses.

J'ai été un peu décontenancé, je l'avoue, en pensant que ce caporal d'infirmiers était mon supérieur par l'intelligence et l'éducation; mais je me suis consolé par l'idée qu'il était également le supérieur de M. Belmontet, qui n'appartient pas plus que moi à l'élite de la nation, puisqu'il est simplement député et poëte.

M. Belmontet doit être bien surpris à l'époque du tirage au sort de voir tant de pères se désoler de ce que leurs fils sont sur le point de faire partie de l'élite de la nation.

A vrai dire, il est singulièrement difficile de préciser de quelle partie d'une nation se compose son élite. Tout dépend de la façon d'envisager les hommes et les choses. En revenant de je ne sais quel enterrement, je longeais une allée du boulevard Montparnasse, et je n'ai pu lire sans un rire nerveux l'inscription suivante gravée sur une petite colonne de marbre :

HECTOR
Agé de cinq ans.

—

Il est à jamais regretté de sa famille.

—

Ses dernières paroles furent :
« Mon Dieu ! ô ma mère !
O MADAME BLANCHARD ! »

Je me suis demandé tout le long du chemin quelle pouvait être cette madame Blanchard dont le jeune Hector avait ainsi prononcé le nom à son dernier soupir. Je voyais madame Blanchard avec un châle à fleurs et un chapeau vert pomme, offrant à Hector un œuf de Pâques portant un jeu de quilles dans ses flancs! Mais en dehors de l'impression qu'a pu me laisser cette inscription doloroso-comique, il est clair que pour ce pauvre petit Hector, madame Blanchard représentait l'élite de la nation.

Vous lui auriez montré le maréchal Bazaine revenant avec toutes ses croix de l'expédition du Mexique, qu'il eût certainement crié :

— J'aime mieux madame Blanchard !

Pour M. Belmontet, l'élite de la nation, c'est l'armée ; pour moi, c'est, sans distinction de professions, tous les hommes libres qui défendent la patrie contre les ennemis du dehors et surtout contre les ennemis du dedans ; pour Hector, mort à cinq ans, c'est madame Blanchard. Ces choses-là ne se discutent pas. Ce qui peut se discuter, par exemple, c'est la poésie du même M. Belmontet qui a terminé un poëme sur le quinze août par ce vers mémorable :

> Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime.

L'intention de l'auteur est excellente ; mais, comme lecteur, je me représente mal un souverain, qui, par cela seul qu'il est magnanime, se trouve avoir des fusées qui lui partent dans son chapeau.

Ces démences de plume, qui sont les pétarades de l'enthousiasme, m'ont rappelé l'article d'un journaliste que je ne veux pas nommer, étant sûr qu'on le reconnaîtra, et où, en rendant compte d'un concert, il déclare que « Vivier a hérité du cor de Roland. »

Cette hyperbole, consistant à confondre la fameuse trompe d'ivoire du neveu de Charlemagne avec un de ces cors de chasse dont on se sert pour aller jouer dans les salons *l'ouverture du jeune Henri*, m'a atterré par son audace : je ne vois rien de plus monumental, si ce n'est la rampe en or massif que M. de Rothschild vient d'inaugurer dans l'escalier du palais qu'il fait construire à Londres.

Au premier abord on se fait cette question :

— Une rampe en or, est-ce bien utile?

Si un solliciteur au sortir d'une audience déboule dans l'escalier, aura-t-il les reins cassés par la rampe en or d'une façon moins dangereuse que si elle était en fer battu? Je ne le crois pas, et je suis convaincu que Nélaton est de mon avis. La seule consolation que le blessé puisse emporter, c'est l'espérance qu'un morceau de la rampe en or lui sera resté dans la colonne vertébrale, et mettra ainsi le remède à côté du mal, en l'aidant à payer le médecin.

Les questions artistiques sont subordonnées au goût particulier de tout un chacun. Il me semble cependant que si j'avais encaissé dans ma vie assez d'or pour m'en faire construire une rampe, je m'en ferais cons-

truire autre chose. Une rampe en or aurait peut-être son utilité pour un homme comme moi, en ce sens que le jour où un directeur de journal viendrait me demander des articles, il n'oserait jamais, après avoir franchi mon escalier, m'offrir de me payer ma littérature sur le pied d'un sou la ligne; mais la situation de MM. de Rothschild est trop indépendante pour qu'ils aient, pécuniairement parlant, rien à gagner à ce genre de réclames.

Une actrice qui, dès ses débuts, a remplacé le talent par le dévergondage, se plaignait l'autre soir au foyer de son théâtre de l'antipathie insupportable qu'elle commençait à ressentir pour les gandins à qui elle devait tant de mobiliers. Nous avons crus lui rendre service en lui conseillant d'imiter l'exemple donné par M. de Rothschild, et, au lieu de se perdre la santé à ruiner des jeunes gens sans défense, de consacrer sa fortune à s'acheter un homme en or massif qu'elle placerait dans son salon, et dont elle enlèverait des lingots selon les besoins de son existence panachée.

Le jour où elle aurait besoin de s'acheter une paire de bottines, elle arracherait l'ongle à cet amant facile à vivre; quand il lui faudrait une parure en acier, elle lui couperait le gros orteil, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien.

La jeune artiste, qui a encore sa mère, s'est récriée d'abord sur cette façon d'aimer, mais elle a fini par convenir qu'au résumé elle ressemblait beaucoup à l'autre; que depuis longtemps les entreteneurs pa-

tentés qui se succèdent sur les boulevards sont tout bonnement des lingots vivants qu'on envoie à la Monnaie morceaux par morceaux, et que le personnage en or sur lequel nous lui persuadions de reporter toutes ses affections offrait au moins sur les autres l'avantage de ne pas avoir l'accent russe.

## XI

Les collégiens en voyage. — La perte des illusions. — Comment finissent les petites dames. — Ce qu'il en coûte pour torturer les enfants.

1 juin 1865.

On ne saurait applaudir trop bruyamment à l'idée qu'a eue le directeur du collège Rollin d'emmener dix de ses élèves les plus avancés faire une tournée artistique et géographique dans le midi de la France. Depuis assez longtemps l'âge mûr égare la jeunesse par des récits inutiles et même mensongers. A une époque comme la nôtre où les gens qui ont fait leur temps sont reçus dans la meilleure société, on met sous les yeux des lycéens la *Vie des hommes illustres* par Plutarque, et ils y lisent que Philopœmen, au plus fort d'une bataille, s'était arraché lui-même une flèche qui lui traversait la cuisse droite de part en part. Ce travail fait, Philopœmen continua à commander ses troupes avec le même sang-froid que s'il sortait simplement des mains d'un pédicure.

A quoi bon encombrer ainsi l'imagination de jeunes gens qui sont destinés non pas à imiter Philopœmen, mais à aller souper avec Catinette au Café-Anglais? Philopœmen, ou même Epaminondas, qui fut tué à Mantinée, ne peut leur être d'aucun secours pour jouer à la bourse et prendre *Gontran* à quatre un quart contre le champ, aux courses de Chantilly.

Un professeur rendrait un service inappréciable à la génération qui doit succéder à la nôtre, si au lieu de raconter à sa classe que Charles le Téméraire a été trouvé mort dans les fossés de Nancy, il avait le courage de tirer un jeu de cartes et de dire :

— Messieurs et chers élèves, étant tous ou à peu près des fils de famille, vous êtes destinés, en quittant le collége, à tomber dans les mains des grecs et des filous qui, après vous avoir chambrés, abuseront de votre inexpérience pour vous dévaliser. Je crois donc de toute utilité de vous enseigner à quels signes particuliers on reconnait que des cartes sont biseautées, et comment messieurs les voleurs s'y prennent pour faire sauter la coupe.

On nous dit en seconde :

— Voilà comment se conduisaient les héros.

Il serait bien autrement nécessaire de nous apprendre comment se conduisent le pick-pockets, d'autant plus qu'aujourd'hui un héros ne se présente pas quelque part sans être immédiatement bafoué et noyé dans le fleuve du ridicule. Voyez Garibaldi : a-t-on trouvé assez comique que cet homme ait été recevoir une

chevrotine dans le pied en l'honneur des convictions de toute sa vie ? Je connais des gens qui, à l'heure qu'il est, s'en tiennent encore les côtes. Il est certain que depuis *Orphée aux Enfers* on n'a rien inventé d'aussi farce.

L'instruction qu'on donne à tous peut se réduire à ceci:

— Vous avez besoin de savoir l'italien, donc nous allons vous apprendre l'allemand.

L'exemple du directeur du collège Rollin allant visiter avec ses élèves les départements mêmes dont il leur enseigne le degré de latitude, afin que ces jeunes gens connaissent un peu ce dont on leur parle, me paraît ouvrir pour l'éducation universitaire des horizons inconnus. Tous les cours de géographie disent, par exemple, que les Arlésiennes sont célèbres pour la beauté de leur visage. Je vois un rhétoricien levant la main en l'air et disant à son maître d'étude en faisant claquer ses doigts :

— M'sieu, voulez-vous me permettre d'aller à Arles voir si les femmes sont aussi jolies que le prétendent Meissas et Michelot ?

Pourquoi, au retour de leur utile excursion dans les villes du Midi, ne conduirait-on pas les élèves de Rollin au Grand-Théâtre-Parisien pour y assister à une des conférences d'Alexandre Dumas ? Ils apprendraient là ce que c'est que la vraie gloire rehaussée par la modestie.

Les aperçus artistiques qui ont cours dans les collèges se bornent généralement à enseigner que Ra-

phaël est mort à trente-neuf ans, et que Charles-Quint a ramassé un jour le pinceau de Titien. Il y aurait quelque chose de plus fructueux que ces anecdotes, ce serait de mener les élèves dans la salle du Louvre et de leur montrer, toiles en main, le danger qu'il y a à nettoyer des Rubens et à savonner des André del Sarte.

Peut-être y aurait-il pour eux une promenade profitable à faire, sur le coup de deux heures du matin, dans les escaliers de la Maison-d'Or. Ils perdraient ainsi, dès le début, des illusions qu'on ne saurait perdre trop tôt sur les petites femmes qui n'ont rien de particulier, si ce n'est les cabinets où on refuse quelquefois de les recevoir.

Ces contestations purement matérielles une fois faites, il faudrait s'occuper un peu des théories morales qui, comme les décors du théâtre Déjazet, demandent instamment à être renouvelées, attendu qu'elles ne cadrent plus du tout avec les nécessités de la vie moderne. Depuis longtemps, par exemple, sitôt qu'on voit passer une femme de mauvaise vie dans sa victoria qu'elle conduit elle-même, cinquante passants s'écrient à la fois :

— Encore une qui mourra à l'hôpital!

Je regrette d'être forcé de donner un démenti à des gens dont les intentions sont pures, mais les femmes qui se conduisent mal meurent partout, excepté là. Les femmes qui meurent à l'hôpital sont surtout celles qui se conduisent bien.

Je dînais dernièrement à Bougival, sur le bord de la Seine, dont les rives sont bordées à cet endroit d'un nombre considérable de propriétés plus verdoyantes les unes que les autres. Eh bien ! chaque fois que je demandais les noms des propriétaires, je trouvais quelqu'un pour me faire une réponse dans le goût suivant :

— La petite maison là-bas, avec ce joli belvédère ? Elle est à une ancienne marcheuse de l'Opéra. C'est un Russe qui la lui a donnée. C'était au commencement de la guerre de Crimée. Le jour même où il a payé l'immeuble, il est parti pour Sébastopol, et il est probable qu'il y a été tué, car elle ne l'a jamais revu.

J'ai voulu prendre quelques renseignements sur un délicieux chalet qui se démonte comme un faux râtelier.

— Monsieur, m'a dit la gardienne, si vous venez pour une location, il faut vous adresser à Paris, rue Notre-Dame-de-Lorette, chez Mademoiselle Nina la Marseillaise.

Et ainsi de suite. On m'a énuméré quarante maisons avec jardin, dont la première appartenait à une ex-figurante d'un théâtre démoli; la seconde, à une nymphe qui avait trouvé le secret de faire, dans les bals publics, un cours de dislocation française, et, les trente-huit autres, soit à une demoiselle de comptoir qui avait rencontré un consommateur sérieux, soit à une cantatrice du Café des Aveugles, soit même à une de ces femmes âgées qui, au lieu de se livrer au repos que réclament leurs cheveux blancs, se sont donné

jusqu'au bout la mission délicate de procurer à la jeunesse les plaisirs de son âge.

Mais, me disais-je, en voyant se dérouler cette carte topographique de la galanterie parisienne, quel est donc l'imprudent moraliste qui a prétendu que la mauvaise conduite menait infailliblement au désespoir et à la misère? Franchement, si toutes ces femmes-là vont finir à l'hôpital, c'est qu'elles ont pour le faire quelque motif secret. Peut-être auraient-elles peur, en mourant chez elles, de détériorer les rideaux de leurs chambres à coucher.

Il serait beaucoup plus digne d'adresser, comme Alexandre Dumas aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine, cette petite proclamation aux jolies femmes qui entrent dans la vie :

« On vous trompe!

« Non-seulement l'inconduite ne mène pas à l'hôpital, mais elle vous ouvre les portes et fenêtres d'une jolie maison de campagne située sur les bords de la Seine. En revanche, si vous résistez à toutes les séductions, on ne vous en saura aucun gré. Des gens mal informés vous diront que vous aurez pour vous l'estime des honnêtes gens, mais c'est là une amère plaisanterie qui était déjà vieille du temps où il y avait encore des honnêtes gens. »

Voilà ce qu'il faudrait placarder dans Paris. Au moins les femmes ne pourraient pas se plaindre d'avoir été abusées, et, en persistant à rester pures, elles sauraient à quoi elles s'exposent. Aujourd'hui, malheu-

reusement, si l'argent est aimé pour lui-même, la vertu est aimée pour les autres. Il y aura bientôt en France autant de morales que d'individus. Ainsi, personne n'a jamais reproché à Napoléon 1er d'avoir, étant simple officier, emprunté cinquante écus à Talma ; si je me faisais prêter seulement quinze francs par Hamburger des Variétés, on crierait partout que je lui ai vendu ma plume.

Aussi, je ne sais trop comment, sans m'exposer au reproche de vénalité, féliciter M. Du Locle, l'obligeant secrétaire de l'Opéra, dont la cantale vient d'être choisie pour servir de thème aux compositeurs qui concourent actuellement pour le prix de Rome ; car nous avons encore parmi nos concitoyens des gens intelligents qui tiennent à remporter ce prix-là. Je comprend très-bien qu'on cherche par tous les moyens connus à former chez nous des musiciens, mais une fois qu'un jeune homme est reconnu avoir plus de talent que ses rivaux, je n'ai jamais pu savoir au juste pourquoi on l'envoie à Rome.

Rome a été de tout temps célèbre par les sept collines dont il ne reste plus que trois, sans qu'il ait été possible à personne de dire dans quelle collection sont aujourd'hui les quatre autres. Rome est encore renommée pour son Colisée, sa colonne Trajane, ses buffles et sa mal'aria, mais je cherche inutilement quel genre de musique les lauréats peuvent aller étudier pendant quatre ans dans la Ville Éternelle, à moins que ce ne soit la musique militaire de la garnison

française, qui n'a plus que dix-huit mois à y résider, s'il faut en croire la convention du 15 septembre.

Qu'on envoie à Rome, des peintres, des sculpteurs et des architectes, c'est tout simple; mais en quoi les cartons de Raphaël et la coupole de Saint-Pierre peuvent-ils inspirer le quatrième acte des *Huguenots* ou le quintette du cadenas de la *Flûte enchantée?* voilà ce que j'ignore. En admettant que les prix de Rome aillent de temps en temps à la chapelle Sixtine entendre chanter les camarades du petit Mortara, il n'y a pas là de quoi développer beaucoup chez un fils d'Apollon les facultés lyriques.

Je proposerais bien un moyen mixte, ce serait, au lieu d'envoyer le vainqueur à Rome, de l'envoyer à Fontainebleau. Il pourrait au moins, pendant ses heures de récréation, s'amuser à attraper des lézards, qui abondent dans cette partie de la France. Mais le pli est pris. Je crois qu'on renoncera difficilement à diriger sur le Vatican un jeune homme qui n'a absolument rien à y faire. Nous établirons un concours pour la fabrication des bretelles élastiques, que l'auteur du modèle couronné serait probablement envoyé à Rome pour y rêver pendant cinq ans sur les propriétés du caoutchouc.

Un jour viendra, croyons-le, où l'on supprimera les prix de Rome comme on est en train de supprimer les courses au quart d'heure et les jeux d'Allemagne. Il est encore d'autres jeux dont je réclame personnellement

la suppression, ce sont les exercices que j'ai vu exécuter l'autre soir au Cirque des Champs-Elysées par une petite fille de neuf ans.

La pauvre enfant s'enroulait comme une couleuvre autour d'un trapèze très-élevé où elle finissait par se tenir simplement par le menton, de sorte que toute la satisfaction du public consistait à se dire :

— Si elle tombe, le moins qu'elle puisse faire, c'est de se casser les reins. Se les cassera-t-elle ou ne se les cassera-t-elle pas ?

La censeur dramatique qui, dans un vaudeville de la Restauration, a biffé le mot *barbe de capucin* sur le menu d'un dîner, aurait peut-être mieux mérité de la patrie en appliquant sa susceptibilité à ces sauts périlleux qui mettent en danger la vie des enfants. Que Léotard franchisse plusieurs trapèzes et qu'il finisse par se casser la jambe dans ses évolutions, c'est son affaire : il est majeur, marié et séparé de sa femme, personne ne le force donc à exercer cette profession aérienne.

Mais les petits êtres qu'on disloque sans les consulter, et qu'on prive de dessert quand ils refusent de marcher la tête en bas à quarante pieds du sol, ceux-là appartiennent à la société, qui doit les garantir contre la cupidité de leurs parents. J'ai déjà remarqué d'ailleurs que, chez nous, de tous les âges, le moins protégé par le Code est précisément celui qui a le plus besoin de protection. Cela tient probablement à ce que les lois sont faites par les vieillards.

Les tribunaux, si sévères pour les écrivains qui se permettent d'inprimer qu'il y a sur le continent quelques fortunes mal acquises et quelques pouvoirs usurpés, m'ont souvent étonné par leur indulgence à l'endroit des monstres vomis par l'enfer qui, comme les Thénardier des *Misérables*, se font une fête de torturer les pauvres petits qu'on leur confie.

Un marchand de jouets et sa femme ont passé en police correctionnelle, il y a quelques jours, pour s'être livrés à un plaisir défendu qui consistait à faire chauffer des fers, et, lorsqu'ils étaient rougis à blanc, à les passer sur les bras et sur la figure de leur petite apprentie, quand l'infortunée n'avait pas mis assez de son dans le ventre des poupées qu'ils fabriquaient. Si les brûlures se cicatrisaient, l'épouse attentive les ravivait avec ses ongles.

Bien que partisan de l'abolition de la peine de mort, je rêvais, je l'avoue, pour ces gueux, les supplices les plus chinois, et j'ai été douloureusement désappointé en apprenant qu'ils avaient été condamnés, l'un à dix-huit mois et l'autre à un an de prison, ce qui permettra à l'épouse de laisser pousser ses ongles et à l'époux de mettre de côté plusieurs sacs de charbon pour faire chauffer d'autres fers, avec lesquels, une fois sorti de prison, il pourra s'amuser à brûler d'autres apprenties.

Satisfaire une passion comme celle-là au prix de quelques mois de prison, c'est tout bénéfice. J'aurais cru que se donner le luxe de brûler des apprenties était plus dispendieux.

Je vois bien maintenant que nous avons commis une grande faute, mes confrères et moi, en nous lançant dans les périls du journalisme, au lieu de passer simplement notre vie à torturer des enfants. Cette profession ne nous aurait peut-être pas rapporté beaucoup plus que l'autre, mais elle eût certainement coûté moins chers à beaucoup d'entre nous.

# XII

Les jeux d'Allemagne. — Les folies hippiques et autres. — Les femmes décorées. — Un noble tricheur.

18 juin 1865.

En été, quand on revient, c'est toujours d'Allemagne. On parle tant de la suppression des jeux dans toute l'étendue de la Confédération germanique, que j'ai voulu jouir un peu des derniers coups de râteau.

Mais on ne s'imagine pas comme l'aspect d'une roulette rend l'homme insouciant de sa propre gloire et de celle des autres. En apprenant le succès du *Gladiateur*, à Epsom, pas un de ceux qui cherchaient la série n'a songé à s'acheter une cravate aux couleurs de M. de Lagrange, Quant à moi, je me suis contenté de penser que la vogue de ce cheval d'élite n'avait rien que de très-logiqne, puisqu'il passe pour avoir un jarret d'acier et que l'acier fait fureur dans ce moment-ci.

Je le constate avec la candeur d'un chroniqueur qui

a très-peu foulé le gazon des tapis verts, la vie qu'on mène dans les villes de jeu est tellement absorbante, qu'on en arrive à compter les heures par les coups de carte. On dit :

— Allons déjeuner, il est deux refaits et demi.

Et on vous répond:

— Il est encore trop tôt : je n'ai à ma montre que deux décavés moins un quart.

Est-ce par crainte d'une prochaine fermeture? En général, les banques m'ont semblé très-changées. Elles ne tiennent plus les coups sur parole, et quand un étranger a perdu trente mille livres sterling, on lui accorde tout juste soixante-quatre francs pour se faire rapatrier. Les croupiers eux-mêmes sont devenus lamentables. A Spa, notamment, ils prenaient des poses inquiètes en nous ratissant notre argent comme si la police allait faire tout à coup irruption dans la salle. Tant qu'on perdait, tout allait bien : la banque vous prenait votre mise et ne vous demandait rien de plus. Mais quand, par hasard, on avait la maladresse de gagner un coup, il fallait, pour se faire payer, adresser une pétition au conseil municipal de la ville.

Quelques joueurs ont réclamé contre la bizarrerie de ce mécanisme, mais le chef de partie les a tour à tour désarçonnés par des réponses qu'on peut, à la rigueur, traduire ainsi :

— Si le gouvernement belge n'était pas sur le point de faire fermer les jeux, vous auriez évidemment gagné le coup dont vos parlez ; mais comme le trente-

et-quarante peut disparaître d'un jour à l'autre. vous avez perdu.

Dans ces pays à roulettes et à gros numéros, qu'on a si bien appelés des villes entretenues, une situation gênante, c'est celle des gens de lettres. Les curieux qui les regardent jouer sont convaincus qu'on leur rend dans la journée l'argent qu'ils ont perdu le matin C'est une croyance populaire qu'en nous prenant dix louis d'une main, le croupier nous en donne quinze de l'autre. Cette plaisanterie légendaire a des explications extrêmement agaçantes. Quand on a vu partir avec un muet désespoir cet argent, dont les gens sans éducation disent qu'elle est si difficile à gagner, rien ne révolutionne comme d'entendre votre voisin vous glisser dans l'oreille cette fiche de consolation :

— Farceur! ne faites donc pas comme si c'était sérieux. Nous avons très bien vu les croupiers qui mettaient votre argent de côté pour vous le restituer à la sortie.

Ce serait un travail oiseux d'essayer de prouver à ces êtres prévenus que nous perdons notre numéraire au même titre qu'eux, et que, dans les deux tiers des cas, nous revenons à Paris nettoyés comme les tableaux de la collection Morny, c'est-à-dire au delà de toute expression.

J'ai eu quant à moi, l'heur de rentrer dans mes foyers assez à temps pour assister au nouveau triomphe de *Gladiateur* déjà nommé. Indépendam-

ment d'une grande quantité de poussière, j'ai rapporté du bois de Boulogne une profonde humiliation, en voyant que mon malheureux pays en était arrivé à se rouler aux sabots d'un cheval. Newton, Voltaire, Victorien Sardou et les principes de 89 ne sont plus rien depuis huit jours. Tout homme qui ne tient pas à *Gladiateur* par un lien de parenté quelconque ne doit espérer d'avancement nulle part. J'avertis la Compagnie des Petites-Voitures que leurs chevaux se croient maintenant dispensés d'avancer. J'en ai pris un l'autre jour qui faisait un pas toutes les dix minutes et dont l'allure semblait me dire :

— Les hommes se trouvent bien heureux quand ils se font douze mille francs par an, et nous autres chevaux nous n'avons qu'à le vouloir énergiquement pour gagner deux millions en moins de quinze jours. En bonne justice, c'est vous qui devriez être attelé aux brancards, tandis que je serais assis dans la voiture.

Il faut bien reconnaître que cet animal n'avait pas absolument tort, et que nous n'encourageons que trop de pareilles prétentions par nos folies hippiques, Ce qui, dimanche passé, m'invitait surtout à hausser les épaules, c'est l'affectation d'enthousiasme et les feux d'artifices de fausse joie qui ont éclaté au grand moment parmi les vingt-cinq mille lorettes et les quinze mille calicots venus pour jouir du succès de *Gladiateur*, comme si la noble bête leur appartenait. Que ces messieurs du Jockey-Club qui, pour la plupart, sont fort riches, mènent de front à peu près

toutes les passions humaines, y compris celle des chevaux, rien de plus admissible. En Angleterre, une aristocratie toute puissante a façonné le peuple à l'amour de la race chevaline; mais chez nous, ce genre d'éducation manque absolument. Parmi les cent mille Parisiens qui se pavanaient dimanche sur la piste, il s'en trouvait peut-être cinquante sachant à peu près de quoi il s'agissait. Si je prenais à part les dames qui ont bombardé de bouquets le cheval de M. de Lagrange, et que je leur demandasse sérieusement ce qu'on entend par le mot *handicap*, elle seraient bien embarrassées de répondre.

Qu'on attelle demain *Gladiateur* à une charrette, et qu'on l'envoie conduire des légumes à la halle, pas un de ceux qui l'ont acclamé ne serait de force à reconnaître que c'est là un cheval capable de gagner le Derby.

Laisse-moi te le dire, jeunesse élevée au lait de macadam, il en est pour toi des chevaux comme des tableaux et des femmes. Quand il te tombe sous la main une jeune, jolie et honnête ouvrière, tu la repousses dédaigneusement pour aller te faire dévaliser par de vieilles cocottes qui traînent depuis vingt ans, dans les Champs-Elysées, un déshonneur à tant la course (après minuit et passé les fortifications, il y a quelque chose en plus.)

Pendant huit ans, on a pu voir à la devanture d'un marchand de la rue Taitbout un portrait d'homme attribué à Rubens, et dont personne ne voulait pour

cents francs. Passé dans la collection Morny, il s'y est vendu deux mille.

Je me suis rappelé toutes ces inconséquences devant la frénésie prétentieuse déployée par ces messieurs et par ces dames au moment de l'arrivée de *Gladiateur*. Au fond, les femmes étaient beaucoup plus préoccuppées d'elles-mêmes qu'elles ne voulaient le paraître et indépendamment du prix de cent mille francs, il y a eu ce jour-là, au bois de boulogne plusieurs courses aux fausses nattes auxquelles ont pris part tout ce que Paris compte de beautés dénuées de préjugés sociaux.

C'est toujours mademoiselle Cora qui est arrivée première, dépassant ses camarades de plusieurs longueurs de chignon. Parmi celles qui n'ont pas été classées, j'ai reconnu dans une grande voiture jaune, ce qui est le dernier genre, une ex-ingénue des Délassements, qui, il y a deux ans à peine, jouait le rôle du *Radis noir* dans une revue de fin d'année, où elle venait réciter avec une expression tendre que je n'oublierai jamais :

Je suis le radis noir !
Avec décence
Je m'avance ;
Qui veut me recevoir
Est toujours sûr de me revoir.
Ah ! daignez m'accueillir,
Je vous promets de revenir.
Je suis le radis noir, etc.

Elle chantait faux alors, et elle portait des robes d'organdi au mois de janvier. Aujourd'hui elle ne chante

plus du tout, mais elle exhibe aux courses du Derby des châles algériens qu'on croirait brodés avec de la lumière électrique, et des chapeaux qui ne sont pas plus larges qu'un faux ratelier. Aussi a-t-elle fait peindre des armes sur sa voiture jaune, et elle ne me salue plus, parce que je connais son passé.

Maintenant que cet ancien radis noir a trouvé un ou plusieurs cocodès pour lui donner tout ce qu'un radis noir peut désirer, que ferait son fournisseur ordinaire si elle lui demandait la croix de la Légion d'honneur? Car on n'y réfléchit pas assez, il y a désormais un danger permanent pour les fils de famille qui peuvent d'une minute à l'autre, recevoir de leurs folles maîtresse un billet ainsi conçu :

« Fais-moi décorer, ou je te quitte. »

Mademoiselle Rosa Bonheur a beaucoup de talent comme peintre d'animaux, et je suis enchanté de voir le ruban rouge à la boutonnière de son pince-taille, mais je suis assez indécis sur la façon dont je m'exprimerais si j'avais à lui adresser une lettre de félicitations.

Je consentirais difficilement à mettre sur l'enveloppe :

*A Mademoiselle*
*Le chevalier Rosa Bonheur.*

Et mon embarras augmenterait encore le jour où l'éminente artiste serait nommé officier.

Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on abolisse la loi salique, instituée par le bon Pharamond, un jour qu'il avait à se plaindre de son épouse, mais si nous proclamons l'égalité de la femme ou même sa supériorité, comme dans la *Reine Crinoline*, j'insiste pour qu'on la fasse participer à toutes les prérogatives dont la croix de la Légion d'honneur est un premier spécimen.

Quelle délicieuse comédie on ferait pour le Gymnase avec l'idée suivante :

Un jeune employé aime une demoiselle qui le lui rend avec usure. Les parents respectifs consentent au mariage, mais au moment où le jeune homme, ivre d'amour, va partir pour la mairie, il s'aperçoit que sa fiancée a la médaille de Sainte-Hélène.

J'avoue qu'il me serait pénible à moi, qui n'ai pas même le Metjidié, d'épouser une femme décorée, mais étant donné ce nouveau système, je vote pour que les femmes soient envoyées au Corps législatif, où leur présence éclaircirait peut-être certaines questions restées obscures. Je suis sûr que mademoiselle Fargueil prendrait comme orateur du gouvernement, une jolie place entre M. Boulatignier et M. Forcade de La Roquette.

On reconnaît d'ailleurs, à des signes certains, que l'heure approche où la femme sera complètement émancipée. Nous suivons tous avec le plus vif intérêt les correspondances échangées entre le *Petit Journal* et mademoiselle A. C***, qui demande à la quatrième

page de toutes les feuilles politiques qu'on lui envoie, en échange de ses deux millions de dot, un mari pauvre mais honorable. Malheureusement l'annonce se répète depuis deux mois, et mademoiselle A. C*** n'a pas encore trouvé son affaire. Comme ce ne sont pas les jeunes gens pauvres qui manquent, nous sommes obligés de supposer que ce sont les jeunes gens honorables.

Il s'agit maintenant de savoir ce que mademoiselle A. C*** entend par un homme honorable. Si elle est trop exigeante et s'il lui faut un monsieur pur de toute souillure physique et morale ; s'il est nécessaire d'avoir été voué au blanc toute sa vie il est clair qu'à l'heure où nous sommes mademoiselle A. C*** a encore devant elle la probabilité d'un long célibat. Mais en sachant satisfaire sa passion matrimoniale avec un monsieur qui n'a volé que quelques cuilliers dans les restaurants, qui n'a pas été condamné à plus de cinq ans de réclusion et qui ne se grise jamais passé trois heures du matin, notre intéressante héritière peut certainement trouver l'homme honorable dont elle convoite l'alliance.

Actuellement, pour deux millions, c'est tout ce qu'on peut avoir. Les hommes honorables qui se contentent de tricher au jeu coûtent déjà beaucoup plus cher. Du reste, mademoiselle A. C*** ne peut ignorer que tout augmente.

Ainsi je crois qu'elle serait forcée de rajouter quel-

ques centaines de mille francs si elle aspirait par hasard à l'honneur d'épouser ce monsieur *porteur d'un grand nom* dont tous les journaux parlent, et qui a été expulsé du Jockey-Club pour avoir eu, selon l'expression vulgaire, plus de chance qu'un honnête homme.

L'enquête a établi que, depuis seize ans, il s'était fait une rente d'environ sept cents francs par jour à la sueur de ses cartes. Au reste, il est probable que les tribunaux nous éclaireront bientôt sur les bruits qui courent au sujet de cet élève du professeur Garcia. On aurait pu étouffer l'affaire, mais les membres du Jockey-Club, qui sont l'honneur même, n'ont pas craint de donner à la déloyauté d'un des leurs un retentissement dont ils ne pourront même pas se sentir effleurés. Maître Garcia et son collègue ayant été condamnés pour des faits analogues, il me paraît difficile que cette affaire-ci ne suive pas la même filière que l'autre.

J'ai d'autant moins à intervenir dans les questions de cette nature, que si je faisais jamais partie du jury, j'acquitterais tout le monde, même les avocats; mais il me semble que nos instincts égalitaires n'admettent guère qu'un délit puisse ne pas être poursuivi parceque le délinquant porte un grand nom.

Outre que le grand nom dont nous parlons est aujourd'hui singulièrement rapetissé, je ne vois pas trop comment les tribunaux se tireront de là, à moins qu'on ne se hâte, avant la fin de la session du Corps

législatif, d'inscrire dans le Code un article ainsi conçu :

« *Tout individu porteur d'un grand nom a le droit de tricher au ieu.* »

# XIII

Les nobles luttes. — Le gros lot et les somnambules. — L'ordre de la crinoline. — Les missions providentielles.

2 juillet 1865.

La vie n'est jamais tout à fait dénuée d'aventures dans une saison volcanique où les pièces à grand succès rapportent à leurs auteurs vingt-quatre centimes de droits par soirée. L'autre soir, une dame de mes connaissances a eu une contestation au théâtre de... où son fauteuil se trouvait occupé, quoiqu'elle fût en possession du coupon. Elle est descendue afin d'invoquer l'autorité du contrôleur, mais celui-ci n'a jamais pu monter lui faire rendre justice, parce qu'il était en train de prendre un bain de pieds dans son comptoir.

M. Arnault, de l'Hippodrome, n'en offre pas moins une loge de six places au cavalier qui restera une minute sur le dos du mulet qu'il intitule Rigolo II, et qu'il faut bien se garder de confondre avec Rigolo Ier,

quoique, informations prises, on ait reconnu que c'est le même. Ce que M. Arnault ne dit pas, c'est si la loge est du côté du soleil. Avoir les reins cassés par Rigolo II, et, à peine remis, aller se faire griller dans une loge de six, doit être par cette bonne chaleur l'ambition de tous les hommes distingués.

J'insiste sur les grandes chaleurs pour ne pas être obligé de raconter à mes compatriotes que nous venons d'être affreusement battus par les Anglais. Mon cœur saigne, mais une nation n'est vraiment grande que lorsqu'elle avoue ses défaites. C'était au crickett-club : les choses se sont passées comme au *combat des Trente:* plusieurs gentlemen sont venus jusque sous les murs de Paris défier un nombre égal de nos fils de famille. Or jamais un des nôtres n'a refusé d'aller sur le terrain. On s'est battu toute la journée à la balle élastique. Les curieux qui assistaient à cette lutte gigantesque, de loin, afin de ne pas recevoir les projectiles dans l'œil, se disaient entre eux :

— C'est le sort de la patrie qui se décide.

Après six heures de combat, on a vu des Français, l'œil farouche et le front humilié, longer des rues basses qu'ils avaient choisies de préférence pour retourner chez eux. C'étaient nos joueurs de crickett qui avaient été battus à plates coutures par les Anglais. Oh! ces hommes! Nos héroïques soldats se sont pourtant bien défendus. L'un d'eux, qui doit descendre du fameux Beaumanoir s'est écrié à bout de forces :

— Allons-nous chez Brébant? j'ai une faim atroce.

— Tu as faim? avale ta raquette! lui a répondu un des lutteurs.

Et qu'on vienne me soutenir maintenant qu'il sont dégénérés, ces jeunes gens qui, de midi à sept heures du soir, ont versé leur sueur pour leur pays!

Il est fâcheux que les dames ne soient pas admises sur ce turf qui leur fournirait toujours quelques prétextes à toilettes. Et puis, nous avons de si grandes âmes parmi nos femmes à la mode! J'en suis sûr, en apprenant qu'il y avait là des Anglais, dont quelques-uns étaient fort riches, les plus élégantes auraient demandé à être emmenées prisonnières sur les pontons. Pour peu que les vainqueurs leur eussent garanti la vie sauve, avec le strict nécessaire, c'est-à-dire cinq cents guinées par mois (la guinée est évaluée à vingt-six francs cinquante centimes), une villa sur les bords de la Tamise, un dockar, deux breacks et trois américaines, plus quatre paires de chevaux et cinq robes neuves par semaine, n'en doutez pas, ces vraies Romaines se fussent généreusement offertes en holocauste. Citez-moi un pays où l'on trouve une aussi nombreuse collection d'héroïnes.

En attendant que l'heure terrible de la servitude ait sonné pour elles, le patriotisme de nos cocottes s'est rabattu sur le gros lot de l'emprunt mexicain, dont le tirage a lieu ces jours-ci. On ne saurait croire combien de somnambules elles ont déjà consultées à cet effet. Car, vous l'ignorez peut être, rien n'est

simple comme de gagner les cinq cent mille francs annoncés. Vous allez chez une somnambule qui, moyennant dix francs, tombe en extase et vous divulgue le numéro gagnant. Vous achetez alors, au prix de quinze francs, un morceau de papier qui vous donne droit aux chances du tirage, et qui porte le chiffre révélé, après quoi vous attendez.

Un profond philosophe a dit :

« Remercions Dieu qui a placé des tunnels là où passent les chemins de fer. »

Remercions-le aussi d'avoir logé les somnambules dans les villes où se font les tirages d'obligations. Seulement, comme la circonstance actuelle est pleine de solennité et que les cinq cent mille francs seront gagnés le 3 juillet, il y a aujourd'hui à Paris quatre-vingt-quatorze somnambules qui fonctionnent continuellement. Or, chacune des ces quatre-vingt-quatorze filles des prophètes a un numéro qu'elle garantit sur facture. Mais comme le lot de cinq cent mille francs ne peut être gagné que par un seul numéro, sur les quatre-vingt-quatorze pythonisses il s'en trouve nécessairement quatre-vingt-treize pour le moins dont les prédictions seront démenties par les événements.

En bonne logique, il faudrait consulter une quatre-vingt-quinzième somnambule, afin de savoir laquelle des quatre-vingt-quatorze autres a dit vrai. Et encore arriverait-il ceci, que la même somnambule étant obligée, sous peine de contradiction flagrante, de

donner le même numéro aux cinquante personnes qui viennent quotidiennement l'interroger, il se trouverait bientôt une quantité fabuleuse d'individus qui n'auraient plus d'autre occupation que de courir après le fameux numéro qu'on finirait par mettre aux enchères comme un Hobbema. De sorte, qu'une fois le bon numéro connu, il deviendrait aussi difficile de l'acquérir que si on ne le connaissait pas.

A vue de pays, on pourrait croire que je plaisante mais je suis dans la douloureuse nécessité de le constater : nous avons peu à peu tellement descendu l'échelle des êtres animés, qu'un grand nombre de gens, en apparence sérieux, sont convaincus que, dans trois jours, à partir d'aujourd'hui, ils auront vingt-cinq mille livres de rente. Beaucoup prennent déjà leurs dispositions en conséquence. Quand un consommateur fait des observations à un garçon de café sur la lenteur de son service, celui-ci s'éloigne en murmurant :

— Oh! la semaine prochaine, quand j'aurai gagné le lot de cinq cent mille francs, comme je lâcherai le métier!

Quelques surnuméraires dans nos principales administrations publiques ont déjà donné leur démission, tant ils ont la certitude de se rattraper sur l'emprunt mexicain. Il faut tout dire, les surnuméraires ne reçoivent aucune espèce d'appointements; en admettant même que le numéro sortant soit un autre que le leur, ils n'y perdraient pas encore énormément, attendu

qu'il est toujours facile de trouver une place où l'on ne gagne rien du tout, quand ce ne serait que celle de fabricant de crinolines pour Mme Pomaré, la souveraine des Iles Marquises.

Je n'ai jamais su au juste si cette reine du nouveau monde tenait son nom d'une danseuse parisienne, ou si elle lui avait fourni le sien. Je suis, à cet égard, comme ce restaurateur qui me disait un jour :

— Le chateaubriand est un filet tellement exquis qu'il a donné son nom à un grand écrivain.

Quelque soit le fond de cette affaire, la reine Pomaré vient de se décider à introduire la crinoline dans son royaume, mais seulement à l'état de décoration. Elle a institué l'*Ordre de la Crinoline*, dans un but probable de concurrence à l'*Ordre de la Jarretière*. Trois personnes de sa cour sont seules autorisées à en porter les insignes, elle d'abord (tout souverain s'octroyant lui-même en récompense de ses bons et loyaux services la décoration qu'il vient de fonder), sa sœur ensuite, et un de ses chambellans. Quant à la sœur Pomaré, je ne suis pas inquiet de la façon dont elle attachera sur... sa poitrine les marques distinctives de son nouveau grade, c'est le chambellan qui me tourmente.

On a beau être chambellan, c'est-à-dire résigné à toutes les humiliations, il doit être bien douloureux pour un homme de paraître dans les cérémonies publiques avec une cage en fer battu qui vous ballotte dans les jambes. Je n'ai jamais été très porté sur les décorations étrangères, celle-ci m'en dégoûte tout à

fait. La reine Pomaré est donc prévenue que dans le cas où elle croirait devoir m'adresser l'ordre de la Crinoline, je le lui renverrais sous enveloppe, d'autant plus qu'il faudrait donner au moins trois louis à la Grande Chancellerie, et qu'on a dans tous les magasins une crinoline pour vingt-cinq francs.

Mais je connais à Paris une foule de gens qui seraient enchantés d'étaler sur les boulevards cette distinction honorifique. Ils trouveraient encore moyen de teindre en rouge le cordon destiné à serrer la taille, afin de laisser croire qu'il a quelque accointance avec celui de la Légion d'honneur.

L'ordre de la Crinoline n'est pas au résumé beaucoup plus ridicule que bien d'autres ; le seul reproche que j'oserai adresser à une tête aussi couronnée que celle de la reine Pomaré, c'est d'avoir profité d'une occasion puérile pour déclarer solennellement qu'elle avait une mission providentielle. Il me semble d'ailleurs que depuis quelque temps on abuse un peu de la mission providentielle. Il devient impossible de faire à un homme d'Etat une observation sur la façon dont il tient le gouvernail qu'on lui a confié, sans qu'il réponde immédiatement que ce n'est pas son affaire, qu'il a une mission providentielle, et que le reste ne le regarde pas.

Je crois qu'il est temps de s'arrêter sur cette pente glissante, sans quoi nous sommes exposés à tout. Que demain on essaye de faire comprendre à Mlle Gredi-

nette qu'elle mène une conduite atroce, et qu'elle dévalise audacieusement les jeunes gens de bonne maison qui la déshonorent de leur confiance.

— Moi, répliquera Gredinette, je ne dévalise personne ; j'ai une mission providentielle. Ces jeunes gens riches n'arrivent à rien. En les plongeant dans la plus affreuse misère, je leur donne l'idée du travail, et plus d'un m'a dû un brillant avenir. D'ailleurs, quand la Providence parle, je suis bien forcée d'obéir.

Quand je sers un mauvais chapitre à mes lecteurs, je voudrais bien savoir comment ils prendraient la chose si je leur présentais cette excuse :

— J'en suis désolé, chers lecteurs, mais j'ai une mission providentielle qui consiste à vous abrutir par ma prose afin de vous obliger à rentrer en vous-mêmes.

Ils me demanderaient que je veuille bien faire venir chez eux la Providence en personne, ornée de son écharpe, afin de s'expliquer avec elle à ce propos, et ils auraient raison. En effet, y a-t-il, oui ou non, des missions providentielles? S'il y a des missions providentielles, il faut se hâter d'écrire dans le Code les circonstances dans lesquelles un homme pourra dire qu'il en a reçu une, ou sinon les juges sont destinés à entendre les accusés leur rétorquer l'argument d'une façon irréfutable.

Exemple :

— Pourquoi, quand vous allez dans un restaurant, avez-vous la déplorable habitude de mettre l'argenterie dans votre poche?

— Monsieur le Président, je vais vous dire : j'ai une mission providentielle.

Si ce système était admis, j'aurais une mission providentielle, vous auriez une mission providentielle, nous aurions tous une mission providentielle. Jamais on n'arriverait à prouver à quelqu'un qu'il a une mission providentielle moitié coton, tandis que la vôtre est tout fil. Ce seraient des discussions perpétuelles entre les missionnaires. Nous serions ainsi ramenés au bon temps de la sorcellerie; auquel cas je n'aurais plus qu'à retirer les railleries fines que je me suis permises plus haut sur les personnes qui vont consulter les somnambules.

# XIV

Le choléra et le vice-roi d'Égypte. — Les dépêches prohibées. — Un théâtre à Charenton. — La loyauté internationale.

9 juillet 1865.

Le vrai moyen de se faire lire, c'est encore de parler du choléra. Voyez-vous, l'esprit, le bon sens, l'ironie et les calembours, ça n'est pas mauvais dans un livre, mais ça ne vaudra jamais le choléra. La foi transporte les montagnes, je l'admets, quoique alors j'aie le droit de demander pourquoi on n'a pas usé de ce moyen de transport pour amener au bois de Boulogne les rochers qu'on est allé prendre dans la forêt de Fontainebleau. Seulement si, en effet, la foi transporte des montagnes, la peur déplace des villages entiers. Le Français est naturellement très brave, avec ce correctif qu'il a naturellement peur de tout. A la première nouvelle que l'épidémie avait été aperçue en Égypte, rôdant autour des maisons, on a vu des Parisiens, verts comme le choléra lui-même,

s'élancer dans les trains en partance pour Asnières ou Argenteuil ; on leur a fait observer que si le fléau devait venir à Paris, il n'avait aucune raison pour ne pas pousser jusqu'à Asnières, mais on ne raisonne pas avec des fuyards. Autant essayer de faire comprendre à Thérésa que la Patti a plus de talent qu'elle.

Le bon exemple a, du reste, été donné par le vice-roi d'Egypte lui-même. Quand ce demi-monarque a eu vent que quelques-uns de ses sujets avaient succombé, il n'a pas hésité, et, sans même se donner le temps de rassembler son conseil, il a bouclé ses malles et s'est sauvé avec ses femmes, en faisant savoir qu'il reviendrait lorsque la salubrité aurait reparu dans ses États.

J'avoue ma faiblesse : voilà un souverain comme je les aime. Ce n'est pas un homme qui trompe son peuple par de vaines paroles et d'inutiles proclamations. On ne peut pas lui reprocher, à celui-là, d'avoir étudié Machiavel. Au lieu de s'écrier dans un élan de fausse politique ; « Égyptiens, nous mourrons ensemble ! » il leur tient ce langage qui, quoi qu'on en dise, est magnifique de simplicité :

— Vous qui n'avez pas les moyens de voyager, vous resterez exposés au choléra aussi longtemps qu'il voudra bien séjourner parmi vous. Recevez-le en mon absence. Quant à moi, comme ma liste civile me permet de fréter quelques navires qui me transportera moi et mes femmes dans des pays moins malsains, je file. Mais, soyez tranquilles, dès qu'il n'y aura plus de

danger, je reviendrai parmi vous. En attendant, mourez le plus possible, afin que, à mon retour, le choléra soit complètement rassasié.

O belle nature ! grande âme ! cœur d'or ! reçois ici mes félicitations pour la franchise de ta conduite et la candeur de tes façons ; agir avec cette loyauté quand on n'est que vice-roi ! Que serait-ce si tu étais roi tout à fait ?

Les Égyptiens les plus complimenteurs vont se trouver furieusement embarrassés pour recevoir leur maître et seigneur quand il daignera reparaître au milieu d'eux. Quelque versé qu'on soit dans l'art de flagorner son prochain, il est difficile de féliciter un homme sur la poltronnerie dont il a fait preuve. Mais je me tourmente bien à tort. Je suis convaincu qu'il se trouvera là-bas des corps constitués pour lui présenter l'adresse suivante :

« Altesse,

« La cruelle épidémie qui s'est abattue sur l'Égypte aura eu cet avantage de prouver de quoi vous étiez capable. Vous aviez ici un palais magnifique et des jardins superbes, vous n'avez pas hésité à vous en séparer pour fuir la contagion. Vous avez eu très peur, c'est vrai ; mais votre couardise a quelque chose de princier qui étonne, et il y a dans votre façon de vous sauver à toutes jambes ce je ne sais quoi qui n'appartient qu'aux natures d'élite. »

Telles seront probablement les premières nouvelles que nous transmettront les fils télégraphiques récemment établis entre l'Afrique et la France. Ceux de nos compatriotes qui tiennent à savoir si le choléra a pris la première rue à droite ou la seconde à gauche, peuvent désormais lui écrire à son domicile, avec cette indication. *Faire suivre en cas d'absence,* et ce, moyennant huit francs pour vingt mots, adresse comprise. Huit francs pour vingt mots, on trouvera peut-être que c'est un peu cher. Les employés du télégraphe n'ont peut-être pas réfléchi que pour huit francs on avait une demi-livre de truffes. Certes, je suis le premier à reconnaître que j'ai un grand talent; mais si je venais offrir ma collaboration à un journal sur le pied de huit francs pour vingt mots, je crois que je ne ferais pas long feu dans la maison.

Alexandre Dumas lui-même n'a jamais été payé plus de vingt sous la ligne, et il avait encore à donner là-dessus quelque chose à Maquet,

Si l'exemple de l'administration des lignes télégraphiques pouvait donner à nos différents rédacteurs en chef l'idée d'élever le prix de notre copie, je dirais qu'Allah est grand. Actuellement je ne connais en Afrique personne avec qui je tienne correspondance au prix de huit francs pour vingt mots, si ce n'est peut-être Abd-el-Kader à qui j'ai toujours eu envie d'écrire pour lui conseiller de changer sa coiffure. Mais ce serait de l'argent jeté par la fenêtre puisque l'émir va venir à Paris.

D'ailleurs, on n'en dit pas long en vingt mots ; or, quarante mots font seize francs et quatre-vingts mots trente-deux francs. A ce compte-là, il y aurait économie à faire le voyage.

Le désir de se rappeler au souvenir d'une femme aimée peut seul entraîner un Français à commettre une pareille orgie pécuniaire. Mais les bureaux de télégraphes ne reçoivent pas les lettres d'amour. Vous avez aujourd'hui une maîtresse qui vous adore au point que, quand elle vous trompe, c'est qu'elle ne peut vraiment pas faire autrement. Eh bien, je suppose qu'elle vous quitte tout à coup pour aller coloniser la Kabylie. Si vous vouliez lui expédier le télégramme suivant :

*Moi sécher sur pied. — Penser continuellement à ton bas de jambe. — Toi revenir ou moi te tromper avec une petite des Folies.*

Le buraliste chargé de la transmission des syllabes vous dirait :

— Monsieur, nous ne pouvons envoyer à son adresse cette dépêche qui froisse les convenances. Ah ! si pour huit francs vous écriviez à cette dame que les cochers ont repris leur service et qu'on va décidément rebâtir l'Hôtel-Dieu, très bien. Mais ce que vous lui dites n'est pas de notre ressort. Nous regrettons donc de ne pouvoir vous servir d'intermédiaires.

Il est également interdit aux employés du télégraphe de prêter leurs fils à certaines opérations de Bourse qui se faisaient autrefois à distance d'après les cours de Paris. Seulement, comme les boursiers sont actuellement ce que nous avons de plus fort, ils avaient créé entre eux un langage financier dont ils se servaient entre Paris et Lyon, sans éveiller les défiances de personne.

L'un deux, par exemple, envoyait à son correspondant cette dépêche :

« *Léontine plus malade — s'est évanouie deux fois dans la journée — ai consulté Nélaton — amputation nécessaire.* »

Léontine, c'est la rente. L'évanouissement signifiait la baisse. Néalaton voulait dire ; Rothschild ou les Pereire. Amputation nécessaire devait se lire : Il faut vendre, fût-ce à perte.

A force d'entendre parler de Léontine, on conçut des soupçons. Le Javanais en question fut découvert et rigoureusement proscrit. On raconte même qu'un brave négociant, dont la femme malade s'appelait véritablement Léontine, ayant voulu en donner des nouvelles à son beau-frère installé à Marseille, fut reçu avec la pelle et le balai dans le premier bureau télégraphique où il eut la funeste idée de pénétrer.

— Monsieur, lui dit sérieusement l'employé, nous la connaissons, votre Léontine ; elle vous ruinera comme elle en a déjà ruiné d'autres. Défiez-vous

d'elle ; elle pourra vous conduire plus loin que vous ne pensez. D'ailleurs, nous avons ordre de ne transmettre quoi que ce soit ayant rapport à cette femme-là.

Le négociant, stupéfait d'entendre traiter son épouse avec ce sans-gêne, essaya de protester contre de pareilles diffamations ; mais ce ne fut qu'après de nombreuses explications qu'il parvint à faire comprendre que la Léontine en question n'avait aucun rapport avec la baisse de la rente.

L'employé rit beaucoup de l'aventure, et, comme il était dévoré d'ambitition, il proposa au négociant d'en faire un vaudeville.

Le seul homme qui puisse aujourd'hui dépenser huit francs pour vingt mots, sans risquer de se faire interdire, c'est le possesseur du n° 16,144 des obligations mexicaines. Dans le cas où ce veinard (le mot n'est pas de moi) aurait de la famille en Algérie, il aurait évidemment le droit de lui annoncer sa victoire. On ne gagne pas cinq cent mille francs tous les jours. Toutefois, comme l'usage veut qu'un numéro sorti ne soit payé que trois mois après le tirage, il est très possible que le vainqueur, qui aura vingt-cinq mille livres de rente au mois d'octobre, ne possède pas même huit francs aujourd'hui.

A quels monologues pittoresques se livrerait un monsieur qui, n'ayant pas de quoi déjeuner, saurait pertinemment que, dans un trimestre, il fera à lui tout seul la moitié d'un millionnaire ! Il trouverait facilement, il est vrai, des escompteurs qui accepteraient de lui

des billets à trois mois, mais cette seconde situation aurait un inconvénient très grave : c'est qu'au moment de toucher ses cinq cent mille francs, il se trouverait peut-être en devoir six cent mille.

Nous avions, un de mes amis et moi, juré, si le sort nous favorisait, de fonder un lit à Charenton, l'hôpital dont lès fondateurs de lits s'occupent le moins, quoique ce soit de beaucoup le plus intéressant, puisque le dernier recensement opéré sur les insensés constate qu'ils augmentent dans une proportion tellement ascendante que personne ne peut dire où elle s'arrêtera.

Encore quelques années, et ils arriveront à former la majorité de la nation. Il est probable qu'alors ils bâtiront des hospices pour les gens raisonnables. En attendant, et pour donner satisfaction à des citoyens d'autant plus honnêtes que leur démence est plus complète, il y aurait peut-être convenance à leur offrir, dans notre société, une position meilleure que celle qu'ils s'occupent. Pourquoi, par exemple, ne leur subventionnerait-on pas un théâtre spécial ? La pièce d'ouverture serait extrêmement facile à faire, puisque moins elle aurait de sens, plus elle réussirait.

On serait sûr de gagner beaucoup d'argent avec des choses comme celle-ci :

## SCÈNE XIV.

La marquise seule. Elle est en grand deuil avec un homard dans les cheveux et un perroquet à sa ceinture.

LA MARQUISE, *s'essuyant les yeux.*

A moi, Vercingétorix ! voilà trente-cinq ans que je suis enfermée dans une théière. Alexandre Dumas père tarde bien à venir me délivrer. Onze et huit font cinquante-sept, je pose quatre-vingt-six et je retiens ma respiration.

(*Elle tombe comme accablée.*)

## SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE VICOMTE ALBERT.

ALBERT, *imitant le bruit d'une scie* (à la marquise).

Salut, général ! Michel Paléologue est dans nos murs. La citadelle vient d'être prise d'assaut par trente-deux sauterelles armées jusqu'aux dents.

LA MARQUISE.

Très bien ! je vous nomme syndic de ma faillite, mais sans portefeuille.

ALBERT.

Merci, bon vieillard ; nous nous reverrons à l'Exposition de 1867.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UNE BONNE.

LA BONNE.

La girafe du Jardin des Plantes demande si madame peut la recevoir.

LA MARQUISE.

Qu'elle entre ; j'ai justement à lui parler.

(*La toile tombe*).

On ne sait pas : une comédie qui conserverait ce ton pendant cinq actes arriverait peut-être à un degré de gaieté que sont loin d'atteindre tant d'autres ouvrages qui ont la prétention d'être plus raisonnables. Je l'avoue, il est rare que, dans le théâtre moderne, on fasse venir la girafe chez une dame du faubourg Saint-Germain ; mais quand l'héroïne de la pièce épouse, sans le reconnaître, l'homme qui, précisément, l'a séduite seize ans auparavant, est-ce que vous croyez que l'intrigue est de beaucoup plus vraisemblable, surtout si l'on songe que la terre a neuf mille lieues de tour, et qu'elle contient neuf cents millions d'habitants, sans compter les nouveaux annexés par suite du reculement des barrières ?

D'ailleurs, le champ de la folie étant à peu près illimité, on ne serait pas exposé à revoir constam-

ment la même pièce, sous prétexte que tout, ici-bas, doit finir par un mariage.

Les traités récemment conclus entre la France et un nombre considérable de pays pour garantir la propriété littéraire et dramatique deviendraient ainsi inutiles, d'autant plus qu'en fait de théâtre les traités avec les étrangers n'ont jamais servi à grand'chose. Pour peu que nous jouions ici un drame à succès, nos voisins d'outre-Manche, d'outre-Rhin ou d'outre n'importe quoi, s'en emparent avec la plus grande sérénité.

Quelquefois l'auteur, français, apprenant que son œuvre obtient à Londres un succès fou, fait observer au directeur que des traités l'obligent à lui payer un droit par chaque représentation. C'est alors que le directeur répond invariablement :

— J'ignore absolument de quoi vous voulez me parler. Votre pièce est intitulée : *L'Aïeule*, la mienne s'appelle : *La Grand'Mère*. Dans la vôtre, l'héroïne a dix-huit ans, dans la mienne, elle en a dix-neuf. Le poison que vous avez employé au quatrième acte est de la nicotine. Mon poison, à moi, est de l'arsenic. En outre, la jeune femme qu'on a crue morte reparaît chez vous en robe blanche, à la dernière scène. Tout le monde vous dira que, chez nous, elle reparaît en peignoir bleu. Vous voyez que les deux drames n'ont pas entre eux le moindre rapport.

Après des explications aussi loyales, que faire ?

Armer six frégates cuirassées et opérer une descente sur les côtes d'Angleterre ? La Société des auteurs dramatiques y a pensé, mais comme elle ne possède encore que trois mille livres de rente et qu'on n'a pas une bonne frégate à moins de cinq ou six millions, il faut bien patienter quelque temps encore.

# XV

Abd-el-Kader et la polygamie. — La croix aux dames. — En quoi consiste l'honneur des femmes. — Les bains froids et les justes répugnances du maire de Croissy. — La manie de l'hyperbole.

23 juillet 1865.

La pluie est venue à temps. On ne savait plus quoi inventer pour se rafraîchir. J'avais pensé à m'atteler à la confection d'une cantate. Je me connais : j'y aurais mis tant de froideur que ce travail m'eût vraisemblablement procuré des résultats hygiéniques. J'ai réfléchi que je me donnerais trop de peine à chercher un directeur qui voulût bien exécuter sur son théâtre mon ouvrage dont le plan était déjà ébauché. Il y avait un chœur de souscripteurs à l'emprunt de la Ville qui aurait produit une certaine sensation. Un joueur de crickett venait détailler, raquette en main, un récitatif dont l'effet eût été, il me semble, assez grandiose. L'édifice était couronné (il faut toujours finir par couronner les édifices, quelque mauvaise volonté qu'on y mette) par un trio chanté *amoroso*

par les trois femmes légitimes d'Abd-el-Kader que l'émir a amenées pour se distraire pendant les trois mois qu'il va passer à Paris.

Si on n'était pas de temps en temps rappelé aux choses d'ici-bas par les exigences de la vie réelle, on demeurerait continuellement en extase devant le monceau d'amères folies dont se compose ce qu'on est convenu d'appeler nos lois sociales. La bigamie en France est considérée comme un crime affreux et punie des galères. Or, il est de toute évidence que puisqu'un bigame nous inspire l'horreur la plus profonde, Abd-el-Kader qui est, non seulement bigame, mais encore trigame, devrait être l'objet de la plus invincible répulsion. Pas du tout. Ce qui ferait passer en Cour d'assises un homme qui se nommerait Bertrand, n'empêche pas que celui qui se nomme Abd-el-Kader ne soit reçu chez tous les ministres avec toutes sortes d'honneurs et de rafraîchissements.

On dira que la religion musulmane autorise les croyants à ces mariages multiples; mais si la religion musulmane exigeait qu'Abd-el-Kader coupât tous les matins la tête à quelques chrétiens, nous ne tolérerions pas une minute cet émir parmi nous. On fera difficilement croire à la masse des gens sensés qu'un bigame en habit noir soit ce qu'il y a de plus méprisable au monde, et qu'un bigame en burnous ait droit à tous nos respects. Quand un substitut requiert contre un accusé assis au banc d'infamie pour avoir prononcé deux fois, dans la même session, le « oui »

solennel, il ne manque jamais de lui représenter énergiquement toute l'étendue de son forfait. Que ferait l'organe de la loi si le coupable lui répondait simplement :

— Pourquoi n'avez-vous pas dit tout cela à Abd-el-Kader quand il est venu à Paris ?

Il me serait très pénible de lire dans les journaux :

« L'ex-émir Abd-el-Kader vient d'être condamné par la Cour d'assises de la Seine à quinze ans de travaux forcés pour crime de polygamie. »

Mais il ne m'est pas beaucoup moins désagréable de songer qu'en ce moment peut-être un infortuné se promène en bonnet vert dans la rade de Toulon, par ce seul fait qu'il a eu sous un ciel tempéré des goûts matrimoniaux qui, dans les pays chauds, n'eussent fait qu'ajouter à sa réputation d'honnête homme.

Ce qui atténue toutefois les effets de son triple mariage, c'est que, actuellement, il doit rester à Abd-el-Kader bien peu de temps à donner à ses femmes. L'ancien chef arabe est venu chez nous prendre quelques vacances, et jamais homme, depuis la déplorable invention du travail, n'a été aussi effroyablement occupé.

Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir déposé les armes pour avoir plus à faire qu'à l'époque où il tenait la campagne.

Le matin, il reçoit des visites qu'il rend dans l'après-midi ;

De midi à deux heures, il s'occupe d'un pro-

gramme politique sur la réorganisation de l'Algérie ;

De cinq à sept heures, il se livre à la confection d'un autre programme qu'il est chargé de présenter sur le mode d'instruction le plus favorable au développement de l'intelligence des indigènes ;

De sept à neuf, et de neuf à onze, il médite sur quelques autres programmes relatifs à d'autres questions, car on n'ouvre plus un journal sans y lire qu'on a prié Abd-el-Kader de rédiger un programme sur quelque chose, sans compter que mon intention est de lui demander un nouveau programme sur la façon dont s'y prennent les Arabes pour garder trois femmes dans le même appartement, sans qu'elles se sautent aux yeux dix minutes après leur installation.

M. Emile Ollivier, ce colonel sans régiment, est allé aussi lui rendre sa petite visite, dans le but probable de lui soutirer également un programme sur la propagation des chèques dans le monde des Kabyles. A toutes ces demandes de programme, ne craint-on pas que l'ancien guerrier ne réponde par ce raisonnement facile à tenir :

— Puisque tout le monde s'adresse à moi pour la réorganisation de l'Algérie, il y avait à faire une chose bien simple : c'était de m'y laisser lorsque j'y régnais. Si on a levé des armées entières pour m'en chasser, c'est que j'étais incapable de faire son bonheur, et si je suis incapable de faire son bonheur, pourquoi tout le monde me demande-t-il des programmes?

Lorsque vous avez renvoyé votre cuisinière parce qu'elle vous faisait manger de mauvais dîners, il ne vous est jamais venu à l'esprit d'aller lui demander sa recette pour accommoder les fricassées de poulet. ce qui eût été de votre part une grave inconséquence.

Maintenant qu'Abd-el-Kader est passé chez nous à l'état de marchand de programmes, on pourrait soliciter son avis sur la question embarrassante de la croix de la Légion d'honneur accordée aux femmes. question que le voisinage du 15 août remet énergiquement sur le tapis.

S'il faut donner sur ce sujet mon opinion personnelle que personne ne me demande, ce qui m'effraye pour les dames dans cette expression « Légion d'honneur », ce n'est pas le mot *légion*, c'est le mot *honneur*. Il est parfaitement prouvé depuis longtemps que l'honneur des femmes n'est pas fait de la même étoffe que celui des hommes. Dernièrement, un de nos gentilshommes les mieux vus a été surpris la main sur une cagnotte qui ne lui appartenait pas ; il a été obligé de s'expatrier le lendemain à la première heure. Si ce gentilhomme avait été une femme. personne n'aurait songé à prendre son indélicatesse au sérieux, et on eût conservé avec elle les mêmes relations que par le passé.

C'est à vous que je m'adresse, jeunes gens qui avez

le cynisme de frapper vos amantes; vous ont-elles jamais envoyé des témoins à la suite d'un soufflet reçu? Le seul honneur que les femmes comprennent, c'est celui qui consiste à se laisser séduire le moins souvent possible. Or, il serait bien difficile, avant de décorer une dame, d'envoyer lui demander des renseignements comme ceux-ci:

— Vous savez que les faillis ne peuvent, jusqu'à leur réhabilitation, porter la croix. Oui ou non, avez-vous failli? Nous ne vous cacherons pas que la rumeur publique vous prête le petit Jules, et que le jeune Gustave se vante dans tous les endroits publics d'avoir obtenu vos faveurs.

Ces interrogatoires amèneraient des révélations amusantes sans doute, mais funestes à la morale publique. Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on fonde, pour le sexe opposé au nôtre, une décoration spéciale; je voudrais seulement que l'honneur n'y jouât aucun rôle, parce que si, par hasard, les femmes se mettaient à prendre ce mot-là au sérieux, le vaudeville de la vie deviendrait le plus fastidieux des mélodrames.

J'ignore de quelle légion fait partie le maire de Croissy, mais il faut que ce fonctionnaire ait de l'honneur des femmes une idée démesurément haute car, par un récent arrêté, il vient de défendre à MM. les amateurs d'hydrothérapie de se baigner en caleçon dans les eaux de sa circonscription. Il exige

un costume complet pour satisfaire à *de justes répugnances*, ajoute l'arrêté.

M. le maire ne dit pas assez en quoi consiste le costume complet. Un pantalon en cuir de laine, un gilet en ratine, plus deux paletots dont un garni de fourrures, est-ce là ce qui peut passer pour un costume complet?

Doit-on prendre un passe-port avant de se mettre à l'eau, et faut-il y ajouter des décorations étrangères?

Il me semble que, par les chaleurs qui ont régnées la semaine dernière, un homme simplement couvert de sa peau était dans un costume suffisamment complet. Ce dernier vêtement était à peu près le seul qu'on pût supporter, et encore nombre de gens ont-ils essayé de l'ôter, sans toutefois y parvenir.

Il est heureux que M. le maire de Croissy ne soit pas en même temps directeur du Jardin des Plantes: il serait capable d'obliger l'hippopotame à endosser un costume pour prendre son bain. Quand un homme se met à cultiver la feuille de vigne, il ne s'arrête plus. Que dis-je? la feuille de vigne ne suffit plus à M. le maire de Croissy, il lui faut tout un ajoupa.

Où je me permets précisément d'être en désaccord avec lui, c'est quand il exige les costumes complets pour satisfaire à *de justes répugnances*. Si l'aspect d'un homme en caleçon répugne aux dames qui viennent sur les bords de la Seine déshonorer leurs regards par la vue de ces tableaux vivants, eh bien! tant mieux! Le danger, ce serait que les dames en ques-

tion eussent de la sympathie pour eux et non de la répugnance, et qu'au lieu de se voiler la face avec leurs muselières en dentelles, elles se jetassent au cou de ces messieurs en enlaçant tendrement leurs thorax.

M. le maire n'a probablement pas compris que, loin de le conjurer, il augmentait le péril. Les dames qui se rendent habituellement à Bougival n'étant pas, en général, la fine fleur de la modestie française, elles ne se feront maintenant aucun scrupule d'adresser aux baigneurs de l'île de Croissy la déclaration suivante:

— Tant que vous ne portiez que des caleçons, vous nous inspiriez une juste répugnance, mais aujourd'hui que vous avez des costumes complets, nous vous prions de vouloir bien venir souper avec nous.

Quand on a avalé ainsi un double extrait de pudeur concentrée, il faut jouer de malheur pour être justement nommé maire de Croissy, ville célèbre par les sauteuses de bals publics qui fréquentent ordinairement ses rives. C'est comme si on donnait à l'abbé Listz la place de chef d'orchestre du bal d'Asnières. Je suis convaincu qu'au fond M. le maire n'a pas autant de répugnance qu'il en affiche à voir des épaules humaines; il est probable qu'il aura pris cet arrêté par trop décent pour faire plaisir à quelque vieille cousine de province.

Entre la nudité absolue et le costume complet, il y

a un milieu, c'est le caleçon ; mais la France est par-dessus tout le pays de l'exagération, et le maire de Croissy n'est malheureusement pas le seul homme qui se laisse ainsi glisser sur la pente de l'hyperbole. Nous autres, journalistes, par exemple, nous usons fréquemment de formules comme celle-ci :

« C'est avec la plus profonde douleur que nous enregistrons le fait suivant... »

Ou encore :

« Il nous est difficile d'exprimer la joie que nous avons ressentie en apprenant que... »

C'est au point que les gens sensibles qui habitent les départements un peu lointains doivent se dire le soir à la veillée :

— Mon Dieu ! quelle triste existence mènent ces écrivains de Paris ! D'une minute à l'autre, et quelquefois dans le même alinéa, ils passent de la douleur la plus vive à la satisfaction la plus échevelée, de l'étonnement à la crainte et du désespoir à l'enthousiasme. On ne comprend pas comment leur système nerveux peut résister à des revirements aussi brusques.

Nos compatriotes extra-muros seraient vraisemblablement moins inquiets de notre chère santé s'ils pouvaient voir par eux-mêmes avec quelle sérénité nous supportons « nos profondes douleurs » et « les joies » que nous renonçons à exprimer faute de phrases. J'ai lu, il n'y a pas très longtemps, dans un journal sudiste, un article qui commençait ainsi :

« L'arrestation de M. Jefferson Davis nous a plongé dans une stupeur que nos lecteurs partageront sans doute... »

Le soir même, en allant dîner chez Brébant, j'aperçus le signataire de l'article assis à une table du fond, en compagnie de trois personnes.

— Garçon, disait-il au sommelier, est-ce que vous avez toujours de ce petit vin de Moselle comme j'en ai bu ici l'année dernière ? Tâchez donc de nous en apporter deux bonnes bouteilles... Ah ! en passant par la cuisine, dites, s'il vous plaît, qu'on nous serve le plus tôt possible, parce que nous allons ce soir à la *Belle Hélène*.

Pendant tout le temps que dura le dîner il me fut impossible de retrouver sur le visage du rédacteur sudiste le moindre symptôme de la stupeur annoncée le matin. Il rit très haut, but très sec, et paya l'addition sans qu'aucun nuage vînt obscurcir son dessert. J'en conclus qu'il ne fallait pas prendre trop à la lettre ces formules désespérées, et qu'en style courant « être plongé dans la stupeur » était tout bonnement une façon de parler ou même de ne rien dire.

Je ne répéterai pas avec les journaux sudistes que l'arrêté du maire de Croissy m'a plongé dans la stupeur, mais je constaterai qu'il est fâcheux, au moment où Nadar nous donne *le droit au vol*, qu'on nous retire le droit à la natation.

# XVI

La vertu contemporaine. — Un maire imaginaire.

13 août 1865.

Je m'étais toujours douté que la vertu ne menait pas à grand'chose, mais c'est chez moi une conviction solide depuis la dernière distribution des prix Montyon. Tous ceux qui se sont partagé les médailles de trois mille à cinq cents francs sont, en effet, dans une position extrêmement précaire. On cite notamment, parmi les lauréats, un brave militaire qui sert depuis quatorze ans, et qui n'est encore que simple grenadier. En lisant le détail de cette existence si méritante, il est difficile de résister à l'envie de se faire cette réflexion :

— Voilà un homme qui est resté simple soldat après quatorze ans d'une conduite exemplaire. S'il avait été moins vertueux, peut-être serait-il maréchal de France.

Jamais de mémoire de Montyon un banquier ou un

propriétaire n'a été couronné dans les solennités de ce genre. Donc, pour devenir propriétaire, il faut commencer par ne pas être vertueux.

Est-il prudent de décourager ainsi la vertu, sous prétexte d'encouragement ? Je laisse à l'histoire le soin de me répondre, mais ce qui me frappe avant tout dans cette distribution annuelle, c'est que ceux-là même qui couronnent la vertu sont tout interloqués quand on s'avise de leur demander en quoi elle consiste.

Pour le vrai chrétien, l'homme vertueux étant celui qui tend la joue aux insultes de son interlocuteur, l'Académie devrait logiquement décerner la médaille du plus grand module à celui qui a encaissé le plus de soufflets dans son année.

Dans un autre ordre d'idées, Brutus passait pour le plus vertueux des Romains, puisque, en mourant, il a accusé la vertu de n'être qu'un substantif féminin, ce qui prouve qu'il la connaissait. Or, Brutus avait tué César, qui était son père. Si un homme masqué s'avançait à la barre de l'Institut en disant à M. Victor Cousin :

— J'ai tué mon père, j'aime à croire que vous allez me donner le prix de trois mille francs!

M. Cousin, qui a eu le prix d'honneur de rhétorique (récolte 1810), se jetterait sur cet audacieux en priant, au besoin, M. Pongerville (récolte 1803) de lui prêter main-forte.

Si, poussant plus avant vos investigations, vous

demandez aux femmes — vous n'êtes pas sans en connaître — ce qu'elles entendent par le mot vertu, elles vous répondront des choses excessivement égrillardes. La vertu étant, en outre, essentiellement modeste, bien des gens, et je fais partie de cette agglomération, se sont souvent demandé comment l'Académie arrivait ainsi à connaître, dans leurs plus petits détails, les belles actions qu'elle récompensait. La petite fleur des bois, *toujours*, *toujours cachée*, dit Paul Henrion, se trahit par son parfum, mais, la vertu n'ayant aucune odeur, on est porté à croire que l'Institut entretient dans son personnel des courtiers en faits honorables, quelque chose comme des commis-voyageurs qui, au lieu de travailler dans le bordeaux cachet vert, exploitent exclusivement les actes recommandables et les dévouements sans bornes.

Il n'y a pas de sots métiers, mais il y en a de bizarres. Jamais je ne me déciderais à entamer ce dialogue avec un concierge :

— Je suis envoyé par l'Académie pour savoir si vous n'auriez pas des gens vertueux dans la maison.

— Non, monsieur, non. Nous avions, l'année dernière, au quatrième, un homme vertueux qui aurait probablement fait votre affaire, mais on n'a pas voulu lui changer le papier de sa salle à manger, alors il est parti.

— Et vous ne savez pas où je pourrais en trouver un autre ?

— Voyez au nº 24 : l'épicier m'a parlé d'une vieille dame qui ne rentre jamais passé huit heures. Vous vous aboucherez avec elle, et peut-être la chose pourra-t-elle s'arranger.

Comme pour toutes les professions, il se rencontre évidemment des années mauvaises où la vertu n'a pas rendu suffisamment. Ce doit être un cruel embarras pour l'Académie quand ses affidés reviennent après avoir fait buisson creux. Il est probable que quelquefois les commis-voyageurs dont nous parlons sont obligés, pour ne pas rentrer bredouille, de s'adresser à des individus quelconques qui ne sont pas vertueux du tout, mais qui, moyennant le prix de trois mille francs, consentent à se tenir un peu pendant quinze jours.

Les correspondants de théâtre prélèvent d'ordinaire dix pour cent sur le prix des engagements qu'ils font contracter aux artistes. Ceux qui découvrent des gens vertueux ont-ils une somme de... sur la valeur de la médaille accordée ? Toutes ces choses-là seraient bonnes à savoir, parce qu'elles serviraient à caractériser notre époque qui manque principalement de caractères.

Voilà des détails que les grands journaux devraient nous donner au lieu de nous apprendre tous les jours que la sœur Patrocinio a quitté Madrid, et que le maire de Graffignies-les-Nèfles ou celui de Villeneuve-les-Taureaux a donné sa démission. Car, depuis les

élections municipales, il n'est parlé, dans les feuilles quotidiennes, que de maires donnant leur démission. Il est à craindre que les hyménées n'en souffrent cet automne. Il paraît, du reste, que, quand on a marié ses semblables pendant un certain temps, rien n'est douloureux comme d'abandonner cette douce prérogative. Le fils d'un chef de municipalité, retraité à cause de son grand âge, me racontait qu'à peine rendu à la vie privée, son père était tombé dans un si violent désespoir, que la famille, pour le sauver, avait été obligée d'imaginer un pieux stratagème. Tout le monde s'était entendu pour lui faire accroire qu'il était toujours maire de la commune. Sa maison avait été surmontée d'un drapeau tricolore, et on avait fabriqué à son usage un registre fictif d'état civil. Chaque fois qu'une femme passait au bras d'un homme devant la porte, les parents de l'ancien maire les suppliaient d'entrer un instant, afin de se faire marier.

— Mais nous le sommes déjà depuis quinze ans, répondaient parfois les deux passants.

N'importe, à force de prières, on les déterminait à se laisser introduire près du vieillard qui, plein de conviction, ceignait son écharpe, leur adressait les questions voulues et les unissait au nom de la loi. Après cette cérémonie fictive, les deux époux allaient vaquer tranquillement à leurs affaires.

De temps en temps, le domestique de la maison, déguisé en garde champêtre, lui amenait un maraudeur de bonne volonté qu'on accusait d'avoir mangé

du raisin dans les vignes voisines. Le maire simulé le condamnait à trois francs d'amende que celui-ci payait d'autant plus volontiers qu'on les lui avait glissés dans la main en entrant.

Quand les chaleurs commençaient à se faire sentir, ce fonctionnaire amateur rendait des ordonnances concernant les chiens non muselés et rédigeait un arrêté destiné à prévenir les accidents provoqués par l'imprudence des baigneurs.

Il rendrait encore des ordonnances à l'heure où nous écrivons, s'il n'avait lu un matin, dans le *Petit Journal*, que le maire de la commune venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Persuadé qu'il s'agissait de lui, il sortit le soir afin de promener son ruban rouge dans tout le pays; mais, ayant rencontré des gendarmes, il fut arrêté pour port illégal de la décoration. En égard à son grand âge et à sa parfaite bonne foi, il ne fut condamné qu'à seize francs et aux frais, mais on eût aussi bien fait de le condamner à mort, car l'affreuse vérité s'étant fait jour, il succomba dans la nuit même à une attaque d'apoplexie.

Il est probable que cette profession de maire a, comme Mlle H... des Folies-Dramatiques, des attraits cachés. Lesquels? je ne les soupçonne même pas. J'ai assisté un jour à une distribution de prix à l'école communale d'un village inclus dans Seine-et-Oise. Le maire qui la présidait avait tenu à faire les choses à l'instar de la Sorbonne. Malheureusement, son conseil

municipal avait refusé les fonds nécessaires à l'acquisition de musiciens chargés de célébrer par des fanfares le triomphe des lauréats. Il avait alors d'un côté une pile de livres et de l'autre une clarinette. Chaque fois qu'il avait couronné et embrassé un enfant, il saisissait la clarinette et jouait lui-même un petit air au vainqueur qui, il faut le dire, ne paraissait nullement surpris de ce mode de glorification.

La sérénade finie, le président couronnait un autre élève, et reprenait sa clarinette. Ce manège dura de deux heures et quart à cinq heures moins dix. Il est vrai que l'air de clarinette était toujours le même mais cette atténuation ne m'a pas paru suffisante pour me faire accepter jamais des fonctions publiques. C'est à cela que j'ai reconnu que j'étais un mauvais citoyen.

## XVII

Paris en fête. — Les fausses femmes honnêtes. — La perfide Albion. — Les thèmes de l'Exposition. — Les armoiries: Merlettes et Léopards. — Les décorations étrangères.

20 août 1865.

J'allais fuir honteusement, croyant que la province marchait sur Paris. On m'a retenu en m'assurant que les parapluies vert-pomme, les châles à ramages et les bonnets garnis de légumes qui circulaient dans nos rues nouvellement percées, étaient des armes inoffensives aux mains des campagnards des deux sexes venus du fond de la vieille Armorique, ou du pays des anciens Allobroges pour voir le feu d'artifice du 15 août, qui a raté, et les illuminations qui n'ont jamais pu s'entendre avec le suif chargé de les produire dans le monde.

Dans ces jours de mâts de cocagne, de pétards et de femmes géantes, la capitale a l'air de faire avec les départements un échange de prisonniers. Tandis que le vrai Parisien sort par une porte, le vrai provincial

entre par une autre et quelquefois par la même, ce qui produit d'inévitables encombrements.

Les parapluies vert-pomme, dont nous parlons, ont dû être assez désappointés en reconnaissant sur l'esplanade des Invalides le veau à deux têtes et l'Hercule du Nord qu'ils ont acclamés deux mois auparavant à la fête de leurs communes. Car il faut bien apprendre à mes concitoyens l'affreuse vérité : il n'y a jamais eu qu'un veau à deux têtes qu'on promène dans toute la France depuis une centaine d'années. Il lui serait certainement permis, en vieillissant, de passer à l'état de bœuf, mais il sait qu'il porte sur ses deux têtes la fortune de toute une famille, et il n'use pas de son droit.

Quand je l'ai retrouvé l'autre jour, il m'a paru néanmoins sensiblement affaissé. Ses cheveux avaient blanchi et ses deux fronts étaient sillonnés de rides qui n'avaient rien de précoce. La tête de droite a principalement subi les outrages du temps. L'œil était morne et les oreilles semblaient, selon le système de Newton, attirées vers le centre de la terre. Peut-être, après tout, avait-elle eu le matin des mots avec la tête de gauche. Car nous nous apitoyons souvent sur le sort de deux forçats rivés à la même chaîne. A-t-on jamais réfléchi aux souffrances non interrompues de deux têtes placées sur les mêmes épaules, et possédant des opinions politiques qui font qu'elles ne peuvent pas vivre ensemble ?

Le seul spectacle vraiment neuf pour les gens qui

arrivent de Sainte-Menehould, c'est le bal Morel, où nos principales dames du lac (du bois de Boulogne) ont pris, depuis quelques automnes, l'habitude d'aller passer la nuit du 15 août en costume de jeunes ouvrières. Après avoir écrit les *Comédies de l'amour*, elles essaient de venir donner là la comédie de la bonne tenue. Malheureusement, si d'une femme honnête on peut arriver parfois à faire une cocotte, d'une cocotte il est impossible de faire jamais une femme honnête. Ces dames veulent bien, pour le bal Morel, s'affubler d'un simple bonnet de linge et d'une robe de jaconas, à douze sous le mètre, mais elles ne peuvent se décider à supprimer le maquillage qui les trahit, et la mèche frisotée qui les signale à l'attention des connaisseurs.

Presque partout le naturel qu'on a chassé revient au galop; au bal Morel, il revient même avant le galop. Quelle n'a pas été, l'autre soir, la stupéfaction d'un brave homme qui pouvait être de Quimper, en entendant une ingénue qu'il contemplait avec attendrissement, lui crier tout à coup :

— Dérange-toi donc, vieux serin, je viens de laisser tomber une boucle d'oreille de deux mille cinq cents francs !

Il est, du reste, éminemment moral que ces femmes en métal anglais ne puissent, quoi qu'elles fassent, passer pour du bon argent. Je suppose que MM. les provinciaux égarés au bal Morel prennent Cora Pearl pour une petite lingère ou une honnête fleuriste vivant de son travail : à peine rentrés dans leurs chefs-lieux,

ils raconteraient qu'à Paris les ouvrières les moins rètribuées gagnent de quoi porter aux doigts des saphirs gros comme des noisettes, et que quand elles vont, le 15 août, danser sur la coudrette, leurs prétendus, ouvriers eux-mêmes, leur offrent, en tout bien tout honneur, des paniers de champagne à quinze francs la bouteille.

Trompées par ces récits appétissants, les jeunes filles que la province couve encore de son aile s'élanceraient par escouades sur Paris, où elles arriveraient à se faire, dans leur partie, soixante-quinze centimes par jour, en travaillant de sept heures du matin à dix heures du soir, à moins qu'elles ne rencontrent en débarquant la honte, le déshonneur et un engagement au Théâtre Déjazet.

Nos célébrités à huit ressorts qui, pour la plupart, sont laides et n'ont aucun esprit, trouvent d'ailleurs leur plus sérieux intérêt à tenir éloignées de Paris les beautés départementales qui pourraient leur faire ici une concurrence vraiment facile.

Le grand avantage des provinciaux, c'est qu'après avoir admiré Paris ils le quittent, tandis qu'après l'avoir admiré nous y restons. Si je n'avais écouté que mon courage, je serais allé assister au bombardement fictif de Cherbourg par l'escadre anglaise. C'est, en effet, un spectacle grandiose que celui de deux nations oubliant leur rivalité séculaire pour s'envoyer mutuellement en pleine figure des décharges anodines.

Car l'homme sera toujours le plus étrange des problèmes d'arithmétique : quand on l'accueille par des volées de coups de canne, il est généralement furieux, et rien ne le flatte comme d'être reçu par des volées de coups de canon.

Cette mitraille m'eût enorgueilli tout comme un autre, mais il y a des circonstances où on ne peut être patriote à moins de posséder une grande fortune. Les logeurs de la bonne ville de Cherbourg n'ont pas trouvé, pour consacrer dignement l'entente cordiale. d'autre moyen que de faire payer les chambres au poids de l'or. Les renseignements préalables que j'avais demandés m'ont donné les résultats suivants : pour douze cents francs par jour, on avait une cabine de bains froids. On était forcé de s'y tenir debout, mais le propriétaire exigeait six mois d'avance.

On a offert, à plusieurs de mes amis, le logement et la nourriture avec une bonne place pour assister aux évolutions des machines cuirassées ; seulement il fallait d'abord s'engager pour sept ans dans l'infanterie de marine.

Les chambres à un lit étaient occupées jusque dans leurs moindres placards. C'est au point que le voyageur étonné ne pouvait pas ouvrir sa table de nuit sans y trouver quelqu'un. Quand aux chambres à deux lits, elles étaient adjugées aux enchères par les mêmes commissaires-priseurs qui ont fait la vente Pourtalès. On est allé jusqu'à prétendre que le musée du Louvre, qui ne s'effraye de rien, en avait poussé

une qui lui était définitivement restée pour cent quinze mille francs. Il serait même question de la placer dans le salon Carré, à côté de l'Antonello de Messine.

Après être descendu dans mon for intérieur par *le petit* escalier, je me suis dit qu'il serait bien téméraire de me grever d'hypothèques pour la seule satisfaction de prendre part à une manifestation politique dont lord Palmerston ne me saurait aucun gré. Outre la question d'argent qui m'attachait au rivage, il y avait d'ailleurs pour moi une question de sûreté personnelle qui, à mon avis, aurait dû faire reculer les plus braves. La perfide Albion jouit, parmi nous, d'une telle réputation de mauvaise foi, que sa conduite dans cette affaire me paraissait toute tracée ; elle rassemblait sa flotte cuirassée, mais au lieu de charger simplement à poudre les canons de ses navires, elle y fourrait d'énormes boulets, et après avoir bombardé Cherbourg de façon à ne pas y laisser debout le quart d'une maison, elle opérait, à la tête de ses troupes, une descente sur les côtes de France où elle proclamait la reine Victoria avec tous ses enfants, qui sont nombreux.

Pour une nation perfide comme l'est Albion, il n'y aurait jamais eu, en effet, plus belle occasion de démasquer sa perfidie. J'ai donc été fort surpris et même un peu désappointé, je l'avoue, quand j'ai appris que la flotte anglaise était rentrée au domicile conjugal, et que cependant Cherbourg nous apparte-

nait encore. Il en résulterait que cette locution adverbiale « perfide Albion » ferait partie des cinq cent mille bêtises que nos professeurs nous enseignent à l'âge où l'on joue aux billes. Napoléon avait promis de rester à l'île d'Elbe. Il en est sorti. Depuis ce temps-là, il est convenu qu'Albion est perfide.

Si Albion l'est réellement autant que le soutiennent plusieurs groupes d'imbéciles, elle ne peut manquer de remporter la grande médaille de perfidie à l'exposition de 1867, où l'on enverra de tout, y compris des versions latines et des thèmes internationaux. Il y aura, a dit M. Duruy à la distribution des prix du grand concours, une vitrine spéciale réservée aux jeunes élèves de tous les pays, et où seront étalées des traductions du bon Homère qui sommeille quelquefois, des commentaires sur Cicéron (*de Officiis*) et des dissertations sur les questions les plus actuelles.

J'adore les luttes, surtout quand elles sont pacifiques, mais je crains pour ce genre de section l'indifférence d'un public mondain, qui apprécie plus volontiers la qualité d'une étoffe que celle d'un discours, même latin. D'ailleurs les visiteurs ne voudront jamais croire que les compositions n'ont pas été revues et corrigées par les maîtres de pension jaloux d'inscrire en tête de leurs prospectus :

INSTITUTION LABADENS

*Médaille d'or à l'Exposition de* 1867.

On ne pourrait dissiper les doutes qu'en exposant les élèves eux-mêmes, qui se tiendraient dans des carrés à eux, avec un carton sous le bras et un encrier à leur boutonnière, prêts à répondre, sans le secours d'aucun dictionnaire, à toutes les questions qu'on voudrait bien leur adresser.

Seulement, au bout d'une heure, les deux tiers des exposés se sauveraient pour aller suivre les petites modistes sur le boulevard, ou attraper des lézards gris dans les environs du bois de Boulogne. Il serait alors de toute nécessité de les attacher à un poteau afin d'empêcher les évasions. Mais cette mesure de rigueur ne serait probablement pas du goût des familles.

La classe de philosophie a eu cette année à traiter, pour le concours général, la question d'Orient depuis 1842 jusqu'à nos jours, ce qui a même permis à plusieurs collégiens d'éreinter ceux de leurs parents qu'ils n'aimaient pas et qui avaient joué un rôle dans les affaires politiques des vingt-cinq dernières années. Voyez donc dans quelle magnifique situation se trouvait le jeune fils (plusieurs fois nommé à la Sorbonne) de M. Casimir Périer. Avant de partir pour le concours avec son pain de gruau, son cervelas et sa demi-bouteille de vin dans un filet, il pouvait très bien dire à son père :

— Si tu ne me donnes pas immédiatement deux cents francs pour acheter une montre, je raconte dans ma composition que tu as trahi la France.

Je demande en grâce que pour l'Exposition de 1867 on choisisse un sujet moins brûlant de dissertation. Sans quoi il est probable que les élèves des lycées de Saint-Pétersbourg raconteraient la prise de Sébastopol tout autrement que ceux des lycées de Paris. De ces différents points de vue pourraient résulter entre les concurrents des collisions fâcheuses. Ce ne serait pas la peine d'avoir signé le traité de Paris pour voir recommencer la guerre, d'autant plus que dans les salles encombrées d'une Exposition universelle la casse monte vite à plusieurs centaines de mille francs. On serait alors obligé d'adopter pour les exposants le système cellulaire, ce qui serait une inconséquence, puisqu'on est en train de l'abolir pour les jeunes détenus de la Roquette.

Afin d'éviter ces complications diverses, je voudrais, avec plusieurs personnes raisonnables, que la politique ne fût pas plus permise aux collégiens qu'elle ne l'est aux rédacteurs du *Figaro*, et qu'on se contentât de laisser croire aux uns et aux autres que le testament de Pierre le Grand est déposé chez un notaire.

Eh! mon Dieu ! sans nous créer de nouveaux sujets d'inquiétudes, n'en avons-nous pas assez avec les *Deux Sœurs* de M. de Girardin qui menacent d'embraser le globe terrestre ? N'en avons-nous pas assez avec l'affaire Montmorency-Périgord qui revient sur l'eau, et avec le câble transatlantique qui n'y revient pas ?

L'affaire Montmorency-Périgord paraît, à vrai dire,

assez bonne nageuse pour y revenir souvent encore avant de se laisser couler à fond. C'est un procès qui se juge par morceaux. Un jugement décidera si M. de Talleyrand est en possession du nom ou seulement du titre de duc de Montmorency. Un autre jugement nous apprendra si le titre est transmissible, et un récent jugement vient de déclarer que les armes des Montmorency ne pouvaient être portées par le nouveau duc, qui possède déjà les armes des Talleyrand-Périgord, ce qui lui eût fait plus d'armes que les panneaux de ses voitures ne pouvaient en contenir.

Je comprends parfaitement qu'un homme tienne au nom qui lui vient de sa famille, et même à celui qui lui vient d'autre part; mais, quelque concession qu'on fasse à la vanité nobiliaire, on s'étonne que quelqu'un, sous le régime de la vapeur et de la pisciculture, veuille ajouter encore aux léopards qu'il peut avoir dans son écusson quelques merlettes, fussent-elles d'azur, fussent-elles même de gueules.

Sous Hugues Capet, ces merlettes avaient leur importance. Vous alliez trouver un loyal paysan nouvellement marié; vous lui disiez :

— J'ai des merlettes dans mon écusson; fais savoir à ta femme que je serai chez moi ce soir à onze heures.

Le paysan s'acquittait fidèlement de la commission. Aujourd'hui le paysan vous casserait les reins. Voilà la nuance. Les merlettes n'ont donc plus aucune raison d'être, à moins qu'on porte à ces volatiles une affection

qui rappelle cette réponse d'Alcide Tousez dans *le Duel aux mauviettes.*

— Des mauviettes pour votre déjeuner ! lui disait Scriwaneck ; vous vous nourrissez bien !

— J'aime beaucoup les oiseaux, répliquait Tousez, et comme je n'ai pas de cage, je suis forcé de les faire rôtir.

Il n'y a pas à se faire illusion. La science du blason est aujourd'hui fort délaissée. Qu'un gentilhomme ait des armes au fond de son chapeau, il ne se trouvera pas à Paris trois personnes capables de reconnaître si ce sont celles des Montmorency ou celles des La Palisse. Pour le public désintéressé, il en est des armoiries comme de certaines décorations étrangères très difficiles à obtenir, disent ceux qui les portent, quand elles ont un liséré bleu, et qu'on a pour vingt-cinq francs quand le liséré est orange.

Pour établir une différence entre ces divers liserés, il faut être très versé dans l'art décoratif, comme mademoiselle Rosa Bonheur, par exemple, qui vient encore de recevoir en pleine poitrine (v'lan !) l'ordre de Saint-Charles du Mexique, de deuxième classe. Maintenant que le pli est pris, il n'y a pas en Europe, et même au delà des mers, un souverain qui ne soit, à un moment donné, jaloux de pouvoir se dire :

— Moi aussi, j'ai décoré Rosa Bonheur !

Je ne donne pas six mois à l'éminente artiste pour avoir dans ses tiroirs plus de rubans qu'il n'en faudrait pour tapisser son atelier et se garnir douze beaux

fauteuils. Vous voyez quelquefois des hommes à cheval courant ventre à terre avec une grande enveloppe cachetée à la main : ce sont des ordonnances qui portent une nouvelle décoration à mademoiselle Rosa Bonheur.

A la place de l'auteur du *Marché aux chevaux*, j'avoue que je commencerais à faire la grimace. Qu'une femme soit par exception nommée chevalier de la Légion d'honneur, c'est déjà original ; mais que toutes les croix connues viennent se ranger en bataille devant sa porte, c'est à supposer qu'on la prend décidément pour un homme.

Le jour où elle ira au bal de l'Hôtel de ville en robe décolletée avec toutes ses décorations, elle révolutionnera le quadrille. Et remarquez que je passe sous silence les droits de chancellerie qui sont considérables et finiront par obérer son budget au point qu'elle se verra, à regret, obligée d'augmenter le prix, déjà fort élevé, de ses tableaux.

Chaque fois qu'elle enverra une œuvre nouvelle à l'étranger, elle peut-être tranquille, elle recevra sa petite cargaison par retour du courrier. Si mademoiselle Rosa Bonheur veut bien écouter les conseils d'un homme qui a toujours aimé les arts, elle prendra une résolution énergique : ce sera de joindre à chacun de ses tableaux la note suivante :

TOUTE DÉCORATION NON AFFRANCHIE SERA RIGOUREUSEMENT REFUSÉE.

# XVIII

En province. — Les courses de taureaux.

27 août 1865.

Je suis réfugié dans un ravissant chef-lieu où les femmes, qui s'achètent quelquefois des fleurs pour se les mettre dans les cheveux, ne s'achètent pas encore des cheveux pour les mettre dans les fleurs. On ne se doute pas comme il est facile d'avoir de l'esprit dans ces endroits non foulés par les vaudevillistes. Les nouvelles à la main dont le Parisien sceptique dit froidement : Je la connais ! Dieu ! qu'elle est vieille ! ont ici de nombreux débouchés. J'ai obtenu devant un public choisi un très grand succès avec l'histoire du père qui envoie des escarpins neufs à son fils par le télégraphe électrique, et qui, en trouvant d'autres à la place, croit que son enfant lui a renvoyé ses vieux souliers.

Je ne crains pas d'être taxé d'exagération en affirmant que l'auditoire était haletant. Enhardi par cette première tentative, j'ai repris en sous-œuvre l'aven-

ture d'Harel, qui se termine par ce mot si peu connu de Frédérick-Lemaître :

— Il a encore sa montre !

Vous dire l'enthousiasme, il n'y aurait que Girardin pour l'exprimer dignement. Je n'ai pas laissé aux applaudissements le temps de se refroidir, et j'ai glissé entre deux bravos l'anecdote de Calino écrivant ce post-scriptum :

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous donner ma nouvelle adresse. Je cours après le commissionnaire pour reprendre ma lettre, mais il m'est impossible de le rattraper. »

Cris, trépignements, rappels. Ce fut mon quinze août. Ernest Feydeau, où étais-tu ? Voilà de la gloire douce à cueillir. Si vous avez quelques Gascons *qu'on mène pendre*, adressez-les-moi, il y a encore de beaux jours pour eux. Je manque de *plaisants du parterre*. Si quelqu'un peut m'en procurer deux douzaines fin courant, je les prends au cours moyen.

Mais les médailles de sauvetage elles-mêmes ont leurs revers. Au moment où je rêvais au bonheur de vendre des châtaignes dans ces contrées patriarcales, j'ai appris qu'en l'honneur d'un saint quelconque, dont la fête tombe à la fin d'août, les autorités organisaient des courses de taureaux, destinées à écraser par la richesse des costumes et par le nombre de chevaux éventrés celles qui ont ensanglanté récemment les arènes de Nîmes.

Les courses de taureaux, qui ne sont autre chose que des massacres, tendent à se généraliser. Avant deux mois, M. Arnault, de l'Hippodrome, aura engagé des picadores, afin de servir au peuple de Paris ces jeux gymniques dont les pays méridionaux ont seuls jusqu'à présent connu la douce ivresse. Seulement, comme M. Arnault tient à ne pas décimer son écurie, il est probable qu'au lieu de chevaux il fera éventrer des écuyers qui feront ensuite trois fois le tour de l'arène leurs intestins à la main.

La ville de Nîmes n'en est point encore là; mais pourquoi n'y viendrait-elle pas ? Il y a, en effet, une loi qui punit les sévices commis sur les animaux. Or, comme cette loi est violée de la façon la plus flagrante dans les courses de taureaux, il n'y a aucune raison sérieuse pour qu'on ne viole pas aussi la loi qui défend de tuer les hommes, même quand ils sont écuyers à l'Hippodrome.

Dans les courses de printemps, d'automne et autres saisons, on casse, il est vrai, les reins aux jockeys, mais c'est au moins sous le prétexte d'améliorer les chevaux. Je serais curieux de savoir quelle excuse peut trouver un entrepreneur de tauromachie à cette Saint-Barthélemy d'animaux utiles. Ce ne peut être pour améliorer les chevaux, puisqu'on les éventre. Est-ce pour améliorer les taureaux ? Je ferai remarquer qu'on les poignarde. Si ce système prévalait, Dumollard, qui est monté sur l'échafaud, serait un homme excessivement amélioré, et il ne resterait plus

qu'à le fourrer dans un haras, comme *Monarque*, le père de *Gladiateur;* car les chevaux ont sur nous autres hommes cet immense avantage que chez eux la recherche de la paternité n'est pas interdite, et que celui que l'enfant appelle « papa » n'a jamais subi de collaboration.

Je suppose que je sois le fils de la reine Pomaré, et que ma noble mère m'envoie en France compléter mon éducation. Quelle ne serait pas ma stupéfaction en voyant que, d'une part, il se fonde des sociétés où le culte du cheval est poussé beaucoup plus loin que le culte du crocodile chez les anciens Égyptiens ! Un homme admis à tutoyer *Gladiateur* se croit dispensé de toute autre gloire. Un jour, un joli cheval appelé *Gontran*, qui est un nom de jeune premier, se cassa la jambe au-dessus de la rotule. Ce fut un deuil public. Les gens du monde allèrent s'inscrire chez son concierge. Un malheureux dégoûté de l'existence aurait un moyen aisé de se faire écharper par le peuple : ce serait de se rendre aux courses du Derby à Chantilly et d'aller donner une simple chiquenaude sur le museau du cheval victorieux. Il n'en sortirait pas vivant.

D'autre part, toujours en admettant que je sois le fils de la reine Pomaré, je n'aurais qu'à prendre le chemin de fer de Lyon à la Méditerranée pour voir promener triomphalement dans les arènes de Nîmes des chevaux décousus de la tête à la ceinture; car là-bas il n'y a pas de milieu, il faut qu'un cheval soit ouvert ou fermé.

En assistant à des spectacles aussi contradictoires, je ne pourrais que supplier le Grand Esprit de rendre à la raison ces Français égarés qui fondent des prix de cent mille francs pour encourager à vivre les mêmes animaux qu'ils vont voir tuer publiquement, moyennant cinq francs les premières et trois francs les secondes, sans compter l'achat du programme et les cinquantes centimes de l'ouvreuse.

Mais je ne suis pas le fils de la reine Pomaré, et, sous peine de passer pour un homme capable de livrer sa ville aux Bourguignons, je dois trouver très bien qu'après avoir tué des jockeys pour améliorer les chevaux, on tue des chevaux pour améliorer des toréadors. Du reste, dans un pays où l'on parle sérieusement de l'abolition de la peine de mort, ces exécutions sommaires ne sont pas beaucoup plus illogiques que la France et l'Angleterre se rencontrant à Cherbourg et célébrant dans la rade les délices de la paix au moyen des engins de guerre les plus formidables que le génie de la destruction ait jamais inventés.

Nous n'en sommes pas moins très fiers de nos découvertes et de la douceur de nos mœurs. Au fond, nos mœurs ne sont pas plus douces que sous les Mérovingiens. Nous dissimulons la férocité de nos appétits, mais nous ne demandons que l'occasion de les satisfaire. Lorsqu'un charretier frappe son attelage au delà d'une certaine mesure, nous le faisons arrêter sans scrupule, mais jusqu'ici jamais un maire n'a été

incarcéré cinq minutes pour avoir autorisé les éventrements dont nous parlons. Cette anomalie n'est pas plus surprenante, il est vrai, que de voir passer en police correctionnelle les hommes de lettres qui se battent en duel, tandis que MM. de Larochefoucauld et de Talleyrand-Périgord se sont blessés mutuellement sous les yeux de toute la France, sans avoir été seulement inquiétés ni avant ni après. Si le Code civil avait été rédigé par des légistes sincères, ils auraient inscrit cet axiome à la première page :

« *Tous les Français sont inégaux devant la loi.* »

Je sais qu'il faut faire quelque chose pour les femmes dont l'exquise délicatesse se marie volontiers aux scènes d'égorgement. Le combat de taureaux va devenir une récréation toute féminine, surtout maintenant que, si j'en crois les journaux qui pénétrent jusqu'à moi, M. Duruy nourrit le projet de créer pour les étudiants de Paris une sorte d'école polytechnique où l'on prendra des pensionnaires à l'abri de la corruption du bal Bullier et de l'entraînement résultant du domino à quatre ; les jeunes insulaires du quartier Latin auront le droit de mener la vie belle et joyeuse dans des cours bien aérées, en jouant à la main chaude, aux barres et au chat perché. Vont-ils s'amuser les gaillards ! La chope, fille de l'insouciance et même de la paresse, sera religieusement consignée à la porte où les cigares seront remplacés par des gâteaux du plus séduisant feuilleté.

Si ce rêve universitaire se réalise, les hommes mariés ne seront plus en sûreté à Paris. Les petites femmes qui, dans le commerce des élèves en droit et en médecine, ont contracté la molle habitude de se coucher à deux heures du matin en hiver, et à quatre heures en été, vont sortir du quartier où les retenait la passion du bésigue pour se répandre par la ville qu'elles ne peuvent manquer de ravager de fond en comble.

Il me semble que les messieurs logés de l'autre côté de l'eau ont déjà à nourrir plus de femmes que leurs porte-monnaie ne peuvent en rassasier. Il serait donc injuste d'ajouter une dépense nouvelle à toutes les charges qui les accablent. Si l'on veut créer un lycée pour les étudiants, il devient nécessaire d'en bâtir un pour les étudiantes, à moins que le ministère de l'instruction publique ne constitue à ces dernières une pension annuelle sur des fonds particuliers.

Je crois, pour ma part, bien téméraire de songer à interner les étudiants, lorsque les simples collégiens vont passer leurs journées de congé à cheval dans l'enceinte des courses, où ils offrent à toutes les Coras qu'ils rencontrent des fleurs de rhétorique que leur vend Isabelle la bouquetière. En général, quand il s'agit de réglementer la vie des jeunes gens, on ne tient pas un compte assez sérieux des vœux que la nature émet, à l'instar des conseils municipaux. Quand l'heure a sonné où l'homme sent le besoin de faire quelques dettes, d'aller voir *la Belle Helène* et de ne pas rentrer chez lui tous les soirs, il n'y a pas

de professeur, s'appelât-il Ortolan, assez persuasif pour le retenir. Le jour où un étudiant sentirait son cœur battre plus fort que de coutume, il prêterait plutôt son uniforme à sa maîtresse pour lui permettre d'entrer dans le dortoir à la faveur de ce déguisement.

Si les étudiants, dont un certain nombre sont électeurs, ont encore besoin d'être soumis au régime de l'internat, il n'y a aucune raison plausible pour qu'on ne crée pas des collèges pour les sous-préfets, pour les députés et même pour les ministres qui auraient un jour de sortie tous les dimanches, et à qui on retirerait leurs portefeuilles pendant les récréations, afin qu'ils ne cédassent pas à la tentation d'en faire des lanières pour jouer à *Cache-Tampon.*

D'ailleurs tous nos hommes d'État, à très peu d'exceptions près, ont été étudiants. Ils ont courtisé les cafés d'alentour, joué la poule et offert des bouteilles de bière à la beauté. Osent-ils prétendre que ces différents travaux ont nui à leur avancement ou abâtardi leur intelligence ? Évidemment non, ils ne l'osent pas, puisque du plus petit au plus grand ils sont tous convaincus que leur génie n'a d'égal que leur beau caractère. Si nos hommes d'État ont pu arriver au degré extraordinaire de perfection dont parle continuellement *le Constitutionnel*, à travers les quadrilles de la Chaumière et les demi-tasses du café Voltaire, pourquoi donc supprimerait-on un état de choses qu'on ne saurait trop encourager puisqu'il a produit les nombreux grands hommes dont nous jouissons ?

## XIX

Quinze jours en Périgord. — Les truffes. — Les prix en chocolat.

3 septembre 1865.

Quand on arrive en province, la première chose qu'on vous propose, c'est de vous décentraliser. Je ne sais pas parfaitement en quoi consiste l'opération, mais j'ai accepté l'offre, d'autant plus que je me suis peut-être laissé vaincre par la pruderie départementale ; mais vos journaux de Paris m'ont horriblement scandalisé cette semaine. Concevez-vous rien de plus révoltant que ce gracieux récit dans lequel ils nous ont montré Abd-el-Kader achetant, avant de repartir pour la Syrie, des poupées articulées à la plus jeune de ses femmes, qui n'a pas encore quatorze ans? Il est fâcheux que nous ne connaissions généralement pas l'arabe : les conversations amoureuses de l'ex-émir avec sa petite dernière seraient curieuses à entendre.

— M'aimes-tu, ma Fatma ?

— Je t'adore, mon Abd-el ; après le bébé que tu m'as acheté chez Giroux, et qui dit si bien « papa » et « maman » en remuant les yeux, tu es ce que j'ai de plus cher au monde. Mais il me semble que mon cœur s'ouvrirait mieux encore aux douceurs de l'amour, si tu voulais me payer une raquette pour aller jouer aux Tuileries, autour du bassin, avec les jeunes filles de mon âge.

Abd-el-Kader, qui a commencé de bonne heure, en sa qualité de descendant du Prophète, n'éprouve aucun remords à mêler ses propres filles à ces jeux innocents. Il est aujourd'hui grand'père d'une jolie enfant nommée Fiammina, comme l'héroïne de M. Mario Uchard, et qui passe ses journées à habiller les poupées de sa grand'mère, qui a deux ans de moins qu'elle.

Quelque profondément pervertis que nous soyons en France, nous n'en sommes pas encore arrivés, dans nos relations de parenté, à mettre notre grand'-maman au pain sec parce qu'elle aura cassé la pendule en sautant à la corde dans le salon.

Vos journaux satisfaits de Paris n'en trouvent pas moins délicieux ce tableau de famille, et pas un n'a fait la réflexion que c'est nous qui payons les poupards de la jeune Fatma, puisque, sans les cinquante mille écus qu'il touche sur la cassette particulière de la France, Abd-el-Kader ne pourrait guère offrir à sa maîtresse que des cerceaux de trente-cinq centimes.

Je ne conseille pas au *Journal des demoiselles* de

reproduire ce passage de la vie de notre Jugurtha. Les abonnées se diraient probablement, du fond de leurs pensionnats :

— J'ai onze ans et demi. Je vais faire tout mon possible pour épouser Abd-el-Kader; l'année prochaine, il me trouverait trop vieille.

Peut-être, après tout, les musulmans ont-ils raison d'épouser des femmes en bas âge. Ils ne laissent pas ainsi à la rouerie naturelle à l'autre sexe le temps de se développer. Dans notre religion, c'est tout le contraire. Tant qu'une fille est jeune, jolie et relativement innocente, elle marine dans la noire misère, et, à mesure que la vieillesse arrive, au bras du maquillage, son fidèle compagnon, il surgit des cocodès qui couvrent ses imperfections naissantes sous des châles de dentelles et des colliers d'un prix impertinent.

C'est lorsque la femme est tout à fait décrépite qu'elle rencontre un jeune homme de vingt-deux ans, riche, beau et à la recherche de l'idéal. Elle lui prouve, clair comme deux et deux font neuf, qu'elle n'a jamais aimé que lui, et les bans ne tardent pas à se publier à la quatrième page, troisième colonne, des feuilles quotidiennes, sous la rubrique : *même maison*. Toutes ces divagations de la passion parisienne sont, en revanche, inconnues ici, où la chronique locale se borne à enregistrer des faits de l'ordre purement physique. Le grand incident de la semaine, par exemple, a été l'apparition de plusieurs symptômes

favorables à la prochaine récolte des truffes. Cette indiscrétion vous dit assez que, comme l'homme sauvage du département du Var, sur lequel l'Académie de médecine vient de faire son rapport, j'ai cherché en Périgord un asile odoriférant. Les promesses de la truffe sont en ce moment la joie de la contrée; car, dans leur honnêteté toute périgourdine, les paysans ne se doutent pas que ce diamant noir est devenu chez nous un terrible élément de corruption. Ce qui a tué un grand nombre de vertus féminines, c'est qu'elles aimaient trop la truffe. Moi seul, en Périgord, ai frémi en songeant aux conséquences possibles de cette multiplicité de richesses. A Paris, quand les truffes ne coûtent pas cher, les femmes sont bien bon marché. Mais je me suis consolé par l'idée que cette abondance de truffes ferait peut-être diminuer le prix des pommes de terre.

MM. les cochons repassent leurs rôles et aiguisent leurs groins pour la campagne de 1865. Ces animaux calomniés, qui aiment la truffe pour elle-même, et non pour le cabinet particulier qui en est la suite, sont dressés à la chasse du précieux végétal comme les terre-neuve à repêcher les noyés. Un cultivateur des environs, qui a des truffières dans sa propriété, m'a profondément surpris par la façon respectueuse dont il parlait des porcs qui composent sa meute. Il vantait spécialement leur propreté et la *distinction* de leurs goûts, ce qui a bousculé toute mes idées sur le vinaigre de Bully.

— Le cochon, a-t-il dit, possède une organisation autrement fine que la nôtre, puisqu'il découvre à dix centimètres sous la terre un cryptogame que la grossièreté de notre odorat ne nous permet pas même d'y soupçonner. Il goûte d'abord la truffe, et nous ne la mangeons que lorsqu'il nous en a donné son opinion. C'est le Brillat-Savarin de la situation. Nous sommes donc mal venus à faire de lui un type de mauvaise éducation, puisqu'il nous donne, à nous autres rois de la création, des leçons de délicatesse. Les cochons sont, en outre, très soignés de leurs personnes, mais un proverbe à jamais regrettable, dans lequel il est dit qu'on ne les engraisse pas avec de l'eau claire, les a perdus dans l'opinion. On leur apporte pour toute nourriture une mixture d'eau de vaisselle et d'épluchures de légumes, et quand on les voit plonger les naseaux dans cette composition répugnante, on s'écrie :

— Dieu ! les vilaines bêtes ! comment peuvent-elles avaler des infamies pareilles ?

Il est toujours facile de pousser des exclamations, mais avec un petit brin de bonne volonté on comprendrait que si les chercheurs de truffes s'abreuvent d'eau de vaisselle, cela tient surtout à ce qu'on ne leur donne pas autre chose à manger. Quelqu'un qui leur offrirait des fricassées de perdreaux serait tout étonné de les voir s'y attabler comme des personnes naturelles. On est mal fondé à reprocher sa négligence à un animal qu'on entoure des choses les plus nauséa-

bondes. Autant faire un crime à un employé à huit cents francs de se faire habiller par un autre que Dusautoy.

Voilà ce que m'a dit le cultivateur périgourdin, et j'ai courbé la tête. Mais, si j'étais un homme de polémique, j'aurais parfaitement pu lui répondre qu'il ne fallait pas chercher une preuve absolue de la délicatesse et de la propreté des pourceaux dans leur passion pour les truffes, attendu que nous avons entre Paris et Lyon des petites femmes très malpropres qui les adorent.

Tout en me montrant avec orgueil les limiers à poil ras qu'il destine à l'ouverture de la chasse aux comestibles, le brave propriétaire dont je parle a essayé de m'initier à la science périlleuse de la découverte des champignons qui sont également dans le pays un des aliments les plus courus. Seulement, il m'a donné des renseignements si vagues, et une si mince cloison sépare le champignon qui nourrit de celui qui empoisonne, que je suis résolu, avant de commencer mes expériences, à attendre que j'aie fini mes études. Le fameux Pontis de Sainte-Hélène a passé très longtemps pour un parfait honnête homme, et c'est seulement quand il a eu commis toutes sortes de crimes qu'on a appris qu'il était un galérien en rupture de boulet. Il en est de même du champignon. Quand il est vénéneux, il arrive toujours un moment où l'on s'en aperçoit, mais il faut éviter de s'en apercevoir après qu'on l'a mangé, sans quoi, c'est comme si on ne s'en apercevait pas.

Comment ne s'est-il pas déjà trouvé un homme spécial pour dresser un tableau annuel des décès provoqués par les champignons, quand nous avons un monsieur, affolé de littérature, qui s'est amusé à établir la statistique des décès au théâtre? Il a présenté récemment à l'Académie le bilan exact de la mortalité sur les principales scènes de drame. J'ignore jusqu'à quel point ce travail peut servir à l'histoire dramatique en France; mais des constatations de ce médecin des morts, il résulte que, depuis quelques années, les décès vont en diminuant, sauf au théâtre du Châtelet, à cause des pièces militaires, où on n'obtient de gros effets qu'à condition de sacrifier beaucoup de monde.

A l'Ambigu, les morts ne sont généralement qu'apparentes et, au moment où on s'apprête à aller déclarer les défunts à la mairie, on les voit d'ordinaire reparaître en bonne santé, tenant leurs bien-aimées par la main.

A la Gaieté, du temps de Mélingue, les pompes funèbres n'arrêtaient pas, puisque le héros de l'ouvrage avait toujours, à un moment donné, un duel avec dix personnes à la fois qu'il expédiait les unes après les autres. Lui-même était quelquefois blessé, mais il ne s'en portait que mieux à l'acte suivant

Aujourd'hui, les féeries ont pris à la Porte-Saint-Martin une telle importance que la colonne des décès y reste en blanc presque toute l'année. Quand la situation condamne un personnage à mourir, on le

change en pain de sucre, en citrouille ou en cabriolet, mais il est extrêmement rare qu'on le tue pour tout de bon.

En résumé, l'année dramatique 1865 a été jusqu'ici une des moins fécondes au point de vue de la mortalité, puisqu'elle n'a fourni que cinquante-deux cas de maladie, blessures ou accidents, dont vingt-cinq décès, auxquels il convient cependant d'ajouter quatre exécutions capitales par suite de la reprise du *Courrier de Lyon*.

Outre les noms de quelques imprudents champignonistes morts pour avoir négligé de faire la contre-épreuve au moyen d'une cuiller en argent, la chronique locale du Périgord a retenu et propagé le récit au moins aussi touchant que comique des récentes tribulations de l'instituteur communal d'un des villages environnants. Faute de cinquante-cinq francs que lui avait refusés le conseil municipal de sa commune pour acheter les livres nécessaires à la distribution des prix, le malheureux se voyait dans l'alternative également douloureuse de prendre cette somme déjà considérable sur les sept cents francs de son traitement annuel, ou de renvoyer sans le moindre témoignage de satisfaction les élèves chez leurs parents, qui n'auraient pu savoir au juste si leurs enfants étaient des aigles ou des oies. L'instituteur prit une moyenne, et, n'ayant pas de quoi distribuer des volumes aux plus distingués de ses

disciples, il leur distribua des tablettes de chocolat qu'il retint courageusement sur ses seconds déjeuners. Le premier prix d'excellence était un morceau de chocolat extra-fin. Le second prix était de seconde qualité. Le premier accessit n'était pas mangeable.

Les lauréats le plus souvent nommés emportèrent jusqu'à une livre de ce produit colonial qui joue un si grand rôle dans notre alimentation. Quelques-uns de ceux qui, malgré leurs efforts, avaient été trahis par la fortune, eurent une demi-tablette d'encouragement.

Il se produisit alors ce phénomène inattendu qu'on devait bien attendre. Une fois la distribution finie, les élèves ne purent résister au désir immodéré de goûter à leurs prix, qu'ils finirent par dévorer jusqu'à la dernière parcelle, et, quand ils rentrèrent chez eux, pas un ne put exhiber la moindre trace de ses succès. De sorte que les parents ne furent pas plus renseignés qu'auparavant sur les dispositions de leurs fils. Heureusement, deux ou trois des plus forts eurent des indigestions épouvantables, ce qui consacra leur gloire en plongeant leurs familles dans une joie qui ne fut pas sans mélange.

Tels sont les racontars de la chronique locale que les laboureurs se redisent en coupant leur blé de Turquie. On se répète encore de groupe en groupe que Jean Pessidoux vient d'être condamné à cinquante francs d'amende et à quelques jours de prison pour avoir fabriqué et vendu de fausses truffes qu'il fabri-

quait avec des carottes brûlées. Au moment où je tiens la plume, l'indignation contre Jean Pessidoux est à son comble. Quand il passe sur une route, la mère serre son enfant contre sa poitrine et lui dit en désignant du doigt le réprouvé :

— C'est lui ! c'est celui qui a fabriqué de fausses truffes avec des carottes brûlées !

Je n'ai pas voulu dire aux honnêtes gens qui me narraient cette cause célèbre qu'à Paris, où on ne fabrique pas de fausses truffes, on fabrique quelquefois de faux billets de banque, ce qui n'empêche pas d'arriver à tout. Je me suis contenté de donner quatre sous à ce grand coupable, ce qui m'a valu, du reste, de passer pour un homme capable de devenir son complice.

Il est impossible, vous le voyez, d'être plus que je ne le suis actuellement en dehors des discussions sur l'emplacement de l'Exposition universelle de 1867 ;

Des concerts féminins, organisés par M. Sax, concerts où des dames de la plus haute aristocratie se préparent à jouer du cornet à pistons et de l'ophicléide au profit d'infortunes recommandables ;

Et des fêtes qui s'apprêtent pour la réception des ambassadeurs japonais, qui viennent encore chez nous chercher des occasions de s'ouvrir le ventre.

Ces Japonais, qui s'ouvrent ainsi le ventre à la moindre contrariété, sont éminemment voyageurs. Ils passent leur existence à retourner au Japon quand ils sont venus en France, et à revenir en France dès

qu'ils aperçoivent les côtes du Japon. C'est à croire qu'ils prennent, en s'embarquant, des billets d'aller et retour, comme nous le faisons quand nous montons en wagon pour Ville-d'Avray. Les journaux prétendent qu'ils ont mis encore une fois à la voile dans le but de faire accepter à la France un traité d'alliance et de commerce plus avantageux que tous ceux que nous avons pu signer jusqu'ici avec le Japon. Si cela est, pourquoi n'ont-ils pas commencé par celui-là, ce qui leur eût épargné des frais de route considérables? Au fond, je suis convaincu que ce sont des gens qui aiment avant tout à marcher à plat ventre, et qui se promènent ainsi dans toutes les cours de l'Europe pour avoir un prétexte de se présenter dans cette position horizontale devant les têtes couronnées.

Lorsqu'ils sont restés debout pendant un certain temps, ils doivent se dire dans leur patois que je n'essaierai pas de m'assimiler :

— Il y a déjà six mois que je n'ai marché à plat ventre, il m'est impossible de rester plus longtemps dans cette inaction qui me tue. Si nous allions porter en France un nouveau traité de commerce?

— Je ne demande pas mieux, d'autant plus que mon envie de marcher à plat ventre n'est pas moins pressante que la tienne. Songes-y, cependant, les Françaises sont bien séduisantes, et tu sais que notre religion nous défend expressément d'en approcher.

— Bah! nous en serons quittes pour nous éventrer à notre retour.

Ils frètent un navire, viennent en France, où ils marchent à plat ventre à bouche que veux-tu. M. Gérôme, le peintre, leur fait leur portrait dans cette posture honorable ; après quoi ils se relèvent et se réembarquent pour le Japon, d'où ils ne tardent pas à repartir, au bout de très peu de jours, avec un vingt-cinquième traité qui leur permet de se livrer encore à leur gymnastique favorite.

Il y a la sagesse des nations, mais il y a aussi leur folie.

## XX

Les courses de province. — Le maquillage. — Avoir son peuple. — Ce que vaut une tête de Lauenbourgeois.

10 septembre 1865.

Je ne dis pas que les courses de province améliorent les chevaux, mais, ce qui est infiniment plus important, elles améliorent les toilettes. On ne signalait sur le turf de Périgueux aucune de ces femmes qu'on peut réclamer pour cinquante francs à la sortie; mais quelques Parisiennes de Paris ayant apporté dans l'enceinte du pesage ces chignons d'emprunt qu'on nomme des cache-peignes par un restant de pudeur, les dames périgourdines ont constaté avec une sorte de confusion qu'elles retardaient de trois ans sur les modistes de la moderne Babylone. J'avais déjà juré sur ma parole d'honneur à plusieurs d'entre elles qu'à Paris on portait la taille sous les bras, qu'on se coiffait à la grecque, et que les jupes étaient tellement courtes, que nos dames ne pouvaient monter

un escalier sans commettre un attentat aux mœurs. Mais le Périgord, qui en est encore aux tailles longues, aux coiffures dans le cou et aux jupes traînantes, m'a considéré comme un imposteur. Aujourd'hui que l'événement et les courses m'ont donné raison, je suis un oracle. Toujours la théorie du fait accompli !

Au moment où la course des haies s'organisait, il s'est fait tout à coup un grand remue-ménage parmi les groupes féminins. Une femme à la mode, avec du noir fictif aux sourcils, du charbon de Paris le long des cils et du rouge sur les pommettes, venait d'entrer dans une tribune. Jamais on n'en avait tant vu dans le pays, où le mot maquillage n'a pas encore pénétré. Les chuchottements faillirent prendre le caractère d'une émeute.

— Vous voyez cette dame blonde avec des nœuds bleus sur les épaules ; eh bien, il paraît qu'elle s'est mis du carmin sur les joues pour venir aux courses.

— Du carmin ! pourquoi faire ? Est-ce qu'elle a une maladie de peau ?

— Du tout ; mais il paraît que dans certaines contrées de la France les femmes usent de ce subterfuge pour faire croire qu'elles ont naturellement des couleurs.

— Vous voulez rire sans aucun doute ?

— Rien n'est plus vrai, regardez-la avec la jumelle.

— Dieu ! que je voudrais l'examiner de près !

— Quand ce sera fini, nous la suivrons pour mieux la voir.

— Comme elle doit être honteuse devant tout ce monde !

— On m'a assuré qu'à Paris il s'en trouvait comme ça quelques-unes qui se teignaient la figure, seulement qu'elles mouraient jeunes parce que ce qu'elles se mettent est très malsain.

Les invités des tribunes avaient fini par enjamber les banquettes pour aller analyser à la loupe le visage de l'étrangère. Il se serait trouvé un chimiste dans la société qu'on l'eût certainement prié de rédiger un rapport sur cette aurore boréale d'une espèce inconnue. Tantôt les curieuses du Périgord levaient les bras au ciel, tantôt elles se contentaient d'ouvrir démesurément des yeux où la stupéfaction le disputait à l'incrédulité. Les unes contemplaient ce physique maquillé comme on examine un animal rare envoyé à la Société d'acclimatation par le vice-roi d'Égypte ou la reine de Madagascar ; les autres cherchaient du regard une issue pour s'échapper en cas d'accident. Toutes faisaient de temps en temps le signe de la croix. Jamais ambassadeur, si Japonais qu'il pût être, n'eut un tel succès de curiosité.

Je riais énormément en assistant à cette inauguration. Il m'eût été aisé d'expliquer que ce qui révolutionnait ainsi le Derby de Périgueux était à Paris d'un usage usuel, et que, quand une femme se fait

remarquer aux courses, c'est moins parce qu'elle a du rouge que parce qu'elle n'en a pas. Mais on m'eût probablement fait condamner pour dénonciation calomnieuse, tant l'opinion publique est ici inaccessible à ces subterfuges. J'aurais eu beau répéter comme Galilée: Et pourtant elles se maquillent! on m'aurait traité de mauvais plaisant. Mon Dieu, toi qui vois tout, tu sais pourtant bien que j'aurais dit vrai, et que, le jour où la vertu triomphera, tous les parfumeurs de Paris feront faillite. Ce qui raffermit un peu mon patriotisme, d'ailleurs facile à ébranler, c'est que, les courses aidant, je ne donne pas quatre ans aux jolies indigènes du département de la Dordogne pour laisser monter le rouge jusqu'à leurs cheveux.

Le Périgord a de tout, même des courses de gentlemen qui sont aussi *riders* que les nôtres, quoique généralement moins pourvus de conseils judiciaires. Mais la course la plus intéressante a été celle qui a lieu tous les ans pour *chevaux de cultivateurs de tout âge et de toute provenance.* Un maraîcher passe avec des cantalous plein sa voiture ; il détèle sa bête, l'enfourche, gagne le prix, réinstalle son *Gladiateur* dans les brancards et continue à crier : « Voyez les jolis melons ! pas chers les jolis melons ! »

Les courses de haies, pour les lutteurs de ce genre, ont toujours un inconvénient. Les haies étant formées de joncs très minces et très tendres sous la dent, il arrive parfois qu'au lieu de les franchir, les chevaux mangent les obstacles.

L'hippodrome de Périgueux présente cette particularité, qu'il appartient à plusieurs propriétaires qui y plantent des foins pendant toute l'année et qui, au moment des courses, le cèdent à la Société hippique moyennant une indemnité. Si bien qu'un jour les jockeys, qui couraient une poule d'essai, se sont trouvés à un endroit de la piste devant un monsieur qui leur a défendu d'aller plus loin, attendu qu'il ne voulait plus permettre qu'on passât dans son champ.

— Mais, firent observer les jockeys fort surpris, ce n'est pas l'heure de parlementer. On nous donne deux minutes pour arriver au but, nous n'y serons jamais dans le temps réglementaire. Laissez-nous passer.

— Du tout, répondit le propriétaire, mes foins ne sont pas encore coupés, si vous vous amusez à piétiner dedans vous me ferez manquer ma récolte. Attendez que je les aie fait faucher. Si d'ici là vous voulez vous rafraîchir, je vous prie d'accepter une choppe.

Comme cette discussion durait déjà depuis sept quarts d'heure, la Société hippique intervint et décida que la piste longerait désormais, sans l'entamer, le champ de ce laboureur opiniâtre. Et voilà comme un galant homme évite tout désagrément, et comme l'hippodrome de Périgueux fait un coude.

En résumé ce voyage aura été fructueux pour moi; d'abord parce que j'y ai mangé beaucoup de fruits. J'ai été, en outre, reçu dans les meilleures maisons (cela vous étonne) avec tant de gracieuseté et même

de déférence (cela vous étonne de plus en plus) que je ne désespère pas d'arriver à dire un jour : « Mon peuple du Périgord », comme Girardin a dit « mon peuple de Paris » et Alexandre Dumas « mon peuple de Melun ». Car aujourd'hui tout le monde a son peuple. Quand un clerc d'huissier a publié chez Dentu une brochure qui s'est enlevée à vingt exemplaires, dont neuf distribués gratis, il est convaincu qu'il a un peuple. Le suffrage universel, devant lequel je m'incline avec respect et admiration; a, je crois, développé jusqu'au paroxysme cette folie douce chez certains individus. Nous avons des hommes qui sont profondément convaincus que le soleil ne se lève que pour eux.

— Il est bien tard, se dit le soleil tous les matins, il faut que je fasse ma toilette pour aller éclairer un tel qui a beaucoup à travailler aujourd'hui.

Vous expliquerez vainement à ces personnalités en délire que la terre compte environ neuf cent millions d'habitants, y compris les femmes entretenues, pour qui le soleil, ce Girardin des astres, se lève non moins que pour Dumas; que d'ailleurs ce globe céleste, qu'on essaie vainement d'imiter dans les feux d'artifice, reste à peu près immobile par rapport à la terre qui valse autour de lui. Les personnalités en question feindront d'entrer dans vos idées, mais elles n'en conserveront pas moins leurs opinions cosmographiques. Erkmann-Chatrian, entre autres ouvrages qu'on ne saurait trop lire, trop exalter et trop répan-

dre, a publié un roman intitulé: *le Fou Yégof*, dans lequel un aliéné se promène dans un village d'Alsace, une couronne de fer battu sur la tête, un manteau en loques sur le dos, et sur l'épaule gauche un corbeau vivant. Cet infortuné raconte à qui veut l'entendre qu'il est le roi des Huns et que ses innombrables armées ne peuvent tarder a se rendre maîtresses de l'Europe. Ce fou Yégof n'est pas un personnage aussi fantastique que les auteurs eux-mêmes paraissent le croire. Nous heurtons continuellement des fous Yégof qui n'osent pas se coiffer encore avec des couronnes de fer battu, mais qui, dans le silence du cabinet, ont des accès très sérieux de souveraineté foudroyante. Si on se donnait la tâche de les écouter à travers la porte, on les entendrait commander à des régiments imaginaires, et je ne serais pas surpris qu'on trouvât un jour dans les papiers d'Emile de Girardin un décret de transportation contre Francisque Sarcey et Alexandre Dumas fils.

Jamais Molière, qui a pourtant eu au théâtre des succès incontestés, ne s'est imaginé qu'il avait un peuple; Voltaire en avait un et même plusieurs, mais il l'ignorait probablement, car il n'en est pas question une seule fois dans les deux cent cinquante volumes qu'il a laissés. Aujourd'hui ce besoin tout moderne d'avoir un peuple a égaré jusqu'à M. Raphaël Félix, le directeur des théâtres de Lyon, qui a trop supposé que ce peuple fictif le défendrait contre les cabales de ses ennemis. Il s'est dit évidemment :

— Je sais qu'à Lyon quelques révolutionnaires incorrigibles en veulent à ma direction, mais j'ai un peuple qui me protégera. En avant !

Le peuple de M. Raphaël Félix était probablement retenu à domicile pour causes majeures, le soir de l'ouverture des deux théâtres, car on a éventré les contre-basses et écartelé les petits bancs avec une rare unanimité. L'affaire a même pris des développement tels qu'il a fallu faire donner une autre troupe que celle de M. Raphaël Félix. Ce directeur aura sans doute mécontenté son peuple par quelque mesure arbitraire. Peut-être le jour de la Saint-Raphaël n'aura-t-il pas distribué assez de décorations. Il ne suffit pas d'avoir un peuple, encore faut-il lui donner quelques petites satisfactions de temps en temps.

A l'heure où nous mettons sous presse, il est probable que M. Raphaël Félix est plus que jamais persuadé qu'il est un homme politique et qu'il se compare tacitement aux plus grands hommes de l'antiquité. Du reste, quand on se compare à quelqu'un, c'est presque toujours à un grand homme.

La position actuelle du directeur des deux théâtres (fermés) de la ville de Lyon rappelle celle d'un ancien acteur du théâtre de Marseille qui, après avoir été poursuivi par les sifflets jusqu'aux confins du département, présenta en 1848 sa candidature à la députation dans la circulaire suivante :

« Citoyens!

« Longtemps en butte à une malveillance systématique de la part de quelques abonnés, j'aurais pu lutter encore, mais j'ai vu que les choses s'envenimaient et j'ai craint des désordres dont j'aurais toujours déploré d'avoir été le prétexte. Ma conduite pleine d'énergie et de prudence a peut-être sauvé Marseille de la guerre civile. Cette abnégation que vous appréciez, j'en suis sûr, ne me donne-t-elle pas le droit de solliciter vos suffrages dans les élections générales qui se préparent? »

Je ne dis pas que M. Raphaël Félix ait l'intention de se porter candidat au Corps législatif, mais je conseille à tous ceux qui se sentent disposés à dire « mon peuple » comme Alexandre Dumas et Girardin, de méditer l'exemple du directeur des deux théâtres de Lyon.

Ces terribles accapareurs qui ont de leur popularité une si agréable opinion seraient bien humiliés, aujourd'hui, si le hasard avait voulu qu'ils fissent partie de la province de Lauenbourg que l'Autriche vient de céder à la Prusse, *moyennant cent trente-neuf francs par tête d'habitant*, dit l'agence Havas. Pourquoi cent trente-neuf francs? dis-je à mon tour. Il me semble que du moment où la Prusse tenait tant aux habitants de Lauenbourg, elle pouvait bien, en conscience. aller jusqu'à cent quarante francs la pièce, ce qui était encore une somme assez mesquine.

Vous me direz qu'un habitant du Lauenbourg n'est pas dans le commerce un objet très recherché : c'est vrai ; j'ai passé, quant à moi, bien souvent devant des magasins, et jamais il ne m'est venu dans l'idée de demander s'ils tenaient cet article-là, mais cent trente-neuf francs, c'est donné. Il faut que le prix des habitants ait bien diminué depuis quelque temps. Il est probable que la Prusse aura fait l'affaire en bloc. Il n'y a que les maisons de gros pour réaliser de bons bénéfices.

Il y a d'ailleurs à parier que la Prusse aura marchandé et que l'Autriche aura été obligée à un certain rabais. Quand on achète un solde, fût-ce de Lauenbourgeois, il faut toujours s'attendre à quelque déchet.

— Vos habitants, aura fait observer la Prusse, ne sont généralement pas bons à grand'chose. Ils boivent de la bière toute la journée, et avec eux mon gouvernement ne pourra guère se retirer que sur le tabac dont ils fument des quantités prodigieuses. En les payant cent trente-cinq francs, je vous en donne plus que leur valeur.

— C'est impossible ; à ce prix-là j'y perdrais. J'en veux l'un dans l'autre cent quarante francs tout au juste.

— Pardon, vous ne comptez pas les estropiés qui sont nombreux, les infirmes et les centenaires auxquels on a pris la déplorable habitude de faire une pension.

— Les centenaires ont de tout temps été passés aux profits et pertes. Pour cent quarante francs nous ne pouvons cependant pas vous donner Lamartine ou Victorien Sardou.

— Allons! voyons, j'irai jusqu'à cent trente-huit francs parce que c'est vous.

— Mettez un franc de plus, et vous verrez que vous ne vous en repentirez pas, c'est de l'excellente marchandise.

— Je veux bien, tenez, pour en finir; mais une autre fois, vous serez plus aimable.

Tout ce qu'un chroniqueur détaché de la politique d'ici-bas peut maintenant souhaiter à la Prusse, c'est qu'il ne se déclare pas sur les Lauenbourgeois dont elle vient de faire l'acquisition une épizootie semblable à celle qui désole en ce moment l'Angleterre et une partie de l'Allemagne, sans quoi elle finirait par ne plus en avoir pour son argent.

# XXI

Le retour de province. — Les animaux malades. — Ce qu'il en coûte pour tuer un cuisinier. — La bêtise contemporaine et le charlatanisme.

17 septembre 1865.

Je crois avoir trouvé pour les Parisiens un moyen excellent de ne pas souffrir de la chaleur : ce moyen consiste à revenir de Périgueux. Les derniers jours de mon séjour dans la patrie de Fénelon ont été arrosés par un soleil tellement abyssinien, que j'ai été tout surpris de grelotter en arrivant à Paris où la sueur coulait sur tous les fronts. Dans le premier théâtre où je suis entré pour reprendre langue, j'ai rencontré une ouvreuse qui m'a offert un éventail. Je l'ai comblée d'étonnement en lui demandant une chauffe-rette. La stupéfaction de cette manieuse de petits bancs eût été moins profonde si elle avait su que là-bas, quand le thermomètre ne marquait que trente-sept degrés à l'ombre, les habitants se disaient entre eux :

— Le temps s'est bien rafraîchi ce matin.

Mais elle l'ignorait probablement. On a beau être ouvreuse, on ne peut pas tout savoir; quant à moi, je me croyais par moments transporté dans le pampas de l'Amérique, et je m'écriais dans mon délire :

— On me trompe en me laissant croire que je suis homme de lettres; ce n'est pas possible, je suis tout bonnement un planteur; allons inspecter mes cannes à sucre.

J'ai poussé jusqu'à Bergerac à la recherche d'un bain froid. Il m'a été facile de mettre la main sur la Dordogne, qui passe au milieu de la ville; mais on ne s'imagine pas la force de volonté qu'il m'a fallu déployer pour me procurer un caleçon. Ce cache-folies qui, de même que la mise décente dans les bals publics, est de rigueur sur nos rives, paraît à Bergerac une affectation tout à fait ridicule d'aristocratie. Depuis l'abolition des privilèges et la chute de la féodalité, le caleçon est très mal vu de la bourgeoisie. Les bonnetiers, à qui je m'adressais, se contentaient pour la plupart de me lancer un coup d'œil qui semblait dire comme dans *le Supplice d'une femme :*

— Quel homme êtes-vous donc?

A ceux qui voulaient bien me demander des explications sur la singularité de mes goûts, je répondais que je me faisais gloire d'être aussi perverti que qui que ce soit, mais que nous autres sépulcres blanchis nous cachons sous une feinte pudeur la malheureuse corruption qui nous dévore. Qu'en conséquence,

il fallait voir dans ma démarche une soumission peut-être blâmable à des habitudes d'éducation, mais non un parti pris d'humilier le peuple.

A force de souplesse et d'attitudes caressantes, j'ai enfin trouvé un marchand de cotonnade qui a déterré pour moi un caleçon de couleur dont le seul défaut était de porter sur le revers cette inscription d'un comique douteux :

GARE LA BOMBE !

— C'est excessivement drôle, dis-je au négociant, et il est probable que demain matin j'en rirai encore, mais je suis venu ici avec une mission du gouvernement ; si je ne faisais pas quelques sacrifices au sérieux de ma situation, mon avenir diplomatique pourrait en souffrir. J'aimerais mieux un caleçon tout uni.

— Vous avez tort de ne pas prendre celui-là, me répondit le marchand de cotonnade, je vous assure que c'est très bien porté ici. Ces messieurs de la noblesse n'en choisissent jamais d'autres.

— Je le comprends, répartis-je, mais je tiens à ne pas être remarqué : je voyage incognito.

J'ai enfin obtenu le caleçon simple et dépourvu de toute légende, mais ma popularité naissante est restée sur le carreau.

Je rentre aujourd'hui dans mes frontières naturelles après trois semaines d'absence. J'ai trouvé plusieurs des nôtres bien vieillis. J'ai été obligé en outre de me faire expliquer à nouveau une foule d'événements

qu'à cent cinquante lieues du boulevard je n'avais que très imparfaitement compris. Ainsi j'étais persuadé que M. Perrin, le directeur de l'Opéra, demandait une augmentation de salaire à ses musiciens ; j'apprends à l'instant que c'est le contraire.

Plusieurs personnes, qui paraissaient le tenir de bonne source, m'avaient également assuré là-bas que le choléra de Marseille et autres lieux était l'expiation de toutes les fautes en retard qui n'avaient pas été payées lors de la liquidation. De temps en temps, me disaient ces personnes, le choléra vient amortir la dette. Il y a un tirage, et les premiers numéros sortants gagnent le cimetière Montmartre.

Je le croyais, parole d'honneur, je le croyais, mais l'épizootie qui dépeuple en ce moment les campagnes (*depopulabundus agros*) m'a rendu rêveur. La maladie qui s'attaque spécialement aux bêtes à cornes est, paraît-il, une des plus terribles qu'on ait encore vues. C'est au point qu'un arrêté ministériel prescrit en six colonnes de petit texte les précautions à prendre contre le fléau. Il est, notamment, expressément défendu aux cordonniers d'utiliser pour leur industrie le cuir d'un animal mort des suites de la contagion. Je ne saisis pas encore très bien le motif de cette interdiction. On craint peut-être que nos bottines ne tombent en langueur et ne finissent par mourir misérablement après avoir traîné sur l'asphalte une existence décousue. C'est cependant peu probable ; mais il est peu pro-

bable aussi que l'épizootie ait été envoyée d'en haut pour punir les animaux domestiques des fautes qu'ils ont à se reprocher. Maintenant que je suis à Paris, ce foyer d'indépendance et de discussion, il me semble que les forfaits que peut commettre un bœuf, une génisse ou un mouton sont d'une nature bien innocente. Ils les paient d'ailleurs assez cher le jour où on les dirige sur l'abattoir.

J'en ai conclu que si des animaux qui ne lisent point la *Vie de Jésus* et n'ont jamais fait aucune avance à Victor-Emmanuel sont exposés à ces accidents climatériques, les hommes atteints du choléra pourraient bien être purement et simplement des individus moins favorisés du hasard que ceux qui parviennent à l'éviter,

Je ne me dissimule pas la hardiesse de cette proposition, mais il s'agit de rentrer par un coup d'éclat dans les idées parisiennes. Je crois y avoir réussi.

On m'avait, dans les départements, appris qu'un cuisinier français avait tué d'un coup de broche un officier prussien. L'histoire n'est pas absolument exacte. C'est un officier prussien qui a tué le cuisinier français d'un coup de sabre. Le cuisinier français passait tranquillement, rêvant à quelque sauce Robert ; l'officier a tiré sa colichemarde et lui en a donné sur la tête un grand coup dont l'autre est mort quelques jours après. Rien n'est plus simple. C'est probablement là ce qu'on appelle l'exercice à la prussienne.

La justice d'outre-Rhin a fait preuve envers le jeune lieutenant, qui est noble, d'une sévérité peut-être un peu exagérée : elle l'a condamné à quatre mois et demi de prison. Voyez-vous ce malheureux jeune homme. enfermé pendant cent trente-cinq jours et obligé de manquer le rendez-vous que lui avait sans doute donné sa folle maîtresse ? Mais qu'est-ce qu'il voulait donc, ce cuisinier ? Qui le priait de se trouver là juste au moment où le gentilhomme éprouvait le besoin de tirer son sabre et de fendre la tête à quelqu'un ?

Ces quatre mois et demi de prison infligés à un noble pour le seul fait d'avoir sabré un vulgaire cuisinier ont vivement indisposé, dit-on, l'aristocratie prussienne contre le gouvernement. On pense généralement qu'avec deux jours d'arrêts la réparation eût été plus que suffisante. En Prusse, au prix de quatre mois et demi de prison, un noble a généralement droit à deux têtes de cuisiniers.

Pour un pays où les principes de 89 n'ont pas encore pénétré, ce meurtre d'un cuisinier français est certainement le plus bel éloge pu'on puisse faire de la noblesse prussienne. Prendre aussi peu de souci de la vie d'un cuisinier, n'est-ce pas établir victorieusement le mépris qu'on a pour les satisfactions du corps et de l'estomac ? En France, non seulement nous respectons la vie des cuisiniers, mais quand on condamne à quatre mois de prison le meurtrier d'un de ces artistes en nourriture, nous ne nous déclarons pas encore satisfaits, et nous jetons les hauts cris.

Tiendrions-nous cette conduite si nous ne faisions pas un Dieu de notre ventre ?

D'ailleurs, le meurtrier est comte ; s'il n'était que baron encore ! mais il est comte, et ce ne serait pas la peine de posséder un titre s'il ne vous donnait pas le privilège de séparer en deux, quand l'envie vous en prend, la tête d'un cuisinier.

A vrai dire, le jour prochain où la France demandera sur cette affaire des explications à la Prusse, la meilleure réponse à faire serait encore celle-ci :

— En Prusse, on ambitionne un titre de noblesse parce qu'il rapporte quelque chose. En France, il ne rapporte absolument rien, sauf le ridicule dans certains cas, et on voit continuellement des gens se démener pour en obtenir. Puisque votre noblesse ne vous laisse pas même le droit de tuer un gâte-sauce, qu'attendez-vous pour la supprimer ?

La Prusse a grand tort de nous laisser détruire nos cuisiniers : mais elle aurait peut-être raison de nous rétorquer l'argument. Elle pourrait même ajouter que nous n'avons aucun motif plausible de refuser d'admettre les mystères du droit divin, puisque nous sommes en train de discuter le surnaturel, exactement comme du temps des Vaudois et des Dragonnades.

Du reste, bien qu'en province la crédulité se développe à vue d'œil, j'ai d'abord énergiquement refusé d'accepter sans preuves à l'appui l'historique de

l'émeute causée à la salle Herz par deux infortunés escamoteurs, et le récit difficile à admettre du rôle qu'une partie de la presse parisienne, aidée de madame Judith Derosne, avait joué dans cette mystification.

Que deux mangeurs d'étoupes viennent en France écouler les produits de leurs jongleries, il n'y a là dedans rien que de parfaitement logique, et le seul incident vraiment étrange de cette représentation tronquée, c'est que des gens qui ont le droit de nommer leurs députés, s'indignent contre ces deux clowns et veuillent les mettre à mort parce que ceux-ci ne leur ont pas montré les esprits annoncés sur le programme. Ainsi voilà qui est bien entendu : nous avons des Français qui sont allés mardi dernier à la salle Herz en se disant tout le long du chemin :

— Je vais donner dix francs, moyennant quoi je passerai ma soirée avec Voltaire et madame Récamier.

Et, comme ils ont vu que Voltaire avait été remplacé par un bout de corde, et madame Récamier, qui est morte, par M. Bernard Derosne, qui est vivant, ils ont crié qu'on les trompait et que leur bonne foi avait été indignement surprise.

La bêtise est une faculté du cerveau qui a certainement son côté utile. Il ne faut cependant pas qu'elle dégénère en ramollissement. Si nous en arrivons à admettre que pour cinq francs Charles le Téméraire, qui a été tué il y a cinq cents ans environ,

dans les fossés de Nancy, va venir à la salle Herz jouer de plusieurs instruments à la fois, alors c'est fini : démolissons Charenton, livrons-nous au culte de Baal, et attendons qu'un nouveau déluge vienne purger la terre d'une race de monomanes.

Si encore nous laissions aux agitées de la Salpêtrière la croyance à ces apparitions ; mais depuis quelques années déjà, il semble que les gens les plus intelligents aient pris pour genre de propager ces niaiseries. Nous autres gens de lettres passons à nos yeux et aux yeux de quelques autres pour les dépositaires naturels du scepticisme et du bon sens. Que diable voulez-vous que pense désormais le public de notre état mental, quand il lit dans les journaux accrédités la narration convaincue des phénomènes qui se produisent rue de la Pompe ?

Je ne vois pas quel avantage nous pouvons trouver à être regardés pour des hableurs ou pour des imbéciles. D'où sortent, en effet, ces drames de genoux serrés dans l'obscurité par des doigts impalpables ; de montres transportées du gilet d'un monsieur à la ceinture d'une dame ; de mains blanches qui s'agitent dans l'ombre ? Que diriez-vous, mon cher confrère, si un soir que vous seriez allé rue de la Pompe avec la femme que vous aimez, les esprits se permettaient de lui serrer les genoux un peu plus que les convenances ne les y autorisent? Car enfin les esprits ne prennent aucun engagement. Ils se contentent, jusqu'à présent, d'enlever des bagues, mais ils peuvent

aller beaucoup plus loin, si le cœur leur en dit. Vous n'oseriez pas arborer la prétention de lutter contre des habitants de l'autre monde. Du moment que vous accueillez ces évocations sataniques avec la naïveté d'un traducteur des *Mille et une nuits*, vous n'auriez pas le plus petit mot à dire, et il ne vous resterait qu'une chose à faire, ce serait de reconnaître l'enfant.

Notre métier n'a d'excuse que dans la persistance que nous mettons à combattre les erreurs et à tenir les masses en garde contre le charlatanisme. Le jour où nous nous ingérerons à prendre au sérieux les plaisanteries américaines, nous aurons juste autant d'autorité que les diseurs de bonne aventure, et nous n'aurons plus qu'à aller sur la place de la Bastille prédire l'avenir aux conscrits et aux bonnes qui débarquent de la province, celles de Paris devenant de jour en jour plus rebelles à la cartomancie.

Le public, qui a aussi sa petite vanité, n'hésitera plus à croire qu'il est beaucoup plus fort que nous, et il finira par fonder des journaux pour nous éclairer, au lieu de venir s'abonner aux nôtres, dans l'intention de s'instruire en s'amusant.

## XXII

Le mal de la peur. — La galette du Gymnase. — La diffamation.
— L'histoire impossible.

21 septembre 1865.

Voici, m'assure un astronome, ce qui est arrivé : lorsque le mois d'août a eu fait son temps, le Créateur de toutes choses a demandé, afin de nous l'adresser comme à l'ordinaire, le mois de septembre dont le tour était arrivé. Mais c'est vainement qu'on a tout remué là-haut : le mois de septembre avait disparu. On a appris alors qu'un Séraphin peu délicat l'avait dérobé, et que ce caissier infidèle était passé en Belgique avec le produit de son larcin. Force a été alors de nous servir une seconde fois le mois de juillet déjà remisé au magasin des accessoires. Mais les ordres les plus sévères sont donnés, et si on parvient à ressaisir le coupable, on lui reprendra tout ce qui restera encore du mois de septembre, et on nous le rendra immédiatement.

Une autre version veut que si le ciel continue à rester à la dernière mode, bleu tout uni, c'est que M. Haussmann a exproprié les nuages pour les faire contribuer, comme les eaux de la Dhuys, à l'alimentation de Paris. Peut-être retient-on à la barrière ceux qui viennent des pays où règne le choléra et les soumet-on à la quarantaine comme les autres voyageurs? Car aujourd'hui les douaniers ne vous demandent plus en passant si vous rapportez du gibier dans votre sac de nuit; mais si vous ramenez le choléra dans vos vêtements, et pour, peu qu'il manque un bouton à votre gilet, on lui applique immédiatement le système de désinfection le plus nouveau.

L'homme qui arrive de Marseille est également devenu un objet d'horreur pour ses concitoyens. La bonne le met évaporer dans l'antichambre durant trois quarts d'heure avant de le laisser entrer, et quand il est parti, on se hâte d'ouvrir toutes les fenêtres.

Les amis du bien public n'en continuent pas moins à employer les ruses les plus louables pour rassurer les populations. Il me semble que, dans la situation présente, notre devoir serait, au contraire, de les effrayer. Moins elles seront rassurées et moins elles mangeront de fruits verts, moins elles passeront de nuits dans les palais spécialement consacrés à la volupté, moins elles porteront d'offrandes sur l'autel de la déesse Gastralgie qui tient au choléra par des liens étroits de parenté. Si le choléra était un mon-

sieur très fort à l'épée qui se présentât chez vous avec deux témoins, je comprendrais cette nécessité de rappeler tout son courage, mais il n'y a absolument rien à gagner avec un adversaire de cette nature. Vous aurez beau lui offrir des excuses écrites et vous déclarer prêt à les faire paraître dans plusieurs journaux à son choix, il est probable qu'il ne vous répondra même pas. Vous lui prouverez que vous avez dix ans de salle, il ne tiendra aucun compte de cette fanfaronnade.

Quoique les gens rassurés attrapent le choléra tout aussi facilement que ceux qui ne le sont pas, les feuilles utiles nous supplient de conserver notre sang-froid. Un journal de Nice essaye même de nous reconforter par une note spéciale où il déclare que

« Jamais la ville de Nice n'a joui d'un climat plus sain ; à ce point que, malgré l'apparition du choléra, les décès ont diminué d'un tiers. »

Il faut avouer que cet entrefilet est bien affriolant. Vous prenez une ville où il meurt, en moyenne, vingt-cinq personnes par jour, vous y introduisez adroitement le choléra, et le nombre des morts quotidiennes est réduit à dix-sept. Il est impossible de rêver un résultat plus satisfaisant. Si le journal de Nice n'a pas puisé ses renseignements dans l'armoire de la salle Herz, c'est à faire tout au monde pour amener à Paris cette agréable épidémie qui diminue ainsi d'un tiers la moyenne des décès. Peut-être le choléra a-t-il la propriété de guérir les autres maladies ? En ce cas, au

lieu d'asperger avec du chlore les vêtements des voyageurs, il serait prudent, pour la santé publique, d'avoir toujours sous la main quelque pèlerin, retour de la Mecque, chargé d'infecter les paletots des nouveaux débarqués.

Ces préoccupations me réjouissent, car elles prouvent que les Français tiennent encore à la vie, quoique ceux qu'on questionne sur ce sujet philosophique prétendent volontiers qu'ils n'ont pas peur de la mort. Quand on insiste en leur demandant pourquoi ils prennent tant de précautions contre le fléau, ils répondent que, s'ils veulent vivre, c'est surtout pour leurs enfants. En voilà encore une que nous connaissons.

Du reste, tout meurt sur cette planète, même ce qu'on avait les motifs les plus graves de croire immortel, comme notamment la galette du Gymnase qui vient d'expirer après une longue agonie. Si j'étais assez Davenport pour évoquer l'esprit de cette fameuse galette, il y aurait peut-être à lui faire écrire des Mémoires qui ne le céderaient en rien à ceux de Thérésa. La galette du Gymnase a été longtemps *le Petit Journal* de l'estomac : aujourd'hui elle a passé comme la fleur, elle a séché comme l'herbe des champs.

La galette du Gymnase ne pouvait d'ailleurs se dissimuler depuis plusieurs années que sa fin approchait. Ainsi que l'a dit Victor Hugo à propos d'un homme célèbre :

La mort, de plus en plus visible,
Se levait dans sa nuit, et croissait à ses yeux
Comme le froid matin d'un jour mystérieux.

Autrefois, une femme de naissanee médiocre ne résistait pas à l'offre gracieusement faite d'un morceau de galette sortant du four. A cette heure, les filles de concierges dont vous ambitionniez la possession exigent qu'avant de franchir leur seuil, vous alliez préalablement déposer vingt mille francs chez un notaire.

Osez donc proposer dix centimes de feuilleté à des demoiselles qui vous demandent pour qui on les prend quand on met à leurs pieds des purées de bécasses ! Celui-là serait bien fort qui parviendrait à faire descendre une petite dame de son coupé (lit) pour aller mordre dans une part de galette. Nos jolis jeunes gens qui passent leur temps à jouer au *gandin dépouillé* sont trop heureux d'être admis à semer de la poussière de diamant dans des faux cheveux appliqués à l'industrie, et si l'un d'eux essayait seulement de ramener les nymphes de 1865 à la pâte ferme du boulevard Poissonnière, il n'aurait plus qu'à chercher dans le suicide un asile contre la honte, l'avanie et ledésespoir.

Je conjure nos jeunes malfaitrices de ne voir dans ce qui précède aucune intention désobligeante de ma part. J'écris de l'histoire tout bonnement, quoiqu'il devienne depuis quelque temps assez difficile de déterminer où commence l'histoire et où finit la person-

nalité. Il était réservé à cette époque de désorganisation intellectuelle et morale de voir se plaider les singuliers procès auxquels ont donné lieu certaines questions historiques. M. Thiers, qu'on a quelques raisons de prendre pour un homme sérieux, avait, dans le *Consulat et l'Empire*, apprécié à sa façon la conduite du prince Eugène. Les tribunaux sont venus et lui ont dit :

— Un instant ! vous faites-là des personnalités. En France, la diffamation est interdite même preuves en main. Veuillez, avec toute la considération qu'on doit à votre beau talent, changer de tout au tout ce passage de votre livre.

Les mêmes tribunaux viennent, en revanche, de déclarer que, dans l'ouvrage intitulé : *La route de Varennes*, Alexandre Dumas n'avait pas outrepassé les droits de l'historien en accusant M. de Préfontaine d'avoir refusé de recevoir et de cacher la famille royale fuyant sa bonne ville de Paris.

Le petit-fils de M. de Préfontaine a attaqué Dumas pour atteinte portée à la mémoire de son grand-père ; mais l'auteur de *la Route de Varennes*, après avoir perdu en instance, a définitivement gagné en appel.

Tout cela est bien vague et ne nous apprend pas assez en quoi consiste l'histoire et en quoi elle ne consiste pas. Il est évident que si vous dites d'un monsieur qu'il s'est conduit, dans différentes circonstances, comme le dernier des fumistes, le jour où il en

appellera à la justice de son pays, vous seriez mal fondé à prétendre que vous écrivez de l'histoire, attendu qu'à ce compte-là un homme serait injurié dans les journaux plus il deviendrait personnage historique, ce qui serait, d'ailleurs, une consolation, maigre si vous voulez, mais c'en serait une.

D'autre part, il me serait bien agréable de pouvoir disserter sur le connétable Anne de Montmorency sans que M. de Talleyrand-Périgord m'intentât une action judiciaire, sous prétexte qu'un décret en a fait son ancêtre depuis trois semaines.

Dans cette perplexité, je crois qu'à notre époque le véritable historien est celui qui arrivera à écrire l'histoire sans nommer personne, en remplaçant les noms propres par des noms d'emprunts. Exemple :

« Le roi d'alors, que nous désignerons par l'initiale V.... afin de ne pas désobliger, ayant ruiné le royaume par des dépenses folles et des guerres injustes, Théodule (appelons-le Théodule), célèbre maréchal de France, livra dans les plaines de Denain une bataille qui sauva la monarchie.

« Malheureusement, X... étant mort, Z.., fut nommé régent et replongea le pays dans le plus épouvantable désordre. Décrire les soupers qu'il organisait tous les soirs avec l'astucieuse madame de P... est chose difficile. Les insensés ne voyaient pas qu'ils creusaient l'abîme sous les pas de la royauté, et qu'ils dressaient pour ainsi dire l'échafaud sur lequel cet infortuné souverain, dont nous dissimulerons la personnalité

sous le pseudonyme de Dambricourt, devait un jour monter avec son épouse dévouée, qu'il nous suffira de nommer Euphrasie, pour la faire reconnaître de tous les gens de cœur. »

Les enfants se noieront vraisemblablement dans cet alphabet; qu'y faire? puisque, non seulement il est impossible de raconter ce qui se passe aujourd'hui, mais qu'il n'est même plus permis de parler de ce qui s'est passé il y a quatre-vingts ans. Je ne suis plus bien sûr d'avoir le droit d'écrire que Napoléon Ier a perdu la bataille de Waterloo; aussi, quand on m'interroge sur ce grand désastre, ce qui arrive rarement, ai-je repris l'habitude de répondre :

— Il y a du pour et du contre. L'homme propose et Dieu dispose. A bon chat bon rat. Dans les petits pots les bons onguents.

C'est stupide, mais il n'y a certainement pas la matière à procès de la part des héritiers Grouchy. Maintenant, avant de se lancer dans la publication d'une histoire de France, il sera nécessaire de savoir au juste quels sont les personnages qui ont laissé des descendants et quels sont ceux dont la famille est éteinte. On peut taper sur ces derniers à cœur joie et leur mettre sur le dos les plus graves forfaits. Mais ceux qui, comme M. de Préfontaine, ont laissé des petits-fils, ménageons-les, attendu qu'un volume rapporte généralement cinq cents francs et qu'un procès en coûte quelquefois deux mille.

Les tribunaux n'ont pas plus besoin de mes conseils

que je n'ai besoin des leurs; mais si un avis désintéressé peut leur être agréable, je les engagerais fortement à user dans leurs jugements sur cette matière de la plus grande circonspection. Si on se mettait à accorder des réparations et des indemnités à tous ceux dont les aïeux ont été maltraités par les historiens, ce serait le déplacement de la fortune publique. Je suppose que Robespierre ait laissé un petit-neveu qui s'amusât à citer en police correctionnelle, pour outrages à un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions, tous ceux qui ont qualifié publiquement son oncle de mangeur de chair humaine; si le système adopté par les premiers juges d'Alexandre Dumas et par ceux de M. Thiers était adopté, ce petit-neveu aurait droit à des dommages-intérêts tellement considérables, qu'il serait obligé de se mettre dans les mains de Cora Pearl pour arriver à dépenser tout son argent.

L'histoire est une vieille toquée qu'on ne peut raisonnablement, vu son grand âge, rendre responsable de ses antipathies et de ses admirations. Ainsi la plupart de ceux qui ont voué Robespierre aux dieux infernaux se sont prosternés devant l'héroïsme de mademoiselle de Sombreuil buvant un verre de sang pour sauver la vie de son père. Le tableau de cette jeune fille avalant ce breuvage a incontestablement une grande tournure; mais prenez le plus humble commissionnaire ou le moindre marchand d'asperges, et demandez-lui si, en voyant marcher son père à la

mort, il n'aurait pas saisi avec enthousiasme ce moyen de lui rendre la vie, et si même il n'eût pas poussé le dévoûment jusqu'à accepter une seconde tournée. Je le déclare, quant à moi, et sans essayer d'en faire bénéficier le moins du monde ma gloire future, il n'y a pas sur terre un homme que je ne sauvasse à ce prix-là; je le ferais pour M. Bernard Derosne; je le ferais pour Hamburger des Variétés; je le ferais pour mon tailleur!

Avec la législation actuelle on se demande si les descendants du beau Dunois n'auraient pas le droit de faire un procès à Jacques Offenbach, qui vient de rouvrir la salle des Bouffes par une reprise de *Croquefer*, fantaisie historico-burlesque où la chevalerie française est traitée avec un sans-façon qui frise la calomnie. Ajoutons, pour calmer les descendants du beau Dunois (qui était affreux, s'il faut en croire le portrait récemment publié par *l'Illustration*), qu'il faisait bien chaud jeudi dernier aux Bouffes pour prendre la chevalerie au sérieux. C'était par une brûlante soirée d'automne : les lilas étaient peut-être en fleurs, mais les spectateurs étaient en compote. La représentation n'en a pas moins été brillante. Ce Croquefer est un personnage bien étonnant : il a avalé son épée sans s'en apercevoir et il finit par la rendre sans le moindre effort. Nous n'avons pas dans toute l'armée un homme capable d'une action aussi héroïque. L'art de la guerre a bien dégénéré.

Je n'ai jamais vu le vicomte d'Arlincourt, mort il

y a déjà quelques années; mais, s'il avait été dans la salle, j'estime qu'il eût bien souffert, et que s'il ne nous avait pas tous pris, acteurs et spectateurs, pour les pensionnaires d'une maison de santé, il nous eût au moins traités d'athées et de sacrilèges.

Le vicomte d'Arlincourt a raison : c'est une inconséquence de ridiculiser des choses qui, pendant vingt-cinq ans, ont constitué notre théâtre et fourni aux scènes du boulevard des succès centenaires. Ces représailles sont terribles; on ne peut, en contemplant cette volte-face à l'endroit des drames de chevalerie, s'empêcher de songer qu'un jour peut-être nos enfants se tiendront les côtes en voyant représenter telles quelles des pièces qui nous tirent des larmes, comme *la Dame aux Camélias* et *le Supplice d'une Femme.*

C'est nous qui serons alors des vicomtes d'Arlincourt, et les spectateurs diront de nous :

— Comme on était bête dans ce temps-là !

Travailleurs, mes frères, voilà le sort que l'avenir nous réserve. Accomplissons néanmoins notre mission artistique sur la terre, tout en nous montrant résignés aux futurs outrages de la critique. Qui ne diffame-t-on pas ? On a bien accusé M. de Lagrange d'avoir fait poser de fausses dents à *Gladiateur* afin de nous tromper sur son âge !

## XXIII

Ce qu'on voit dans le monde. — Les serpents de Pharaon. — Une aggravation de peine. — Les beaux-arts appliqués à l'industrie. — La décadence d'un homme politique.

13 octobre 1865.

Un inconnu, que je soupçonne d'être un *fenian*, me reproche assez durement, dans une lettre d'ailleurs affranchie, de ne pas m'occuper du tout de ce qui se passe dans le beau monde. L'inconnu est dans le vrai : ainsi, il y a trois mois, on a donné un bal d'enfants au numéro quatre cent quatre-vingt-deux de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, et je n'en ai pas parlé. Je manque évidemment d'informations, mais c'est à mon éducation qu'il faut s'en prendre. N'allant jamais dans le monde, il m'est impossible de raconter ce qui s'y passe. Resterait un moyen énergique de concilier mon peu de savoir-vivre avec les exigences d'un courrier élégant : ce serait d'entrer sous les portes cochères et de crier dans les cours en arrondissant mes deux mains en forme de porte-voix :

— Eh ! là-haut ! au troisième ! est-ce qu'on ne danse pas ce soir chez vous ?

J'aurais encore la ressource de soudoyer des concierges qui, en échange de beaucoup d'or, me diraient si la vicomtesse de R... avait un corsage plat ou un corsage froncé ; mais ces deux systèmes d'investigations répugnent également à ma juste fierté. Si le public y tient néanmoins, je me résigne, et j'annoncerai quand on voudra que le prince de Monléar vient d'épouser une demoiselle de la Trémouille, que le prince de Monléar , qui se remarie en troisième noces, a quatre-vingt-sept ans sonnés (ce doit être un mariage d'inclination), et puisque vous voulez faire de ma chronique un vitrage derrière lequel on affiche les époux, je conviendrai que j'assistais à la bénédiction nuptiale. C'est un mensonge, mais je suis trop heureux de me parjurer pour vous plaire.

Pour le noyau des lecteurs qui aiment les chroniqueurs mondains, j'ajouterai que j'ai beaucoup connu un jeune gentilhomme dont tous les journaux parlent trop et qui vient de mourir emportant avec lui les derniers vestiges de la distinction parisienne et de l'esprit français. Mais à ceux des lecteurs pour qui je n'ai pas de secrets, j'avouerai naïvement que jamais je n'ai eu l'honneur d'adresser la parole à ce petit-fils de Richelieu. A peine l'ai-je aperçu deux ou trois fois au théâtre, notamment le 20 novembre 1862, ce qui m'a même fort surpris, vu les événements, et, au premier aspect, je n'ai pas précisément retrouvé en lui le type

de séduction et d'élégance qu'on m'avait annoncé et auquel peu de femmes résistaient, dit-on, Du reste, j'ai aperçu dans une avant-scène, à la première des *Pommes du Voisin*, une de celles qui passent pour l'avoir le plus aimé. Dieu me damne ! Elle n'était pas belle.

Quant à son esprit, qui m'a été vanté souvent par des personnes qui s'y connaissaient, je n'ai pu l'apprécier qu'une seule fois dans une lettre adressée par lui au *Petit Journal*, lettre dont la rédaction laissait énormément à désirer. Mais on ne peut pas tout avoir.

Aujourd'hui il est mort. Ceux qui l'ont fréquenté dans la vie privée pleurent, dit-on, sur son cercueil. Moi qui n'ai pu le juger que sur sa vie publique, je demande à réserver ma sensibilité pour des catastrophes plus nationales.

Aux dernières nouvelles du grand monde, le serpent dit *de Pharaon* avait un énorme succès dans les salons. On arrive à faire sortir d'un petit cône pointu, à peine gros comme une pastille du sérail, un reptile presque aussi volumineux que les œuvres complètes de Clairville. Pour cinquante centimes on a déjà une forte couleuvre; pour un franc, on peut obtenir un boa. Ce jeu, très à la mode dans les sphères élevées de la société, n'est pas sans danger, puisque les serpents de Pharaon ne sont autre chose qu'un sulfocyanure de mercure, amalgame éminemment vénéneux. Pour

peu qu'on y touche du bout du doigt, la main devient gonflée comme un gant d'escrime. C'est même la première fois qu'on applique le poison à l'amusement d'un peuple. La Pommerais n'avait pas pensé à cette combinaison. Peut-être un jour de l'an prochain vendra-t-on dans les bazars des poupards à l'arsenic et des bébés de Pharaon à l'acétate de morphine.

Il est possible que je tombe un beau soir victime de mon imprudence, mais puisque le grand monde l'exige, je ferai éclore des serpents de Pharaon gros comme l'obélisque. A quoi puis-je me résigner encore pour reconquérir l'estime de mon correspondant ? Dois-je prier Thérésa de venir, moyennant vingt-cinq louis, chanter chez moi la *Femme à barbe* ? Je me suis laissé dire que les dames les plus armoriées se disputaient cette barbe défendue par les règlements. Oui, s'il le faut absolument, je pousserai le bon ton et le respect des croisades jusqu'à inviter Thérésa. Louis XVI lui-même n'irait pas plus loin, lui qui, de concession en concession, est arrivé à une concession de cimetière. Les inconnus qui m'assaillent vont-ils se déclarer satisfaits et se décideront-ils à me laisser en repos ? Je le désire, sans oser l'espérer.

Du temps que je m'usais les genoux sur les bancs du collège, nous étions possédés d'une manie : c'était de brûler les cordons de nos souliers au moyen de verres grossissants à travers lesquels nous faisions passer des rayons de soleil. Archimède nous avait enseigné ce passe-temps. Brûler les cordons de nos

souliers avec un verre grossissant était, à Saint-Louis, ce qu'il y avait au monde de mieux porté. Je crois que le serpent de Pharaon va jouir prochainement de la même faveur auprès nos jeunes élèves dont la rentrée a lieu ces jours-ci. Les plus hardis d'entre eux s'occupent même de trouver une invention pour retarder cette heure, qui n'est pas celle du berger. Les uns attendent qu'ils soient en sueur pour boire précipitamment un verre d'eau glacée, afin d'attraper une pleurésie qui les laissât un mois de plus au sein de la famille. Les autres se préparent dans le silence de la cuisine des bains de pied à la moutarde qu'ils prennent immédiatement après avoir mangé. Je connais un lycéen qui, l'autre, jour a supplié son père de le retirer de Sainte-Barbe pour l'envoyer au collège de Marseille. Le père s'est creusé la tête pour deviner le motif de cette préférence subite, et il a fini par découvrir que cette fantaisie, d'abord inexplicable, venait de ce que la rentrée des classes, dans tout le Midi, était remise indéfiniment à cause du choléra.

Le père a vivement reproché à son garçon de spéculer ainsi sur le fléau, mais cet enfant, qui ira loin, a répondu avec une intelligence bien au-dessus de l'âge de lord Palmerston :

— Puisque avec l'épizootie qui règne en ce moment nous n'aurons bientôt plus de viande à manger, le choléra est un bienfait de la Providence, attendu qu'il diminue le nombre des hommes en même temps que le nombre des bestiaux.

Ce qui ajoute à la situation critique des *rentrants*, c'est qu'ils sont obligés par les convenances d'aller faire leur compliment au proviseur, en l'assurant qu'ils sont enchantés de le revoir. C'est le condamné embrassant le bourreau au moment où celui-ci va l'exécuter. Cette douteuse nécessité rappelle celle où se trouvaient en 1848 les claqueurs du Vaudeville pendant les représentations de *la Foire aux idées*. Très démocrates pour la plupart, ils étaient profondément indignés des principes réactionnaires mis en couplets dans cette revue politique, mais comme ils étaient là pour claquer, leurs mains et leurs opinions se livraient un combat terrible.

— Canailles! murmuraient-ils en applaudissant à tout rompre, si je tenais seulement les auteurs dans un coin, ils passeraient un mauvais quart d'heure... Ah ! ah ! très-joli ! bis ! bis ! A la porte l'interrupteur ! Tous ! tous !

Et comme ces luttes dramatiques se terminaient généralement par un pugilat général, ces infortunés claqueurs se voyaient forcés par devoir de donner des coups de poing qui leur saignaient le cœur, et d'assommer des gens qu'ils auraient voulu serrer dans leurs bras.

Les mêmes entre-filets qui ont annoncé que la rentrée des classes était retardée pour cause d'épidémie dans tous les collèges méridionaux, nous ont appris qu'un forçat condamné à cinq ans de fers pour vol

avec effraction, était mort du choléra en arrivant à Toulon. L'entre-filets a même ajouté qu'on avait immédiatement fait prévenir la famille du défunt.

Cette nouvelle a passé presque inaperçue, et je le regrette : il faut que je sois perverti jusqu'à la moelle, mais il me semble qu'on pouvait bien, avant d'envoyer ce pauvre diable prendre la place qu il devait occuper pendant cinq ans, attendre que le choléra eût disparu de la ville. Des gens dont l'honorabilité m'est connue m'assurent qu'il y a des lois en France et même que je suis censé ne pas les ignorer. Le fait est que je les ignore, mais puisque ce coupable qui a eu le tort de voler, surtout avec effraction, a été condamné à cinq ans de galères, c'est qu'il n'a pas été condamné à mort. Or, installer un individu dans une voiture cellulaire par une chaleur de quarante-cinq degrés à l'ombre (remarquez que les prisonniers y sont toujours) et le diriger sur Toulon, actuellement décimé par l'épidémie, c'est exactement comme si on l'envoyait à l'abattoir. Autant lui dire tout de suite :

— Mon ami, vous avez été condamné à cinq ans de boulet; mais, comme la première chose que vous feriez en arrivant à Toulon ce serait de mourir du choléra, si vous voulez, nous allons vous abattre sur place: ce qui vous épargnera d'inutiles souffrances en nous permettant d'économiser des frais de voyage.

On m'objectera que cet homme est un malfaiteur de la plus dangereuse espèce et ne mérite aucune pitié.

S'il ne mérite aucune pitié, condamnez-le à mort; mais, puisque vous ne l'avez condamné qu'à cinq ans de galères, ne faites pas tout ce qu'il faut pour qu'il meure le premier jour.

Il est vrai qu'aussitôt le décès constaté on a prévenu la famille. C'est évidemment une attention, mais je doute que la famille soit en état de l'apprécier. La loi française est d'une sévérité plus que suffisante : si nous nous mettons à octroyer, outre les frais, la peine de mort aux condamnés qui ont encouru cinquante francs d'amende, je crois que nous dépasserons de beaucoup les intentions du législateur.

Nous aurions alors le choléra appliqué au Code civil comme nous avons aux Champs-Élysées les beaux-arts appliqués à l'industrie, dont l'exposition continue à attirer presque autant de monde que Thérésa, qui chante la *Femme à barbe* dans le café d'en face.

L'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie est un musée très intéressant qui ne me paraît pas justifier complètement son titre. Les salles du bas sont pleines de lits de fer, de commodes-toilettes et de garde-feux qui n'ont pas le moindre rapport avec les beaux-arts. D'autre part, les salles du haut ont été exclusivement réservées aux collections artistiques de MM. de Rothschild et d'Hertfort, dont les curiosités ne touchent en quoi que ce soit à l'industrie. J'y ai remarqué, entre autres merveilles, une admirable

statuette équestre en bronze doré, que je crois être l'œuvre de Verocchio, et dont le but industriel m'échappe tout à fait. J'y ai considéré attentivement des armes de premier choix, dont le catalogue a été publié par M. Julien Lemer. Épées, masses d'armes, yatagans et dagues de Tolède, tout cela est hors ligne, mais ne peut guère s'appliquer qu'à l'industrie de traverser son semblable d'outre en outre.

En revanche, le Palais des Champs-Élysées ne contient aucun de ces objets d'art dont l'application à l'industrie est aujourd'hui si fréquente ; comme, par exemple, les petits *raccroche*-cœurs que les femmes se collaient autrefois sur les tempes et qu'elles laissent maintenant tomber du haut du front jusque dans l'œil, droit ou gauche, à la volonté du preneur.

Les beaux-arts appliqués à l'industrie, ce sont les portraits à trente-cinq francs, que d'anciens prix de Rome sont obligés d'exécuter en une séance et demie, afin de satisfaire aux requêtes d'un propriétaire qui n'a jamais appliqué les beaux-arts qu'à la perception de ses loyers.

C'est encore le roman en gutta-percha, qu'on allonge à discrétion, selon les désirs du rédacteur en chef, ou qu'on étrangle tout à coup au milieu des plus émouvantes péripéties, en jonchant de cadavres le dernier feuilleton.

Croyez-vous donc que, depuis dix ans, M. Meissonnier, peintre en tabatières, et M. Gérôme, peintre en Japonais, fassent autre chose que d'appliquer l'art à

la plus déplorable des industries ? Du reste, les anciens, dont la loyauté artistique est si richement représentée au Palais des Champs-Élysées, ne se doutaient même pas que le talent pût se galvauder ainsi. Il appartenait à notre époque de mettre aussi résolument dans le commerce les choses les plus sacrées. Michel-Ange a été remarquablement inspiré de choisir le seizième siècle pour venir au monde. S'il avait vécu au dix-neuvième siècle, au lieu de sculpter le *Moïse* de l'église Saint-Pierre de Rome, il aurait peut-être fabriqué des petits bougeoirs en aluminium pour les lampistes du passage des Panoramas.

Un essai inattendu de littérature appliquée à l'industrie a plongé, ces jours-ci, nos principaux hommes politiques dans une grande consternation. M. Amédée de Césena, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, ancien rédacteur du *Pays*, ancien rédacteur en chef de la *Patrie*, vient de couronner sa carrière officielle par la publication d'un petit volume intitulé *les Belles pécheresses*, qui ne le cède en rien, comme gaillardise, aux *Mémoires d'une femme de chambre* et à *Ces petites dames de Bullier*. Je trouve que, pour un ancien homme d'État, M. Amédée de Césena manie joliment la malpropreté. Le livre débute par un portrait à la sanguine, de qui? de Cora Pearl (lisez Perle). Dans quel salon ces deux personnages diplomatiques peuvent-ils bien s'être connus? Je ne pense pas que ce soit chez l'ambassadeur de Suède.

Et voilà l'homme qui a dit son fait à la Russie; qui a conseillé la patience aux Polonais, et qui a, dans les circonstances solennelles, montré d'un doigt inspiré les Iles Britanniques aux habitants de Cherbourg! Ce défenseur de dynasties a été dans le secret des cours; il donnait des audiences et presque des avertissements. il a été parfois chargé, à l'exclusion de tous, de démentir les bruits propagés par la malveillance. Il a pu signer des déclarations comme celles-ci :

« Certains journaux prétendent que M. Raphaël Félix est sur le point d'épouser la reine d'Angleterre. Nous sommes autorisés à déclarer que ce bruit n'a aucune espèce de fondement. »

Qui de nous, si hardi qu'il fût, eût osé se comparer à Amédée de Césena? On disait en le voyant passer :

— Le voilà, celui qui commande aux autres hommes. Il tient dans sa main puissante les destinées des nations. Quand il a traité une question dans un article de tête, en neuf interligné, il n'y a plus à y revenir. c'est comme si la Providence et son notaire y avaient passé.

S'il faut mettre à nu les replis les plus secrets de mon cœur, je m'étais toujours douté qu'un grand nombre de capacités politiques était tout bonnement des vaudevillistes qui n'avaient pas réussi à se faire jouer à Beaumarchais; mais ce que nous ne pouvons ignorer, nous autres gens de peu de foi, M. de Césena a tort de l'apprendre aux bons croyants qui, jusqu'à ce jour

désormais néfaste, se représentaient volontiers un ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel* assis la tête dans ses mains et rêvant au bonheur de la France depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, sans jamais s'interrompre, si ce n'est pour prendre ses repas.

Que vont penser ces natures aimantes en voyant nager ainsi dans la basse gaudriole un de ces hommes qui étaient arrivés à remplacer son chapeau de soie par une auréole phosphorescente.

— Comment! diront ces lecteurs pleins d'innocence, il y a une aussi mince cloison entre un premier-Césena et un de ces petits volumes rose tendre qu'on commence dans un boudoir et qu'on achève dans une pharmacie? S'il en est ainsi, rien ne s'oppose plus à ce qu'il se fonde à Paris un grand journal politique quotidien dont le rédacteur en chef sera mademoiselle Léonide Leblanc, auteur des *Petites Comédies de l'amour*, avec Catinette pour les questions étrangères, et Maria la Créole comme gérant responsable?

Quand on a prophétisé, comme M. Amédée de Césena, au moins faut-il jouer sa pièce jusqu'à la fin et ne pas laisser soupçonner qu'on pourrait bien n'être qu'un vulgaire cascadeur, comme on dit dans les *Belles Pécheresses*. M. Paulin Limayrac est évidemment plus fort : on lui proposerait d'écrire les *Confidences de Markowski* qu'il refuserait, c'est ma conviction. Ce pourrait être cependant une belle affaire d'argent.

## XXIV

Le second été. — Le dernier gentilhomme. — La franc-maçonnerie et la garde nationale. — Les bienfaits de l'ignorance.

8 octobre 1865.

Tant que les vendanges n'étaient pas terminées, la chaleur avait un prétexte pour nous mitrailler de ses feux. Elle disait : J'accable les hommes, mais je bonifie le raisin. Aujourd'hui qu'on débite du vin doux à tous les coins des rues, elle est sans excuse, à moins qu'elle ne nous amène une seconde récolte. Nous avons des natures horticoles et frugivores qui, à partir du milieu de septembre, vous annoncent volontiers qu'on a constaté de nouveaux bourgeons aux arbres et que nous aurons très probablement une seconde récolte. Jamais de la vie cette fameuse seconde récolte n'est arrivée à terme, mais ce qui cette année laisse le champ libre aux plus vastes suppositions, c'est qu'un hanneton a été aperçu grimpant le long d'un poteau télégraphique sur la route de Paris à Marseille. Cet animal, assez dégoûtant du

reste, s'est cru arrivé au printemps, et comme un acteur qui se tromperait de réplique, il a fait son entrée deux scènes trop tôt. Mais en voyant l'étonnement profond que son apparition isolée provoquait chez les populations rurales, il a dû comprendre qu'il faisait un impair, et je ne doute pas qu'il ne se soit hâté de rentrer sous la terre, tout ébaudi de la terrible veste qu'il venait de remporter.

Jusqu'à présent la seconde récolte n'a été réalisée que par les aubergistes de Trouville. Les baigneurs s'imaginent naïvement être au commencement de la saison, ce qui n'a rien qui doive surprendre, puisque les hannetons eux-mêmes s'y trompent. Il en résulte que dimanche passé, 1er octobre, le turf du bois de Boulogne était dépeuplé. Çà et là quelques voitures, et pas une femme pour reposer sa tête. En tout nous étions vingt-sept. Un instant le bruit a couru que nos principales gourgandines étaient parties pour Toulon afin d'aller soigner les cholériques ; on disait que Soubise devait y arriver première, et on la prenait déjà à quatre contre un, lorsqu'on a appris tout à coup qu'elles n'avaient jamais voulu se laisser entraîner ; qu'elles étaient purement et simplement à Cabourg, à Fécamp ou à Étretat, qu'il n'y avait donc à se forger aucune inquiétude sur leur précieuse santé, et qu'elles seraient prochainement rendues à l'amour de l'immense majorité des Français.

Le turf manquait également de gentilshommes,

mais on devait s'y attendre, puisque la plupart des journaux ont annoncé la semaine dernière que le dernier gentilhomme venait de mourir. Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'en reste plus. En 1848, on a compté jusqu'à douze cent cinquante individus dont chacun était entré le premier aux Tuileries le 24 février. Tous les ans, à Paris, le dernier gentilhomme français meurt pour une cause quelconque, et comme les boulevards et les premières représentations ne pourraient pas vivre si on ne comblait pas cette lacune, on se hâte d'en élire un nouveau qui promène sa gentilhommerie dans tous les cercles jusqu'à ce qu'il décède à son tour, laissant son sceptre à un autre qui passe dernier gentilhomme à la pluralité des voix.

Lord Seymour a été dernier gentilhomme, M. de Morny l'était il y a six mois, et la mort récente de M. de Gramont-Caderousse laisse actuellement vacante cette position enviée. Ce fonds de gentilhommerie française ne peut manquer d'être mis très prochainement en adjudication, mais on ne s'établit pas dernier gentilhomme comme on s'établit marchand de marrons. D'abord le marchand de marrons s'installe d'ordinaire à huit heures du matin pour fermer à minuit, minuit et quart, avec la clôture des omnibus. Le dernier gentilhomme n'ouvre guère son magasin avant quatre heures du soir ; en revanche, il est quelquefois grand jour qu'il n'a pas encore éteint le gaz.

En outre, tout homme peut exercer l'état libre de

marchand de marrons ; la profession de dernier gentilhomme ne convient qu'à certaines natures. Tel individu aura beau entourer de soins et de respect les femmes les plus décriées, il aura beau jeter par la fenêtre une dizaine de garçons de café, il aura beau tuer son homme en duel et aller aux Délassements-Comiques le soir même de son acquittement, c'est comme s'il chantait *aichiquita.* Il ne sera jamais dernier gentilhomme.

Tel autre fera exactement la même chose en y ajoutant quelques « tu peux te fouiller » ou « faites-la donc passer qu'on la voie, » et il est dernier gentilhomme. A quelle cause apparente tiennent ces injustices de l'opinion publique ? Il est difficile de la déterminer. C'est surtout en fait de gentilhomme que le célèbre « je ne sais quoi » joue un rôle capital.

Maintenant, messieurs, à qui le tour ? Interrogez-vous bien avant de vous présenter au concours qui ne peut manquer d'avoir lieu prochainement pour le poste élevé de dernier gentilhomme. Si vous ne vous sentez pas les poumons nécessaires pour passer les nuits du mois de décembre entre quatre courants d'air, dans les couloirs du café Anglais, ce n'est pas la peine de risquer l'aventure. Mais si vous vous croyez assez de moyens pour résoudre ce problème de ne faire absolument rien et de mourir de fatigue à trente ans, portez-vous candidat, et une fois élu par le public si difficile des courses du bois de Boulogne, l'avenir est à vous ; on fera un bruit énorme autour

de votre personnalité ; tous les aspirants gandins se fourreront dans votre état-major, et les maquillées les plus à la mode seront trop heureuses de subir vos brutalités. Je dois toutefois vous prévenir loyalement que quinze jours après votre mort, il ne sera plus question de vous nulle part, si ce n'est peut-être à votre cercle où vos amis n'éprouveront aucun scrupule à vous appliquer, en le retournant, le mot d'André Chénier :

— Il n'y avait pourtant pas grand'chose là.

Outre l'extinction du dernier gentilhomme, et l'apparition du hanneton cité plus haut, les feuilles quotidiennes ont enregistré plusieurs lettres de M. Émile Ollivier sur des sujets divers, et spécialement pour repousser la calomnie. Tous les huit jours, M Émile Ollivier saisit sa plume et écrit une lettre à quelqu'un pour repousser la calomnie. Ses amis politiques (il en a un seul, tout petit) ont essayé de lui faire comprendre qu'il dépassait les limites de son mandat. M. Émile Ollivier leur répond que la grammaire est non seulement l'art de parler, mais encore d'écrire correctement, et il continue à mettre des lettres dans la boîte. J'ai rarement vu un député aussi épistolaire. On ne peut pas publier un fait divers pour annoncer qu'il y aura prochainement une éclipse de lune visible à Paris, sans que M. Émile Ollivier écrive le lendemain qu'il n'est pas un vulgaire ambitieux. Cet orateur doit manger en timbres-poste, son traitement de membre au Corps législatif.

J'admets très bien que M. Émile Ollivier explique sa conduite à ceux qu'elle intéresse, mais je trouve assez singulier qu'il me donne continuellement des explications à moi qui ne lui en demande pas. Nous l'avions nommé pour qu'il prît la parole quand la session est ouverte, et non pour qu'il écrivît des lettres aux journaux une fois qu'elle est close. Néanmoins, comme il faut bien accepter les gens tels qu'ils sont, je le prierai, au risque de lui fournir l'occasion d'une nouvelle lettre, de m'indiquer quelle est, pour un homme également ami de l'ordre et de la religion, la conduite à suivre dans la grande affaire de la franc-maçonnerie qui vient d'être solennellement excommuniée par notre saint-père Pie IX dans un consistoire secret.

Le pape a dit textuellement :

« Nos prédécesseurs ont pensé qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour lacérer, avec une sentence de condamnation, cette secte RESPIRANT LE CRIME et s'attaquant aux choses saintes et publiques. »

Jusqu'ici je m'étais imaginé, à tort, qu'un franc-maçon était un monsieur comme un autre, si ce n'est qu'il donnait une cotisation de vingt francs par an, et qu'il se faisait faire sa photographie, avec un grand cordon bleu-ciel sur la poitrine. Le chef de ma religion, qui est infaillible, déclare tout à coup que les francs-maçons composent une secte respirant le crime ; je suis forcé de croire que la franc-maçonnerie respire le crime. Je ne sors pas de là.

D'autre part, le grand maître de cette secte excommuniée, et respirant ce que vous savez, se trouve être, en France, le général Mellinet, commandant de toutes les gardes nationales du département de la Seine. C'est là que ma perplexité, commence et que je me vois obligé d'avoir recours aux lumières de M. Ollivier, expert entre tous à tourner les difficultés.

J'ai pour les autorités de mon pays un respect que j'appellerai phénoménal. C'est au point que lorsque j'aperçois un des quelques grands hommes qui ont sauvé la France, je tourne immédiatement le dos de peur d'être ébloui. Mais j'ai voué également à la religion dans laquelle je suis né une obéissance dont on ne peut se faire une idée. Comme garde national, je suis tenu d'exécuter les ordres que, le général Mellinet jugera à propos de me transmettre. Comme catholique, je dois poursuivre le même général Mellinet de mes anathèmes et de mes malédictions.

Je suppose qu'un jour de revue le commandant en chef de la garde nationale me prie de faire demi-tour à droite, je me trouverai dans la dure nécessité de lui répondre :

— Pardon, général : ce serait avec le plus grand plaisir que j'opérerais le demi-tour auquel vous paraissez tenir, mais ma religion, qui est aussi la vôtre, m'interdit catégoriquement de recevoir les ordres d'un excommunié. Je ne puis donc vous obéir : *non possumus.* C'est comme si vous demandiez à un manchot de prendre son courage à deux mains.

Il est plus que probable que le général Mellinet déférera ma conduite au conseil de discipline séant à Paris, mais ma défense sera pleine d'arguments victorieux :

— Messieurs, dirai-je, j'ai fait mes études au collège Saint-Louis, où, indépendamment des sermons que l'aumônier nous adressait le dimanche, à la chapelle, deux heures par semaine étaient consacrées à l'instruction religieuse. Pendant les six ans que j'ai écossé des vers latins dans cette caserne, on n'a cessé de me recommander la plus complète soumission aux volontés du pape, qui est le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. S'il faut aujourd'hui que je me révolte contre les volontés du pape, pourquoi le gouvernement m'a-t-il fait enseigner, pendant six ans, qu'il fallait m'y soumettre ? Vous me direz, il est vrai, que le gouvernement qui nomme les aumôniers dans les collèges, nomme aussi les commandants dans la garde nationale. Je le sais parfaitement ; mais comme il m'est impossible d'éviter l'hôtel dit des Haricots sans encourir le feu éternel, et comme je ne peux suivre les instructions de l'aumônier du collège Saint-Louis qu'à condition de me faire rayer de la garde nationale comme mauvais citoyen, je déclare le conseil de discipline incompétent. C'est une affaire entre le ministre de l'intérieur et celui des cultes. Qu'ils trouvent une moyenne ; qu'ils prennent un parti quelconque, fût ce un tiers parti. C'est le cas ou jamais d'utiliser M. Emile Ollivier. Quant à moi,

je me lave les mains de ce conflit, et je demande formellement à retourner dans ma famille qui doit être fort inquiète.

Voilà ce que je dirais, et je défie le capitaine rapporteur de ne pas abandonner l'accusation à mon égard. Il y a actuellement dans le département de la Seine quarante mille négociants établis qui se trouvent dans la même situation que moi, avec cette différence qu'ils montent leur garde régulièrement, tandis que le sergent-major qui doit me faire monter la mienne n'est probablement pas encore fondu.

J'y suis du reste résolu, le jour où les besoins de la patrie me forceront la main, je déclarerai que je ne sais ni lire ni écrire, à l'imitation de ce juré qui vient d'être récusé à Paris même, comme illettré. Tout le monde sait que, pour être couché sur la liste du jury, il faut jouir dans son quartier d'une sérieuse considération doublée d'une certaine fortune acquise au moyen d'une industrie honorable. L'exemple de ce juré prouve qu'on peut arriver à ces divers résultats sans connaître l'alphabet autrement que de réputation. Quel argument formidable contre l'instruction gratuite et obligatoire ! Si cet homme avait su lire et écrire, il serait peut-être devenu un méchant écrivailleur comme vous ou moi, comme vous surtout ; un de ces hommes à qui l'on dit : Faites donc du théâtre, — chaque fois qu'ils s'essayent dans le journalisme, et : Pourquoi ne faites-vous pas du

journalisme ? — dès qu'ils veulent se livrer au théâtre. Il se serait fait refuser des pièces partout, et il aurait appelé Sardou accapareur. Ah ! si j'avais à recommencer ma vie !

Ce n'est certes pas nous autres gens de lettres qu'on rayera de la liste du jury, car on ne nous y inscrira jamais. Lui qui n'a pu céder pour cause majeure à la tentation de quitter un travail pressé pour lire *Madame Bovary* ou *le Conscrit de* 1813, il est arrivé à une agréable aisance sans passer par les lettres anonymes et les éreintements de la presse périodique. En ce moment, par exemple, on s'occupe beaucoup de lui et il ne s'en doute même pas. N'ayant jamais ouvert un journal si ce n'est pour envelopper son linge, il ignore que M. de Bismark est en révolte ouverte avec la Confédération germanique, et que la douce Revalescière Du Barry guérit estomac, nerfs, foie, poitrine et congestions. Ses œuvres littéraires se composent de quelques croix bien senties qu'il a dessinées dans des circonstances solennelles, mais il n'a jamais songé à les réunir en volume et à aller les offrir à un éditeur.

Au reste, à voir les jolies obligations que mettent de côté bon nombre de petites demoiselles qui ne sont savantes que de minuit à sept heures du matin, nous aurions dû nous douter depuis longtemps que la fortune n'est pas toujours ennemie d'une ignorance radicale. Amour et fautes d'orthographe, voilà leur devise. Elles n'en ont pas moins sur les bords du lac

d'Enghien des petits chalets suisses pour lesquels on vendrait son âme. Combien en ai-je connu qui promenaient leurs jupes traînantes dans des chambres à coucher capitonnées en damas bleu rehaussé de clous d'or, et qui lisaient Alfred de Musset en tenant le volume à l'envers !

Veux-tu que je te nomme, ô toi cocotte célèbre entre les plus célèbres, à qui j'ai demandé l'autre jour un autographe et qui m'as répondu avec un sourire enchanteur :

— Oh ! non ! je ne veux pas ! ça pourrait me compromettre.

Tu t'imagines que j'ai été dupe de cette feinte réserve. Détrompe-toi, femme deux fois céleste ; je soupçonnais que tu ignorais l'art de communiquer ta pensée par l'entremise d'une plume de fer, et je n'ai sollicité un mot de ta blanche main qu'à seule fin de m'éclairer tout à fait. N'est-ce pas que les journalistes sont capables de tout ? Mon excuse, c'est que je n'ai aucune prétention à devenir dernier gentilhomme.

## XXV

Les fantaisies de la médecine : L'alcool et le choléra. — Je frise la politique. — Les égarements d'un grand chanteur.

15 octobre 1865.

On a beau dire, ou plutôt ne rien dire, les gens qui tiennent à la vie, et ceux-là sont de jour en jour plus nombreux, commencent à s'offrir entre eux des grogs au laudanum et des demi-tasses d'acétate d'ammoniaque avec le bain de pied. On avait ordonné dans le principe l'emploi réitéré des alcools. Ce fut la cause de tous nos malheurs, d'autant plus que la peur étant, comme vous savez, mauvaise conseillère, au lieu de prendre un petit verre de rhum dans une tasse de thé, on finissait par verser un petit verre de thé dans une tasse de rhum. Il y a dix ans, un novateur qui se fût permis d'insinuer que le rhum dans du thé était une combinaison dangereuse en temps de choléra, eût été considéré comme un ennemi déclaré de la santé publique et probablement brûlé en effigie, à l'instar du mannequin anonyme auquel on a mis le

feu sur une des places publiques de Marseille. Car tous les journaux ont raconté les troubles provoqués par ce fameux mannequin. Ils ont donné les noms des incendiaires, le nom du commissaire de police qui les a fait arrêter et le nom du juge d'instruction chargé de suivre l'affaire. Le seul nom qui n'ait pas été publié, c'est celui du mannequin. C'était pourtant, il me semble, le plus intéressant à connaître.

Aujourd'hui l'alcool est totalement démodé. Il est prouvé qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour se débarrasser d'un cholérique devenu gênant que de lui introduire dans l'estomac cette liqueur de feu, qui le fait éclater comme un obus, ou de le faire *revenir* dans sa couverture comme un poulet sauté, à l'aide de frictions qui équivalent pour lui à une volée de coups de canne.

De 1832 jusqu'à nos jours, lorsqu'un trembleur allait demander à son médecin un préservatif contre le fléau asiatique, le docteur lui répondait en termes plus ou moins médicaux :

— Aux premiers symptômes, avalez des petits verres de rhum, et faites-vous frictionner avec une brosse de chiendent.

En échange de cette consultation, le visiteur laissait dix francs sur la cheminée et regagnait son domicile. Aujourd'hui, si le même visiteur allait interroger le même médecin, le même médecin répondrait au même visiteur :

— Vous pouvez manger des fruits, mais gardez-

vous de vous laisser frictionner et de boire le plus petit verre de rhum.

Le seul rapprochement possible entre les deux consultations, c'est que le visiteur laissera encore dix francs sur la cheminée. Toute la médecine est là.

Si le mot justice n'était pas à peu près vide de sens, le cholérique en expectative aurait le droit de présenter à son docteur cette objection rationnelle:

— En 1849, vous m'avez exposé aux plus grands dangers en me conseillant les frictions et le rhum que vous reconnaissez vous-même contenir des éléments de destruction de première qualité. Envoyer à la mort un homme qui ne vous a jamais fait que des politesses, c'est grave ; mais lui prendre, en outre, une somme d'argent pour les frais d'exécution, c'est de la pure sauvagerie. Je ne consens à vous donner dix nouveaux francs qu'à la condition que vous me rendrez les dix autres que j'ai laissés autrefois sur votre cheminée, puisque vous me recommandiez en 1849 ce que vous me défendez de la façon la plus absolue en 1865.

— Vous ne comprenez rien à la science, répliquerait évidemment le médecin. Si pour la même maladie nous fabriquions toujours la même ordonnance, la position ne serait plus tenable. Un client viendrait nous consulter une fois pour toutes et, lorsqu'il connaîtrait son affaire, nous n'entendrions plus parler de lui. En modifiant nos traitements tous les six mois, nous semons dans les esprits timorés une agitation favorable à notre industrie déjà fort décriée.

Nous ne voulons pas assez comprendre que les médecins sont, vis-à-vis du public, dans la situation des couturières en vogue. Un jour, on porte des tailles courtes et on soigne le choléra par la digitale. Le lendemain, on reprend les tailles longues et on soigne le choléra par le laudanum. Avec quelques poignards dans le chignon et trois gouttes d'arnica dans son potage une femme peut, en ce moment, non seulement plaire à tous les gens d'alentour, mais encore braver d'épidémie régnante. Quand le choléra viendra nous revoir (ce serait bien humiliant pour nous s'il cessait ses relations avec la France), les poignards auront été remplacés par des torsades et les trois gouttes d'arnica par une cuillerée d'essence de térébenthine. Ce qu'on observe de plus remarquable dans ces fantaisies de la mode, c'est que, de quelque façon qu'on les gouverne, les femmes et l'épidémie n'en font ni plus ni moins de victimes. Le meilleur moyen de guérir du choléra est encore de ne pas l'attraper.

Une chose pourrait faire supposer que le choléra vexé rappellera son ambassadeur; il n'a pas encore été, même à Marseille, reconnu par le journal officiel. Les fonctionnaires, qui ne lisent que le *Moniteur*, sont donc tenus de croire que jamais la santé publique n'a été plus florissante. Ce qui a dû cependant les désorienter un peu l'autre jour, c'est que leur journal annonçait qu'on venait d'envoyer dix mille francs pour les cholériques. Ils se sont probablement demandé de quels cholériques il s'agissait, puisqu'il

n'a encore été question d'aucun cholérique dans la feuille gouvernementale. Il leur est tout au plus permis de supposer que les dix mille francs s'adressent à ceux qui ont survécu à l'épidémie de 1832, en admettant que le *Moniteur* ait reconnu celle-là.

Cette réserve, bien inutile d'ailleurs, me rappelle que Garibaldi avait déjà depuis six mois renversé la monarchie napolitaine et donné un trône à Victor-Emmanuel, qu'il n'avait pas encore été nommé une seule fois par le *Moniteur*. Un matin, enfin, un entre-filet du journal officiel annonça que le général Garibaldi était légèrement indisposé. Moi, qui me serais cru indigne de mes droits électoraux si je m'étais permis la lecture d'une autre feuille quotidienne, je fus, je l'avoue, singulièrement intrigué.

— Qui diable est-ce, me disais-je, que ce général Garibaldi dont jamais mon journal ne m'a dit un mot, et qu'il nomme ainsi tout à coup, en me révélant qu'il est légèrement indisposé ? Il y a là sans doute une faute d'impression ; mais si, par hasard, ce n'en était pas une, qui me renseignera au sujet de ce général Garibaldi que je ne connais pas ?

Je sentis que je devenais fou. C'est alors que, pour me tirer d'incertitude, j'osai de temps en temps jeter sur d'autres journaux, non couronnés par l'Académie, un œil indiscret et criminel. Inutile d'ajouter que c'est ce qui m'a perdu.

Mais je me hâte de changer de conversation, pour

rentrer dans le giron des faits divers; car vous ne vous doutez guère qu'on m'a accusé la semaine passée de friser quelquefois la politique. Cette frisure m'a beaucoup surpris. Jusqu'ici j'avais pensé, avec Montesquieu, que la politique reposait sur la discussion des affaires publiques d'un pays. Il paraît que c'est tout autre chose et que Montesquieu a abusé de mon innocence. J'ai toujours eu l'idée qu'il fallait me méfier de cet homme-là.

Maintenant, en quoi consiste-t-elle cette politique qu'on me reproche de friser? Si je ne peux pas dire, sans saper la société par sa base, que le pape a excommunié les francs-maçons, je sape également la société en racontant que j'ai vu avant-hier un omnibus dont le cheval de droite s'était abattu. Dire qu'on a vu un omnibus dont le cheval s'était abattu, c'est faire, non seulement de la politique, mais peut être de l'opposition. Car personne n'ignore que la Compagnie des omnibus est composée d'actionnaires très haut placés, et insinuer que ses chevaux manquent de solidité dans le jarret, c'est tout simplement porter contre le conseil de surveillance une accusation d'incurie qui atteint plusieurs de nos hommes d'État.

Nous serons continuellement exposés à des malentendus tant qu'on ne nous aura pas donné du mot « politique » une définition suffisante. Un homme peut passer pour aborder la politique chaque fois qu'il cause d'autre chose que de lui. Ainsi, j'ai souvent admiré l'audace de M. Millaud, qui a inséré dernière-

ment dans le *Petit Journal* que la Cour était à Biarritz et qu'elle se disposait à partir pour Saint-Cloud. M. Millaud ne tient à la famille régnante par aucun lien de parenté. Imprimer que la Cour se dispose à partir pour Saint-Cloud, n'est-ce pas annoncer clairement qu'elle a des motifs pour ne pas se rendre à Fontainebleau ? Il est évident que la note du *Petit Journal* force le public à se demander d'où vient cette préférence et laisse ainsi le champ libre aux suppositions les plus exagérées.

Je serais désespéré si on m'apprenait que le directeur du *Petit Journal* et son chroniqueur quotidien qui a écrit un article intitulé : *La femme qu'on salue le plus*, viennent d'être internés dans une colonie pénitentiaire pour avoir voulu allumer la guerre civile. Mais il faut que j'en aie le cœur net : oui ou non, puis-je annoncer que la Cour est à Biarritz, et dois-je fournir un cautionnement de trente mille francs pour ajouter qu'elle se dispose à partir pour Fontainebleau ?

Si je puis annoncer que la Cour est à Biarritz, je puis annoncer également que les francs-maçons viennent d'être excommuniés. Dans le cas où je ne le pourrais pas, je m'engage à ne plus occuper mes lecteurs que de mes affaires absolument privées. Je tâcherai de trouver dans le petit cercle de mes relations des faits et des événements susceptibles de les intéresser. Je m'efforcerai de leur narrer d'une façon pittoresque comme quoi j'ai une blanchisseuse qui me

change mon linge, à ce point que, lundi dernier, elle m'avait remplacé une chemise de toile par un surplis d'ecclésiastique. Je l'ai priée de vouloir bien reprendre son surplis, mais elle m'a répondu que j'y mettais de la mauvaise volonté, qu'il n'y avait pas tant de différence entre un surplis et une chemise, et que je pouvais très bien garder celui-là jusqu'à la semaine suivante. La discussion s'est envenimée, comme bien vous pensez ; je lui ai fait observer, non sans quelque aigreur, que je ne tenais pas à me faire arrêter pour port illégal d'habits sacerdotaux, mais il a fallu toute l'autorité qu'un bachelier ès lettres peut avoir sur une blanchisseuse pour décider la mienne à remporter son surplis.

Quelque accidentée que soit cette aventure, je ne pourrais, je le comprends parfaitement, raconter toutes les semaines que ma blanchisseuse me perd mon linge. Pendant un mois ou deux, passe encore, mais il serait à craindre que les abonnés ne finissent par se dire :

— Qu'il prenne une autre blanchisseuse et qu'il nous laisse tranquilles.

La variété étant l'âme de la chronique, comme la mauvaise foi est l'âme de la discussion, je serai réduit pour ne pas me heurter à la politique contemporaine, à inventer les choses les plus invraisemblables. Je commencerai, s'il le faut, mon courrier ainsi :

« Hier, j'étais fort inquiet. J'avais laissé cinquante

francs dans le tiroir de mon bureau et j'étais sorti en oubliant d'en emporter la clef. »

Tout le monde s'écriera autour de moi :

— Quel poseur! il essaie maintenant de faire croire qu'un homme de lettres peut avoir cinquante francs dans le tiroir d'un bureau.

Je serai hué pour mon outrecuidance, mais j'échapperai au péril d'une transportation méritée. Je meurs d'envie, par exemple, de donner quelques détails biographiques sur le géant chinois, haut de huit pieds et quelques pouces, qui fait actuellement fureur à Londres, mais je ne puis me dissimuler que le sujet est scabreux. Ce géant nommé Chang-Woo-Pow, pourrait allumer sa cigarrette au lustre du Châtelet, si ce lustre n'avait pas été remplacé par un plafond lumineux. Eh bien! si j'insère que ce phénomène est le plus grand des hommes connus, qui me prouve que M. de Bismark, en ce moment à Biarritz (encore de la politique), n'ira pas au ministère des affaires étrangères formuler la plainte suivante :

— M. Henri Rochefort sait très bien que le plus grand homme connu, c'est moi. En désigner un autre, c'est m'insulter gratuitement. Je ne comprends pas que la France, dont je suis l'hôte depuis quinze jours, me laisse ainsi vilipender par des folliculaires à gages.

Le public qui m'a souvent témoigné par des lettres anonymes chargées d'injures tout l'intérêt qu'il prenait à mon avenir littéraire, me tiendra compte, j'en

suis convaincu, des difficultés exceptionnelles de ma profession. Sachant que j'avais été l'objet d'observations administratives, je me suis littéralement cassé la tête toute la semaine pour arriver à ne saper aucune base. J'ai rôdé dans les établissements publics jusqu'à des heures indues afin de saisir au passage les anecdotes inoffensives et dépouillées de tout virus subversif. La seule remarque que j'aie rapportée de ces pérégrinations, c'est que les cafés étaient tenus d'être fermés à une heure du matin au plus tard. J'ai demandé à plusieurs personnes en mesure de me répondre pourquoi les limonadiers du boulevard n'avaient pas le droit de tenir leurs maisons ouvertes toute la nuit; il m'a été impossible d'obtenir satisfaction sur ce point. Les uns m'ont objecté que la sécurité publique pourrait en souffrir, ce qui n'a aucun sens, puisque si une attaque nocturne est à craindre, c'est surtout quand les lumières sont éteintes et non quand elles sont allumées.

D'autres ont prétendu que c'était un moyen de forcer à aller dormir certains individus qui ne se coucheraient jamais sans cette précaution. Ce motif serait dérisoire, attendu que si, après avoir trop dîné, il me convient de prendre du thé, au grand air, jusqu'à trois heures de la nuit, c'est mon affaire et non celle du gouvernement qui a mission d'ouvrir les Chambres et de déclarer la guerre, mais non de veiller à ce que je dorme exactement douze heures sur vingt-quatre. A Londres, les cafés ne ferment

jamais et la santé publique n'en est pas affectée sensiblement, puisque lors Palmerston vient d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année. Reste la morale qui pourrait s'en ressentir, mais en braquant une longue-vue sur les côtes d'Angleterre, on s'aperçoit facilement que les habitants du Royaume-Uni, où les cafés restent continuellement ouverts, sont infiniment moins vantards, moins jocrisses, moins menteurs et moins friands de décorations étrangères que nous autres Français dont les cafés ferment à une heure au plus tard.

Ce n'est pas en revanche pousser trop loin la curiosité que de chercher à supputer vers quelle heure de la nuit aurait fermé le Grand-Théâtre-Parisien, si la *Jeanne d'Arc* de Duprez était allée jusqu'à la fin. De cet opéra, qui est devenu comique par des circonstances indépendantes de la volonté des auteurs, on n'a guère vu que le premier acte. Les spectateurs étaient pourtant pavés de bonnes intentions à l'endroit de l'ex-interprète de *Guillaume Tell*. La salle resplendissait de jeunes filles du Conservatoire, qui avaient des cheveux dans le cou et cinq cent mille francs dans le gosier. Toutes lesvoix qui avaient tenté vainement de donner l'*ut* s'étaient réunies à la gare de Lyon dans une commune admiration pour l'illustre chanteur. La majorité paraissait avoir été recrutée parmi ces artistes rêveuses qui ont à la fois les yeux au ciel et des repentirs derrière les oreilles. Dans notre monde

on nomme ces femmes-là des *Valentines*. J'ai distingué parmi les hommes trois membres du conseil municipal de Vaucouleurs.

Tout faisait espérer un triomphe. On racontait dans les couloirs que le ténor, chargé du principal personnage, était un jeune homme très comme il faut qui s'était brouillé avec sa famille pour suivre son irrésistible vocation. Il avait triplé sa confiance en lui-même au moyen de ce raisonnement :

— Tous les véritables artistes ont commencé par être jetés à la porte par leurs parents : j'ai été jeté à la porte par mes parents, donc je suis un véritable artiste.

On peut avoir été renié par sa famille et ne posséder aucun talent ; mais le fait est que ce jeune inspiré est bien près d'en avoir. Malheureusement, dès le commencement du second acte, la pièce a été entremêlée de régisseurs qui se sont succédé presque sans interruption jusqu'à la chute du rideau. A peine un régisseur était-il sorti par une porte qu'il en rentrait un second par une autre. Longchamps, pendant le vendredi qui est le plus beau jour, peut seul donner une idée d'un tel nombre de régisseurs qui venaient tous annoncer quelque chose. Le vrai titre de l'ouvrage de M. Duprez serait :

JEANNE D'ARC,

OPÉRA EN CINQ ANNONCES

*et neuf régisseurs.*

Le déballage des régisseurs a commencé lorsque la cantatrice chargée du rôle de Jeanne d'Arc s'est trouvée subitement indisposée. On a cru d'abord que Dupré lui-même allait jouer la fameuse Pucelle. Pourquoi riez-vous? on a vu des choses plus extraordinaires. Mademoiselle Antoinette (comme le nom est bien italien!) s'est offerte avec un dévoûment sans bornes à continuer le rôle à la place de sa camarade, et peut-être le Grand-Théâtre-Parisien compterait-il un succès de plus si l'arrivée du sire de La Trémouille n'avait pas tout gâté. Quand on a vu ce preux costumé en sorcier de Mabille et rendant des sons par la barbe, il n'a pas fallu moins de trois ou quatre régisseurs superposés pour calmer l'effervescence populaire. Si la famille assistait à la représentation, elle a dû être bien flattée de reconnaître son ancêtre sous ce travestissement moyen âge.

Au moment où l'ovation se dessinait, le chef d'orchestre, probablement jaloux de la gloire musicale de Duprez, a crié : Au rideau ! et un commissaire de police est venu prier l'assistance de vouloir bien évacuer le plus tôt possible les grands et les petits *confortables.*

Le grand coupable dans tout ceci, c'est La Trémouille ; cependant, si M. Duprez s'imagine avoir composé un opéra, sa santé m'inquiète sérieusement. De temps en temps un inconnu se présente au guichet de l'Échelle et dit au factionnaire :

—Je suis Pépin le Bref; ma place est aux Tuileries.

Veuillez me laisser afin que j'aille prendre possession de mon trône.

Le factionnaire, qui est habitué à ces sortes de déclarations, appelle un sergent de ville; on fourre l'inconnu en fiacre et on le dirige sur Charenton, où il est reçu à bras ouverts.

Je ne crois pas friser la politique en constatant que M. Duprez, comme compositeur, me fait l'effet d'un homme qui ne tardera pas à se présenter au guichet de l'Échelle.

## XXVI

Les rois voyageurs et l'épidémie régnante. — La gloire. — Victor Hugo et ses détracteurs. — Les noms de personnages de comédie et les réclamations.

29 octobre 1865.

Le repentir est de toutes les saisons. Je me suis permis, cet été, à propos du vice-roi d'Égypte fuyant son vice-royaume, des plaisanteries que je regrette, bien que celui-ci n'en ait tenu aucun compte, et qu'elles ne l'aient pas fait réintégrer le domicile vice-royal un quart d'heure plus tôt. Ce monarque de deuxième classe a eu au moins le courage de sa poltronnerie, et sans essayer d'insinuer qu'il avait quelques visites à faire à Constantinople, il s'est sauvé avec le sans-façon de M. Velpeau déclarant en pleine Académie de médecine, aux applaudissements de ses collègues, que tous les médecins étaient des farceurs. Remarquons, en passant, que c'est précisément ce même Velpeau qui a demandé autrefois avec le plus d'instance qu'on traduisît en police correctionnelle le docteur Noir, sous

prétexte que cet Indien était un charlatan. Mais M. Velpeau a soixante-douze ans, et La Fontaine a eu bien raison de dire que cet âge est sans pitié.

Depuis que le fléau a quitté l'Égypte pour venir en Europe étudier les modes, il a été facile de constater qu'un certain nombre de souverains avaient sur leur conservation personnelle des idées qui se rapprochaient beaucoup de celles de l'Égyptien couronné dont nous parlons. Pendant qu'on meurt copieusement à Madrid, la reine d'Espagne habite une villa éloignée de vingt-cinq lieues de la capitale, et tandis que Lisbonne est en proie au typhus, le roi de Portugal visite avec un intérêt croissant le musée de Bruxelles.

Ces deux départs simultanés ne sont évidemment que l'effet d'un hasard imprévu, d'autant plus que les journaux madrilènes annoncent tous les matins que « la cour reste à la campagne à cause du mauvais temps. »

Étrange façon, il est vrai, de comprendre la villégiature ! Rester à la campagne parce qu'il fait mauvais temps, c'est comme si on se disait :

— Il fait une chaleur étouffante, si nous allumions un peu de feu.

Profiter d'une pluie battante pour aller faire des promenades dans les champs, est un plaisir inconnu en deçà des Pyrénées. Or, ce n'est probablement pas pour jouer au loto dans la salle du trône que la cour de Madrid reste à la campagne. Si cela était, elle pourrait tout aussi bien y jouer à Madrid même, où

les salles du trône ne manquent pas, ni les jeux de loto non plus.

En France, tant que dure le mauvais temps, nous restons dans les villes, et nous n'allons à la campagne que quand il fait beau; mais la France n'est pas l'Espagne : si elle était l'Espagne, au lieu de jouer à la bourse, nous jouerions des castagnettes.

Je n'ai jamais douté, quant à moi, de l'énergie de la reine d'Espagne et de la bravoure chevaleresque du roi de Portugal! mais il est très fâcheux que précisément en ce moment où leur présence serait utile chez eux, la pluie retienne une de ces deux majestés à la campagne, et l'amour des arts interne l'autre à Bruxelles : peut-être se sont-elles fait ce raisonnement à elles-mêmes :

— Puisque c'est une épidémie régnante, laissons-la régner à notre place.

Un simple particulier a parfaitement le droit d'aller à Bruxelles; beaucoup même en profitent, surtout lorsqu'ils ont négligé de payer leurs différences : mais quand on est *pasteur des peuples*, comme les souverains encore en activité aiment à s'intituler, il n'est pas permis d'envoyer tranquillement paître son troupeau et d'aller se promener dans les environs; parce que, tout en paissant, les peuples se laissent naturellement aller aux réflexions suivantes :

— Je donne, à force de portes et fenêtres et autres cotes personnelles, une vingtaine de millions de liste civile à mon pasteur. S'il s'achète des maisons de

campagne à l'abri du choléra, ou s'il s'offre un compartiment réservé en partance pour Bruxelles avec l'argent qu'il reçoit, tandis que moi, qui le donne, je suis obligé de rester ici exposé à toutes les fantaisies de la contagion, ce n'est plus de jeu. Je serais trop bon enfant de continuer à servir vingt millions par an à un pasteur qui garde ses brebis de cette façon-là.

Les peuples ont tort, attendu que moi qui aime les tableaux, je sais qu'aucune puissance humaine ne pourrait m'empêcher d'aller visiter le musée de Bruxelles, si l'envie m'en prenait. Mais il est dangereux pour un monarque de laisser ses sujets supposer qu'il n'est sur le trône que pour habiter en temps d'épidémie des maisons de campagne quand il pleut à verse, ou aller à l'étranger étudier l'école flamande; surtout quand on aime à s'intituler pasteur des peuples. Si un pasteur de moutons profitait de ce que son bétail a la clavée pour aller à trois lieues de là pêcher à la ligne, on ne le garderait pas huit jours dans la ferme.

Il est vrai que le pasteur de moutons perçoit d'ordinaire un franc cinquante par jour, vin compris, tandis que l'autre touche quinze cent mille francs par mois. Or, on connaît cet axiome administratif: que plus on est payé, moins on a de travail; car si le choléra fait en ce moment le tour du monde, la liberté n'a pu encore en faire autant.

Il en est un peu pour nous du choléra comme de la

guerre dont notre admirable Victor Hugo dit si bien, dans ses *Chansons des rues et des bois:*

La gloire sous ses chimères
Et sous ses chars triomphants
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.
. . . . . . . . . . . . . . .

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Tandis que vous pourrirez.

et plus loin :

C'est un Russe ! Égorge, assomme.
Un Croate ! Feu roulant.
C'est juste. Pourquoi cet homme
Avait-il un habit blanc ?

On parla d'une bataille ;
Deux peuples, Russe et Prussien,
Sont hachés par la mitraille ;
Les deux rois se portent bien.
. . . . . . . . . . . . . . .

Décoré par mon monarque,
Je m'en reviens ébloui,
Mais bancal, et je remarque
Qu'il a ses deux pattes, lui.
. . . . . . . . . . . . . . .

Ce que je remarque en outre, c'est que des écrivains qui ont consacré aux glorieux vaudevilles de M. de Saint-Rémy des articles à triple colonne, font volontiers les difficiles devant des vers de cette trempe, et qu'ils perdent rarement l'occasion de s'écrier

avec une indépendance que j'étais loin de leur soupçonner :

— Parce que Victor Hugo est hors de France, il ne faut pas qu'il s'imagine que je n'oserai pas y toucher.

Parce qu'un homme est hors de France, ce n'est pas évidemment une raison pour que ses vers soient trouvés bons ; mais ce n'en est pas une non plus pour qu'ils soient trouvés mauvais. Je tiens à constater que je ne suis pas du sarment dont on fait les fanatiques. J'ai beaucoup à travailler, et je ne pourrais guère être fanatique que de dix heures à midi, ce qui est insuffisant, un vrai fanatique devant l'être depuis le matin jusqu'au soir. A mon avis, Victor Hugo est notre poète par excellence, et les *Chansons des rues et des bois* sont pleines de choses merveilleuses ; mais si je le déclare ici, c'est beaucoup moins pour lui que pour moi. Je ne doute pas que, avant vingt ans, Victor Hugo, comme Corneille et Racine, ne soit mis par les proviseurs eux-mêmes dans les mains des enfants, attendu que cet homme a écrit les plus beaux vers dont puisse s'honorer la langue française. Or, en essayant de l'abattre aujourd'hui, je risquerais de passer plus tard pour un imbécile. C'est ce que je veux éviter à tout prix.

Si, dans un temps à venir, un de mes courriers était jamais, par chance inespérée, retrouvé chez un marchand de tabac à l'état d'enveloppe, j'aime autant qu'en déchiffrant machinalement son cornet, le consommateur n'ait pas le droit de dire :

— Est-il possible qu'il se trouvât alors de pareils messieurs pour s'attaquer à ce grand homme !

Les gens qui n'ont que des paroles dures pour Victor Hugo, après en avoir eu de si douces pour les vaudevilles de M. Saint-Rémy, ne réfléchissent pas assez que les articles se payent quelquefois autrement qu'à la caisse du journal. M. Hector Berlioz a écrit jadis dans les *Débats* un feuilleton où il traitait du haut en bas *Zampa* et son auteur. On a même prétendu que cet article, resté célèbre, avait tué Hérold. Il a tué bien davantage M. Hector Berlioz !

Voulez-vous qu'il n'y ait rien de respectable au monde ? Je ne demande pas mieux, moi qui passe ma vie à hausser les épaules devant les choses réputées les plus sacrées ; mais puisque le mot respect est encore dans le Dictionnaire, il me semble que personne n'y a plus droit que Victor Hugo, dont la fierté littéraire n'a jamais reculé d'un pas. Si nous autres, hommes de lettres, nous ne le défendons pas contre les bourgeois, ce sont donc les bourgeois qui le défendront contre nous ?

Je sais qu'aujourd'hui mieux vaut se présenter avec un plumet qu'avec un livre. Nous sommes, au fond, un peuple essentiellement macaronique et carnavalesque. C'est au point que nous avons des uniformes non seulement pour les fonctionnaires, mais même pour les condamnés à mort. Ceux qui ont lu les détails de la fin malheureuse de ce jeune parricide exécuté la semaine dernière, autre part, hélas ! qu'à

la Bourse, se sont probablement étonnés comme moi qu'au dix-neuvième siècle on affublât encore les criminels d'un voile noir et qu'on leur fît monter en chemise et pieds nus cet escalier dont on lâche sitôt la rampe.

On m'a assuré que de tout temps les parricides ont marché à la mort la tête couverte d'un voile noir. Je l'ignorais. Cela tient à ce que, en réalité, il se produit peu de parricides dans le monde où je vis ; mais à quelque époque que remonte l'usage de ce déguisement, je me permettrai de le trouver au moins inutile. Quand un meurtrier se sait condamné à porter sa tête sur l'échafaud, l'idée que cette même tête sera préalablement couverte d'un voile noir doit l'inquiéter médiocrement. L'essentiel pour lui, c'est de la garder ; mais du moment qu'on lui refuse cette faveur, je suppose que la mise en scène dont on entoure ses derniers moments le touche aussi peu que possible.

Quant à la société qui juge le coupable, il me semble qu'elle a déjà une assez forte responsabilité en supprimant un homme, quelque peu intéressant qu'il soit d'ailleurs, sans ajouter à sa condamnation la coquetterie de le costumer comme un acteur prêt à faire son entrée. D'abord, pourquoi un voile noir et non un voile vert ? Le voile noir n'a jamais été chez nous un signe de déshonneur. Je dirai plus : nos élégantes en ont beaucoup porté cet automne, et elles n'en ont pas moins été considérées dans leurs quartiers.

Notre pauvre cerveau est parfois soumis à des obsessions inexplicables. Ce voile noir m'a préoccupé toute une nuit. Je me suis demandé dans quelle boutique on pouvait bien les commander, et s'il y avait des magasins spéciaux de voiles noirs pour les parricides.

Vous figurez-vous cette conversation entre une jeune apprentie et un étudiant qui l'a accostée dans la rue :

— Mademoiselle, y aurait-il indiscrétion à vous demander ce que vous faites de votre état ?

— Monsieur, je suis modiste et je vais à la Roquette porter un voile noir à un parricide qui doit l'étrenner demain matin.

Cet ornement sinistre a un parfum moyen âge qui jure avec la désinvolture moderne. Je n'exige pas que l'Etat fasse quinze cents francs de rente à chaque parricide, mais il y a peut-être une moyenne à prendre entre une rente viagère et ce voile aujourd'hui passé de mode qui cadre mal avec le télégraphe électrique, les pianos à vapeur et les pièces de Victorien Sardou, de qui le Vaudeville promet pour ces jours-ci *la Famille Benoîton*.

Les journaux en ayant annoncé la première représentation, M. Sardou, l'auteur, n'a pas tardé à recevoir une lettre à cheval, dont le signataire, M. Benoîton, s'étonnait que M. Sardou ait précisément choisi son nom pour le ridiculiser dans une comédie en cinq

actes. Remarquez ceci : M. Sardou aura beau déclarer et prendre à témoin tous les astres connus qu'il n'a jamais de sa vie entendu parler de M. Benoîton, que cet assemblage de lettres s'est présenté tout fortuitement sous sa plume, l'auteur de la lettre n'en restera pas moins convaincu que M. Sardou a obéi à une basse rancune en le livrant à la risée publique. Il est probable qu'aujourd'hui encore il cherche ce qu'il a bien pu faire dans sa vie pour motiver cette vengeance de la part du jeune et célèbre écrivain. La seule idée qui ne lui soit pas venue et qui seule aurait dû lui venir, c'est que Sardou n'a donné le nom fantaisiste de Benoîton aux personnages de sa pièce que parce qu'il ignorait qu'il fût porté par quelqu'un.

Ce n'est, du reste, ni la première, ni la seconde, ni la vingtième fois que ces malentendus se produisent. Le besoin de célébrité que tout homme nourrit en soi comme un numéro à la roulette, vous fait prendre volontiers pour une personnalité préméditée ce qui n'est au fond que le plus vulgaire des hasards. Le monsieur dont le nom se trouve innocemment prononcé dans une pièce aime infiniment mieux se dire :

— L'auteur est jaloux de ma gloire naissante, et il cherche à l'étouffer sous le ridicule, que de se faire à lui-même cette confession humiliante :

— Mon nom est tellement inconnu que les vaudevillistes qui s'en emparent sont persuadés qu'ils l'ont inventé.

J'ai eu avec mon ami Adolphe Choler un petit acte

où nous avions introduit un personnage du nom de Baliveau. Vous auriez cru, comme nous, n'est-il pas vrai ? que si un nom appartenait au domaine public, c'était celui de Baliveau. Nous n'en reçûmes pas moins un soir, au foyer du théâtre, la visite d'un M. Baliveau, de Villeneuve-Saint-Georges, qui était venu exprès à Paris nous demander en quoi il nous avait offensés, Choler et moi, pour que nous attachions cette casserole au pan de sa redingote jusqu'alors immaculée.

Cet infortuné s'étiolait en investigations fantastiques dans le but de réparer autant que possible les torts involontaires qu'il croyait avoir envers nous.

— J'ai pensé d'abord, nous répétait-il, qu'un de vous deux avait fait le voyage de Villeneuve-Saint-Georges dans le même compartiment que moi, et, comme je m'enrhume très facilement, j'aurai refusé d'ouvrir le vasistas. J'ai eu tort, mais il m'est impossible de rester entre deux airs.

En vain, nous lui répondions :

— Sur notre honneur, monsieur Baliveau, nous n'avons jamais eu l'intention de vous être désagréables. Nous cherchions un nom majestueux, le vôtre cadrait avec nos idées, nous l'avons pris. Mais nous ignorions absolument que Villeneuve-Saint-Georges renfermât le plus petit Baliveau. La preuve que toutes nos sympathies vous sont acquises, c'est que nous vous offrons une place pour aller voir *la Belle Gabrielle* à la Gaieté. Nous vous en offrons même deux

ce qui vous permettra d'y conduire une femme.

— J'ignore d'où vient cette vengeance, insistait Baliveau, mais jouons cartes sur table. Les auteurs sont très souvent gênés : vous changerez le nom de votre personnage et je vous donne cent cinquante francs.

Nous nous efforcions de lui faire comprendre que nos âmes étaient inaccessibles à ce mode de corruption et qu'on ne nous achetait pas comme des hommes politiques, lorsqu'il s'écria tout à coup, comme frappé d'une pensée soudaine :

— Je devine ! c'est Faverjeon qui me joue ce tour-là. Il est furieux contre moi, parce que je l'ai empêché d'être nommé membre du conseil municipal, et sera venu vous prier de me mettre sur les planches. Oh ! le misérable ! il m'avait bien dit qu'il me revaudrait ça ! Seulement il y aurait un excellent moyen de le punir, ce serait de mettre son nom à la place du mien.

Essayer de convaincre un homme dans cet état que Faverjeon nous était aussi inconnu que Baliveau, c'eût été aller de gaieté de cœur au-devant d'une insulte. Nous prîmes congé de l'homme de Villeneuve-Saint-Georges et nous ne l'avons jamais revu. Mais j'apprendrais un de ces jours que Baliveau vient d'être condamné pour attentat sur la personne de Faverjon que j'en serais médiocrement surpris. Et je suis sûr que Choler partage cette impression.

Il y a pourtant, à l'usage des citoyens ombrageux,

un procédé infaillible pour éviter que leurs noms de famille brillent en vedette sur les affiches de théâtre. Ce procédé consiste à devenir tellement célèbre qu'on ne puisse sans inconvenance donner votre nom à un personnage de vaudeville. Jamais sur aucune scène, un auteur n'a appelé un limonadier Alfred de Musset, ni un pharmacien Prosper Mérimée. Ce serait s'exposer à des murmures que de faire dire à la bonne dans une comédie, même mêlée de couplets :

— Voilà M. Lamartine le coiffeur qui apporte les faux cheveux de madame.

Mais c'est comme un fait exprès, les gens qui se plaignent qu'on usurpe leurs noms emploient pour empêcher ce désagrément les moyens les plus compliqués, et ne pensent jamais à celui-là, qui est si simple.

## XXVII

Détournement de mineur. — Un portrait de Voltaire par Largillière. — Les personnages officiels mis en scène.

5 décembre 1865.

La difficulté qu'on éprouve à se faire accepter est, pour un homme, en raison directe de son talent, et pour une femme, de ses agréments physiques. Je ne puis dissimuler plus longtemps à Thérésa que les nombreuses invitations qu'elle reçoit pour aller chanter chez des dames du meilleur monde viennent surtout de ce qu'elle a une grande bouche. La maîtresse de la maison l'accueille avec d'autant plus de bienveillance qu'elle se croit à peu près sûre de ne pas être éclipsée par la diva. Parlez de Thérésa à une femme qui navigue dans les récifs de la trente-cinquième année, elle vous répondra fatalement:

« On ne peut pas dire qu'elle soit jolie, mais elle a une physionomie très-agréable. »

Portez alors la conversation sur Adelina Pat'

qui est délicieuse, et je consens à être nommé directeur du théâtre Saint-Germain si vous n'êtes pas immédiatement interrompu par ces mots :

« C'est vrai, mais il est bien fâcheux qu'elle ait le menton qui avance. »

C'est pourquoi Charlotte Berthier, la jeune et séduisante maîtresse du fils Debrousse, doit s'estimer très heureuse d'avoir été condamné par des hommes. Un tribunal de l'autre sexe lui eût généreusement appliqué la peine de mort au lieu de six mois de prison dont elle vient, m'assure-t-on, de faire appel, et qu'on lui a infligés pour avoir « abusé des passions d'un mineur. »

Je ne crois pas qu'il existe un délit plus vague que celui qui consiste à abuser des passions d'un mineur. Ainsi, le fils de mon concierge, qui va sur quatre ans et demi, a une vive passion pour la galette. Je lui en ai fait manger l'autre jour pour quatre sous. Il a eu une indigestion. J'ai évidemment abusé des passions d'un mineur. Dois-je aller me constituer prisonnier ? Je crois qu'il faudrait être bien solidement ferré sur la jurisprudence pour oser me répondre : Oui.

J'éprouverai, je ne cherche pas à le cacher, une certaine satisfaction à voir reparaître l'affaire Charlotte devant la Cour. Le jeune homme ne m'intéresse pas sensiblement, et je doute que je dépense jamais pour la femme deux cent mille francs en un an : mais le père m'intrigue. Cet homme doit être

extrêmement fort. Il a trouvé à la fois le moyen de se faire plaindre par tout le monde et de ne pas payer un centime des dettes de son fils. Quand les fournisseurs sont venus, au lieu d'acquitter les factures, il a fait simplement arrêter la femme. C'est même là un élément tout nouveau qu'il introduit dans la galanterie française. Une Diane chasseresse du bois de Boulogne vous offre huit jours de félicité la plus impure en échange d'un collier en saphirs. Vous prenez le collier à crédit, et vers le soir du septième jour, sous prétexte d'aller fumer un cigare à la fenêtre, vous appelez un sergent de ville et vous faites arrêter la dame pour abus des passions d'un majeur.

Ce ne serait peut-être pas le dernier mot, *ultima verba*, de la chevalerie parisienne, et le beau Dunois aurait quelque peine à se plier à ces façons d'agir, mais les mœurs actuelles n'ont plus rien de commun avec celles d un homme qui pour un oui, pour un non partait pour la Syrie.

Si l'on doit pleurer sur le sort de quelqu'un, dans l'affaire Debrousse, il me semble que c'est moins sur celui du père qui garde son argent que sur celui des marchands qui n'ont pas reçu le leur, et si le premier peut chanter, comme dans *Guillaume Tell* :

> Que ma destinée est affreuse!

les seconds ont parfaitement le droit de lui répliquer, toujours comme dans *Guillaume Tell* :

La nôtre est-elle plus heureuse ?

Mademoiselle Charlotte Berthier a, par bonheur, beaucoup d'amis. On m'annoncerait un matin qu'elle s'est évadée de Saint-Lazare, comme Stephens, le chef des Fenians, après avoir ouvert sept portes (elle en a ouvert bien d'autres), que je n'en serais pas surpris. Les femmes sont capables de tout. Elles sont même capable de se faire recevoir au baccalauréat ès lettres, ainsi que le prouve l'admission à ce grade universitaire da mademoiselle Antonia Cellarier, qui a triomphé avec quatre boules blanches.

Il est vrai que ces choses se sont passées à Montpellier. A Paris, une femme qui obtiendrait quatre boules blanches s'en ferait immédiatement des épingles à cheveux qui lui servirait à tenir son chignon.

Certes, je respecte la science, et personne ne peut dire que je me sois jamais attaqué à Pic de la Mirandole; mais une voix secrète me dit que la jeune fille qni m'apporterait en dot un diplôme de bachelier arriverait difficilement à toucher mon cœur. Le *que* retranché et le supin en *u* ne me paraissent pas constituer des ouvrages de femme. Quelle terreur folle s'emparerait des convives si, pendant le repas de noces, la mariée se levait pour adresser à la famille de son conjoint un discours qui commencerait ainsi :

— *Quousque tandem, matres et patres conscripti....*

Une épouse légitime ou non, qui, pour savoir si le moment est venu de mettre le couvert, me demanderait:

— *Quota hora est ?*

et qui adopterait dans les lettres familières qu'elle m'écrirait cette formule de salutation : « *Vale et me ama.* » ne ferait pas gémir longtemps le sommier conjugal. A quel point je me hâterais de plaider en séparation de latin, ce n'est rien que de le dire. Et je crois pouvoir affirmer que bon nombre de mes lecteurs sont de mon avis. Aussi suis-je persuadé que si la jeune Charlotte s'était contentée d'expliquer le *De Viris* au mineur Debrousse, celui-ci n'aurait jamais fait pour elle deux cent mille francs de dettes que le père n'a pas payées, du reste ; on ne saurait trop insister sur ce point.

C'est même là ce qu'on appelle savoir se faire *honneur de son argent*. Nous avons des gens qui, tout en dépensant quarante sous ont l'air de dépenser cent francs, et d'autres gens qui, tout en dépensant deux cents francs, passent pour n'avoir jamais dépensé plus de quarante sous. Quand le Musée du Louvre, par exemple, paye une tête d'Antonello de Messine cent treize mille francs, sans compter les frais. le public ne lui sait aucun gré de cet acte de munificence dont il ne comprend pas l'intérêt. En revanche, le public a été douloureusement impressionné en voyant que le Louvre n'avait même pas songé à acquérir à la vente récente du marquis de Villette le portrait par Largillière de Voltaire à trente-cinq ans, lequel a été adjugé pour la modique somme de six mille deux cents francs.

Nous ne possédons en France aucun portrait de Voltaire dans la force de l'âge. Celui qui se trouve au Musée de Versailles n'est qu'un détestable pastiche de la magnifique ruine que nous a laissé de Voltaire le grand statuaire Houdon. De sorte que nous pouvions avoir à peu près pour rien une des peintures les plus intéressantes qu'il soit donné à un Français de contempler, c'est-à-dire l'image de cet homme extraornaire qui a joué dans l'histoire de notre pays un rôle unique; et nous nous sommes empressés de laisser échapper cette occasion également unique.

Les gros négociants, pour qui sept et huit font quinze, seront bien surpris de voir qu'une administration qui n'hésite pas à payer cent treize mille francs, cinq pour cent non compris, des tableaux relativement insignifiants, n'ait pas su trouver six billets de mille francs pour l'achat d'un portrait d'une importance aussi capitale que celui de Voltaire par Largillière. Les gros négociants dont je parle seraient bien autrement étonnés si je leur disais que précisément c'est le bas prix de six mille francs qui a empêché qu'il ne fut acheté par le Musée. Si on avait appris que la Russie avait envie du portrait de Voltaire, ou que l'Angleterre avait donné à quelqu'un commission pour le pousser à son compte, nul doute que le Louvre ne l'eût disputé à l'Europe sous le feu des enchères les plus cuirassées. Malheureusement, je me suis aperçu qu'en fait de beaux-arts le Louvre s'inquiétait moins d'avoir de belles choses que de damer le pion aux puissances

étrangères. Lord Hertfort surtout est le Trocadéro qu'on essaie d'emporter, comme l'autre, à coups de billets de banque. Avant d'entrer dans la salle, on demande avec anxiété :

— Lord Hertfort doit-il venir à la vente?

Car les tableaux mis sur la table n'ont qu'une importance secondaire. L'essentiel c'est d'écraser l'Angleterre dans la personne de Lord Hertfort, et de prendre ainsi de la grande défaite de Waterloo une revanche au moins partielle. C'est admirable comme patriotisme, mais comme résultat artistique, cette façon nouvelle d'entendre la peinture ancienne produit ceci : que nous arrivons à payer cent mille francs des toiles qui en valent deux mille, sous prétexte qu'il fallait les disputer à lord Hertfort, et que le jour où il est possible d'acheter pour six mille francs le seul portrait qui nous reste de Voltaire à trente-cinq ans, nous ne nous dérangeons même pas pour le voir, attendu que lord Hertfort n'avait sur cette proie aucune intention sérieuse.

Il n'est pas surprenant, au résumé, de voir l'administration du Louvre passer, sans s'y arrêter, à côté du portrait de Voltaire, que de voir dans la revue de M. de Massa, dont tous les journaux publient des extraits, le maire de Landernau arriver en scène sous les traits de M. Prudhomme qui, en France, personnifie le ridicule. Ce fonctionnaire, nommé par l'État, se trouve ainsi faire partie de la galerie dont Pierre

Véron vient de décrire les types sous te titre de *La Foire aux grotesques*. On a fait de lui la tête de Turc sur laquelle tombent toutes les plaisanteries et toutes les épigrammes qui émaillent la pièce.

Je m'imaginais qu'au théâtre il était interdit de jongler avec les personnages officiels. Il faut croire que je me suis trompé ; et je vais m'occuper de réparer mon erreur en donnant un rôle de polichinelle, dans mon prochain vaudeville, au préfet d'Indre-et-Loire ou à celui des Bouches-du-Rhône, car je n'ai aucune préférence. La commission d'examen me fera observer que le théâtre de Compiègne n'est pas celui du Palais-Royal. Je feindrai de me rendre à cette raison spécieuse, mais au fond j'aurai toutes les peines du monde à admettre que les invités de la seconde série aient le palais blasé au point de ne pouvoir plus rire que de ce qu'on nous oblige, nous autres, à respecter sous peine de suspension ; ou, ce qui revient au même, que nous soyons tellement en enfance que nos oreilles ne puissent supporter les bons mots qui entrent sans péril aucun dans celles de M. Cuvillier-Fleury ou de M. Viollet-Leduc.

## XXVIII

Le jardin du Luxembourg et la pépinière. — Les protecteurs de pièces de théâtre : Henriette maréchal.

10 décembre 1865.

Les Français, disent les psychologues, sont versatiles, ingrats et incapables d'affection sérieuse. Il me semble que nous avons mille fois raison de ne tenir à rien, puisque nous sommes continuellement exposés à tout perdre. Dès que nous nous attachons à quelque chose, comme par exemple le jardin du Luxembourg, un bon décret d'utilité publique le transforme en caserne. Je ne me sens pas assez de voix pour entamer la romance du Marronnier, comme pendant à la romance du Saule. Si le chant plaintif était dans mes cordes, je ne serais pas au *Figaro*, mais à l'Opéra, où je donnerais la réplique à mademoiselle Sax, moyennant soixante mille franc par an, cinquante francs de feu, trois mois de congé et le droit de discuter mes costumes.

Mais si la roulade me manque, la pantomime me reste, je la voudrais aussi significative que possible pour exprimer la mélancolie qui s'empare de moi quand je pense que la Pépinière où j'ai promené mes rêveries d'étudiant va être prochainement adjugée à la criée comme les vieilles paires de pincettes et les serre-papier en galvanoplastie qui traînent sur les comptoirs de l'Hôtel des Ventes. On m'assure que l'opération est magnifique, et qu'elle rapportera au bas mot trente millions à l'État. Je le veux bien, je ferai seulement observer que cette compensation ne peut m'atteindre, attendu que, jusqu'à un certain point, la pépinière était à moi, tandis que les trente millions sont évidemment pour d'autres.

Ce qui développe aussi mes inquiétudes, c'est que j'ai mis deux boutures de réséda sur mon balcon et que si on se met à vendre des terrains chaque fois qu'on aura besoin d'argent, rien ne me prouve que je n'apprendrai pas un matin, en me réveillant, que mes pots de fleur viennent d'être traversés d'outre en outre pour l'ouverture d'une rue nouvelle qui se continuera jusqu'à la tête de mon lit de plume en passant par ma table de nuit.

Si encore mes craintes se circonscrivaient à mes deux pots de réséda ! Mais je m'attends à tout. Du moment que l'affaire des terrains du Luxembourg est aussi brillante qu'on le dit, il est évident qu'il reste à essayer une affaire encore plus belle : ce serait d'ouvrir dans le Musée du Louvre une rue qui passerait au

milieu des *Noces de Cana* de Paul Véronèse et de la *Belle Jardinière* de Raphaël. Ces deux tableaux, ainsi expropriés pour cause de bâtisse, se vendraient un prix exorbitant, étant donné leur grande réputation. On établirait, sous le nom de *Boulevard Rubens*, une voie assez large pour englober toutes les toiles du maître flamand, et en y ajoutant quelques Rembrandt, accompagnées de plusieur Titien, à la place desquels on planterait un joli square ; ce serait bien le diable si de tous ces chefs-d'œuvre en ne tirait pas trente autres millions.

Je n'ai jamais eu sur le mariage des idées bien suivies. Tantôt je me dis :

— Marcher dans la vie en se tenant par la main, c'est peut-être là qu'est le bonheur ?

Souvent aussi je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

— Mon Dieu ! qu'il doit être désagréable de ne jamais pouvoir découcher !

Aujourd'hui je suis fixé. Je ne me marierai de ma vie. J'aurais trop peur qu'un géomètre vint m'annoncer qu'il est nécessaire que je cède ma femme à l'État, attendu qu'elle va être prochainement coupée en deux par une rue nouvelle.

J'aime certainement ma patrie avec passion. Je ne le lui ai pas encore avoué, parce qu'elle en abuserait ; mais ce sentiment est d'autant plus violent qu'il est plus comprimé. Je ne puis cependant m'enpêcher de convenir que telle que les gandins et les expropriations nous l'ont faite, la France me fait l'effet d'une lorette

qui aurait perpétuellement des huissiers à ses trousses et dont on vendrait régulièrement les meubles au moment du terme. Rien n'est douloureux comme de se sentir pour son pays un attachement exempt d'estime. On se représente à soi-même ce personnage d'une parodie de la *Dame aux Camélias*, qui disait à toutes les scènes :

— Je t'aime, mais je te méprise.

Le grand malheur des temps, c'est qu'il soit impossible d'ouvrir des rues à travers les consciences. Les expropriations se traiteraient de gré à gré, et je suis convaincu que l'État finirait toujours par s'entendre avec les propriétaires.

Il est, outre les terrains du Luxembourg, un élément de richesse sur lequel on compte beaucoup, c'est la suppression des inspecteurs. Quand on ne savait que faire d'un monsieur dont l'incapacité était indiscutable, on lui disait autrefois à mots couverts :

— Vous ne nous donnez aucune satisfaction et vous nous coûtez très-cher ; si vous nous adressiez votre démission, elle nous affligerait ; mais nous n'oserions pas la refuser.

Aujourd'hui, quand on ne peut arriver à utiliser un homme recommandé, on le nomme inspecteur : inspecteur des caisses, inspecteur des monuments, inspecteur des carafes frappées. Lorsque les inspections manquent, on crée des sous-inspections, et le jour où les sous-inspecteurs débordent, comme il faut à tout prix caser le monsieur gênant, on le nomme biblio-

thécaire. On aurait en un tour de main cinquante mille hommes prêts à entrer en campagne, si on appelait tous les inspecteurs sous les drapeaux ; mais si on appelait tous les bibliothécaires, on en aurait cent mille. J'ai eu dans les mains une pétition où un personnage connu sollicitait en échange de ses bons et loyaux services la place de bibliothécaire du bois de Boulogne.

Je suppose que son projet était de réunir en collection les biographies des belles visiteuses qui fréquentent habituellement la cascade de trois heures à cinq, afin de prémunir au besoin les étrangers contre ces petites dames qu'on peut aimer facilement en secret, même en voyage. Peut-être n'eût-il pas été inutile de trouver dans des livres spéciaux quelques aperçus sur l'âge, la conduite et les obligations au porteur de celles qu'on y aurait particulièrement remarquées, afin de savoir si on à affaire à une femme qui expose son maquillage pour la première fois, ou à une voyageuse qui a eu déjà plusieurs rappels de médailles. L'administration en a jugé autrement, paraît-il, car on m'a assuré depuis que cette bibliothèque était encore à fonder.

Tout porte même à croire qu'elle ne sera pas fondée de sitôt, attendu que la suppression qui atteindra bientôt les inspecteurs entamera probablement quelques bibliothécaires, sans quoi la justice ne serait pas la même pour tous. Or, ce qui m'a prouvé que nous croyons encore fermement que tous les Français sont

égaux devant la loi, c'est l'indignation qui a accueilli chez nous la condamnation définitive à neuf mois de prison du jeune comte d'Eulembourg, meurtrier du cuisinier Ott. Ils est clair, en effet, que si, au lieu de tuer Ott, le comte d'Eulembourg avait été tué par lui, ce dernier aurait été condamné à mort à l'unanimité de faveur. Cette correction dérisoire appliquée à un noble prussien qui poignarde un roturier français est donc à la fois une insulte à la France et un défi jeté à tous les cuisiniers. Mais j'ai lu, il y a quelques jours, dans les chroniques judiciaires, qu'à Alger trois Arabes avaient été condamnés à la peine capitale et exécutés pour avoir assassiné une dame française établie à Mostaganem. Je le demande avec toute l'humilité d'un chroniqueur qui cherche à s'instruire, si trois Français se réunissaient pour tuer un Arabe, seraient-ils punis de la peine capitale? On m'objectera qu'il y a quelques années le capitaine Doineau a été condamné à mort par un conseil de guerre pour avoir traîtreusement fait assassiner plusieurs chefs algériens ; mais comme l'été dernier tout le monde a pu voir ce même capitaine Doineau, établi tranquillement à Monaco où il est chargé de l'inspection des routes, il faut bien admettre qu'il n'a pas été exécuté.

La seule différence qui existe entre nous et les autres, c'est que nous prenons d'ordinaire les choses de plus haut, et que nous ne répugnons pas à masquer par l'enflure de nos théories la difformité de nos arguments. Quand nous ne savons que dire, nous

prenons des attitudes. Ainsi, sans remonter plus haut, la Faculté de médecine de Paris vient de prendre une attitude à l'égard d'un célèbre oculiste allemand pour lequel il est question de créer une chaire d'ophtalmologie. Au premier bruit de cette avance faite à la science d'outre-Rhin, M. Tardieu, le doyen de la Faculté, s'est drapé dans sa cravate blanche, et dans une de ces phrases comme les grands périls en inspiraient à Mirabeau :

— La médecine française, s'est-il écrié, est-elle donc tombée si bas qu'on soit obligé d'avoir recours aux étrangers ?

Cette fière réponse, qui ne signifiait rien du tout, n'en a pas moins paru très significative, et sur l'avis des gens compétents, il a été décidé que la chaire d'ophtalmologie ne serait par créée, attendu qu'un oculiste allemand n'avait pas le droit d'avoir plus de talent qu'un oculiste français. Le seul avis qu'on n'ait pas songé à recueillir, et qui était pourtant le plus sérieux de tous, c'est celui des malades. Je ne nie pas, remarquez-le, que les médecins de mon pays ne soient de première force ; mais, dans les débats scientifiques, je demande que les questions de territoire soient mises complétement de côté. Il s'agit de savoir si un monsieur, atteint d'une cataracte, ou même en proie à un simple compère loriot, n'aime pas mieux être sauvé par un étranger que de ne pas l'être par un compatriote. Pour avoir le droit d'invoquer aussi hautement le compatriotisme, il faudrait d'abord que

M. Tardieu eût guéri toutes les gouttes sereines et toutes les amauroses qui forment la base du Café des Aveugles. Mais il est assez extraordinaire de voir un doyen de faculté s'amuser à faire de la dignité avec ses collègues, au milieu de malades qui ont les yeux dans un état impossible à décrire.

M. Tardieu n'est évidemment pas infaillible. Un médecin, par exemple, n'est jamais sûr de n'avoir pas signé par inadvertance un rapport concluant à la folie d'un homme aussi sain d'esprit que vous et moi, ce qui n'est pas peu dire. Je comprends jusqu'à un certain point qu'on fasse du chauvinisme avec ses infirmités à soi, mais non avec les infirmités des autres. Je suppose (une supposition n'engage à rien) que M. Tardieu soit atteint quelque jour d'une maladie grave. Après avoir usé inutilement de tous les médicaments de ses confrères, si on lui annonçait tout à coup qu'un mandarin chinois, possesseur d'une foule de panacées, vient de débarquer au Grand-Hôtel, je soupçonne qu'il y mettrait moins de roideur, et qu'il finirait par dire à sa bonne :

— Allez me chercher le Chinois !

De quel droit le docteur Tardieu, qui n'hésiterait pas à utiliser un Chinois, nous empêcherait-il d'utiliser un Allemand ? On objectera que la gloire de la médecine française pourrait en souffrir. Voilà qui m'est égal, par exemple ! Ce qui nous préoccupe, ce n'est pas que la médecine française soit glorieuse, c'est que nos prunelles ne ressemblent pas à des œufs

brouillés ou à des cerneaux en décomposition.

Ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est que dans les affaires où le public a un intérêt capital, on s'occupe de tout le monde avant de s'occuper de lui. Aussi a-t-il soin de temps en temps de se rappeler, comme à la première représentation d'*Henriette Maréchal*, au souvenir de ceux qui l'oublient. Cette pauvre *Henriette*, avec *les Burgraves* (un chef-d'œuvre !) *le Grain de café* et quelques autres, aura sa date dans le calendrier des pièces reconduites. On prétend, et tout fait supposer, en effet, qu'on avait organisé une cabale pour la faire tomber; mais il faut reconnaître qu'on organisait depuis plus de trois mois, dans les journaux, une contre-cabale pour la faire réussir, et peut-être eût-elle réussi en effet si, après avoir raconté jour par jour tous les incidents des répétitions d'*Henriette*, les amis n'avaient eu l'imprudence de publier cette note qui a tout compromis :

« *Henriette* été quelque temps arrêtée à la censure, mais, *grâce à une haute protection*, la pièce vient d'être rendue. »

Nous manquons souvent de courage, mais rarement d'intelligence. La partie tumultueuse de la population a fait immédiatement ce raisonnement :

« La censure n'a le droit d'interdire une pièce que si elle est choquante pour les mœurs ou dangereuse pour la sécurité publique. La comédie de MM. de Goncourt est immorale ou elle ne l'est pas : si elle

n'est pas immorale, pourquoi la censure s'est-elle permis de l'interdire? si elle l'est, les hautes protections servent donc à représenter des œuvres dissolvantes et corruptrices? »

Et comme les turbulents n'avaient pas de journaux à eux pour protester, ils ont exprimé leur manière de voir au moyen de cris d'oiseau, de vagissements d'enfant nouveau-né et de pieds qui remuaient énormément. Got, après avoir lutté, comme le pompier du 15 mai, pendant dix minutes contre la tempête, à dû se retirer sans nommer les auteurs. Je trouve même que la Comédie-Française a manqué de précaution dans cette circonstance. Elle devrait, pour les pièces douteuses, s'inspirer des pantomimes où Léandre, faute de pouvoir parler, tire de sa poche et déroule sous les yeux de Cassandre une bande de toile sur laquelle est écrit :

« JE VOUS DEMANDE LA MAIN DE COLOMBINE. »

A quoi Cassandre répond en dépliant une autre bande de toile où se détachent en noir ces mots désespérants :

« JAMAIS TU N'AURAS MA FILLE. »

Lorsque, dès les premières scènes, on a vu s'approcher un orage tel que nos plus vieux marins n'ont pas souvenir d'en avoir subi de pareil, il était bien simple de tracer à l'encre d'imprimerie cette annonce sur un transparent qu'un des nombreux domestiques de la Comédie-Francaise eût apporté devant la rampe:

LA PIÈCE QUI A EU L'HONNEUR D'ÊTRE SIFFLÉE DEVANT VOUS EST DE MM. EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Il était possible que cette façon originale de nommer ou plutôt de ne pas nommer les auteurs, désarmât le public, et la bataille perdue à dix heures eût peut-être été gagnée à minuit, comme celle de Marengo. Malheureusement le général Desaix, qui est mort, avait été remplacé par M. Davesnes, le régisseur général. Quand le destin a juré la perte d'une comédie en trois actes, les moindres circonstances semblent concourir à ce but funeste.

*Henriette Maréchal* a donc été, à la première, une exécution sommaire ; et, que MM. de Goncourt me permettent de le leur dire, voilà généralement tout ce que rapportent les hautes protections. Ils avaient pour réussir un procédé élémentaire, c'était d'agir comme tout le monde. Avec leur talent et la sympathie qu'ils inspirent, ils auraient eu moins de peine à se faire recevoir une bonne pièce au Théâtre-Français qu'à s'en faire refuser une mauvaise. Ils ont signé leur déchéance le jour où ils ont mis une haute protection dans l'affaire. Ce qui prouve qu'on n'est jamais mieux protégé que par soi-même.

Scribe a, dans son répertoire un très joli petit acte, intitulé : *La Protégée sans le savoir*. Si, par aventure. j'ai quelque part un haut protecteur anonyme qui s'intéresse à mon avenir au point de me faire rendre mes pièces quand elles seront interdites par la com-

mission d'examen, je le supplie, à deux et même à trois genoux, de ne pas s'occuper de moi. Je me roule à ses pieds et je le conjure de me laisser me tirer d'affaire tout seul.

O mon Dieu ! vous qui pouvez tout, éloignez de moi les hautes protections et les hauts protecteurs, parce que s'il me serait désagréable de penser que la censure empêche qu'on ne joue ma pièce, il me serait infiniment plus pénible de l'entendre siffler à toute vapeur le soir où on la jouerait !

# XXIX

La justice humaine. — La coquetterie féminine : les « suivez-moi jeune homme. » — La bêtise humaine : — Un cocher de fiacre et son cheval.

11 janvier 1866.

J'étais heureux ; je savais par l'agence Havas que la tranquillité règne à Madrid, et j'avais fait un chapitre où je traitais, avec un tact et une modération vraiment extraordinaires chez un petit journaliste, des hommes et des choses de la semaine. Mais je ne m'étais pas assez défié des rafales qui ont déraciné nos cheminées pendant ces trois derniers jours. Un terrible coup de vent, me prenant en écharpe, a dispersé aux 4 points cardinaux la moitié de mon article que je portais pieusement à l'imprimerie. Une heure et un quart d'un travail surhumain, trois calembours pleins d'avenir, quatorze bons mots, reparties et impromptus balayés, emportés, broyés dans la tourmente ! Où sont-ils maintenant ces pauvres enfants sitôt ravis aux baisers de leur père en larmes ? Peut-

être ont-ils été portés par la tempête dans les eaux grossies de la Seine, et les retrouvera-t-on cet été dans les filets de Saint-Cloud, hélas ! pâles et défigurés par la mort. J'irais bien faire ma déposition à la Préfecture de police ; mais si on peut, à la rigueur tracer le signalement d'un porte-monnaie, il est très difficile de fournir le signalement d'un calembour. Il est probable, à l'heure présente, que les miens ont été trouvés par quelque loustic, sans foi et sans honneur, qui les colporte dans les estaminets du plus bas étage où il les donne comme de lui.

Cette douloureuse aventure explique suffisamment comment mon chapitre est plus écourté que la jupe d'une danseuse du Châtelet. J'avais cependant parlé, avec quelque détail, de la scène de l'Ambigu depuis laquelle M. Omer cherche vainement une juridiction qui veuille bien apprécier à sa juste valeur le coup de poing qu'il se plaint d'avoir reçu. J'essayais de faire comprendre à cet honorable artiste qu'il y a coup de poing et coup de poing ; que celui qui le lui a donné n'est pas le premier venu, puisqu'il porte des épaulettes de capitaine d'état-major , qu'en outre, ce brave officier a agi avec une grande circonspection, attendu que tout étant permis aux soldats qui soutiennent le gouvernement contre les civils qui le gênent, il pouvait tout aussi bien lui passer son épée au travers du corps ; que d'ailleurs Molière, qui possède rue Richelieu une maison qu'il n'a jamais habitée, a été, lui aussi, violemment frappé par un

marquis mécontent, et que le marquis n'ayant jamais été même réprimandé pour ce fait, un simple artiste de l'Ambigu ne pouvait pas avoir la prétention d'être traité avec plus d'égards que Molière.

Il faut également considérer que le *Bulletin des lois* n'en contenant encore qu'environ sept-cent mille, le législateur n'a pu songer à en confectionner une sept-cent-mille-et-unième destinée à régler les conflits qui peuvent éclater entre les civils et les militaires. C'est même là ce qu'on appelle en langage de jurisconsulte, l'admirable simplicité de nos Codes.

Si, néanmoins, M. Omer tient absolument à paraître devant un tribunal, rien ne lui est plus facile : qu'il laisse simplement tomber un pot de fleurs par la fenêtre, il peut être tranquille, on lui trouvera tout de suite une juridiction.

D'ailleurs disais-je comme conclusion, que demande M. Omer, puisque la tranquillité règne à Madrid ?

Passant ensuite rapidement d'un sujet à un autre. je prenais corps à corps le père Hyacinthe que je n'ai pas encore entendu : je le comparais au père Lacordaire que je n'ai jamais entendu non plus, et je démontrais qu'on a eu tort de reprocher au père Hyacinthe d'imiter Lacordaire, d'autant plus que ce dernier ayant connu autrefois notre prédicateur à la mode, rien ne prouve que ce n'est pas Lacordaire qui imitait Hyacinthe. Du reste, tout en accusant le père Hyacinthe d'imiter Lacordaire, les journaux se hâtent d'ajouter que celui-ci est inimitable. C'est ce qui est

arrivé maintes fois à propos de Déjazet. Page 1, colonne 3, ligne 17, on disait que la jeune Céline Chaumont du Gymnase imitait Déjazet à s'y méprendre, et page 3, colonne 4, ligne 22, on disait que Déjazet était inimitable. Pour ma part, je la crois inimitable en effet. Pour l'imiter, il faudrait commencer par avoir soixante-neuf ans, et peu de femmes attendent cet âge de fer pour se mettre à faire des imitations.

-

Dans ces feuilles déchirés par un vent contraire, j'adressais aussi quelques conseils aux femmes honnêtes qui ont emprunté aux femmes qui ne le sont pas plusieurs fâcheux détails de toilette. Elles ont adapté, par exemple, avec une facilité blâmable, aux capuchons de leurs caracos, ces houppettes blanches, qui tourbillonnent derrière leur dos. J'ai la conviction qu'elles auraient résisté plus longtemps à la séduction de la houppette blanche, si elles avaient su que, dans le monde opposé au leur, on a baptisé ces annexes de « sonnettes de nuit. » Elles ont attaché par la même occasion à la passe de leurs chapeaux des rubans très minces, mais excessivement longs, qui descendent quelquefois jusqu'aux dernières fortifications de la crinoline. Je leur apprenais que ces amorces qui donnent de loin une idée de pêche à la ligne ont été nommées, dans les wagons réservés aux biches, des *Suivez-moi, jeune homme* On se dit très bien avant d'aller aux courses :

— Mettras-tu ton « suivez-moi, jeune homme? » Ma

modiste m'a fait un « suivez-moi, jeune homme » qui ne va que jusqu'à la taille. Je ne ferai pas mes frais aujourd'hui.

Je leur racontais les origines de ces néologismes, et je ne sais comment j'étais arrivé à la question des « suivez-moi, jeune homme » à l'arrivée à Paris de M. Batty, le nouveau dompteur du Cirque ; le fait est que ce qui suit appartient aux feuillets qui me sont restés dans la main.

Les philosophes prétendent que les passions sont plus difficiles à dompter que tous les lions de l'Atlas et toute les panthères de Java. Au fond, les philosophes n'en pensent pas un mot ; il est facile d'en acquérir la preuve en leur présentant deux cages, l'une pleine de passions et l'autre remplie de jaguars, d'ours blancs et de tigres royaux ou seulement princiers. Leur choix ne serait pas douteux : ils entreraient dans la cage aux passions et s'y livreraient à toutes les culbutes imaginables. Quant à la cage aux jaguars, ils la feraient soigneusement verrouiller d'abord en dedans, puis en dehors, et ils enverraient contenant et contenu au Jardin des Plantes, avec cette pancarte :

DONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES PHILOSOPHES RÉUNIS

Cette répulsion vague qu'éprouve tout homme bien élevé à introduire sa tête dans la gueule d'une bête féroce explique le succès de curiosité qui accueille généralement les belluaires comme celui que le cirque

Dejean vient de nous présenter. Je ne l'ai pas encore vu travailler, mais plusieurs personnes m'ont assuré qu'il faisait des choses extraordinaires. Cette expression appliquée à un dompteur m'a fort intrigué. La seule chose extraordinaire que puisse faire un éleveur de cette nature, c'est d'être mangé par ses lions. Il y aurait encore un autre élément de succès : ce serait que les lions fussent mangés par le dompteur. En dehors de ces deux résultats, le niveau de l'art dans cette position scabreuse est extrêmement difficile à maintenir. En effet, lorsqu'au bout d'un certain nombre de représentations l'apprivoiseur n'a pas eu un biceps dévoré ou un gras de jambe mâchonné par ses carnivores, le public commence à se demander si les panthères ne sont pas d'anciennes descentes de lit dont on a enlevé la bordure rouge et qu'on a rembourées avec de l'étoupe. Il se demande par contre-coup si les lions ne portent pas de fausses crinières, quelque chose comme des cache-folies ou de vieux cache-peignes provenant de la vente de mademoiselle Gambillarde.

D'autre part quand le roi des animaux, dans un accès de fièvre chaude, déshabille d'un coup de griffe son cornac jusqu'à l'os et lui change subitement sa profession de dompteur en celle d'écorché, les dames poussent des cris de Mélusine et s'indignent que la Préfecture de police autorise ces odieux spectacles. Le dernier mot du domptage consisterait à obtenir d'un lion qu'il se révoltât tous les samedis et qu'il ouvrit à un moment donné ses mâchoires formidables comme

pour engloutir son maître. Celui-ci feindrait d'être effrayé, et, après cinq minute (cinq siècles!) d'une lutte simulée, il finirait par réduire à l'impuissance l'animal repentant, qui lui demanderait grâce en lui promettant désormais obéissance et soumission.

Malheureusement comme je le disais très bien plus haut, le lion est le roi des animaux, et comme tous les rois, surtout ceux d'aujourd'hui, il est capricieux, sanguinaire et menteur. Le jour où son cuisinier ordinaire lui aurait retranché quoi que ce soit sur les dix livres de viande qui lui tiennent lieu de liste civile, il ne se ferait aucun scrupule, au mépris des traités, d'ouvrir un emprunt dans la partie la plus charnue de M. le directeur.

Nous avons eu déjà un grand nombre de montreurs de bêtes, et il n'en est pas un qui n'ait eu la plus grande peine à se faire prendre au sérieux. De temps en temps, quand nous apprenons, toujours par l'agence Havas, que l'un d'eux a été étranglé par ses pensionnaires, nous nous écrions :

— Tiens! il paraît que ses animaux étaient vivants!

Et tout retombe dans le silence M. Batty, le nouveau débarqué sera donc tenu, s'il veut nous allumer de faire exécuter aux élèves de son Conservatoire des tours entièrement inédits et tout à fait exceptionnels. Nous ne lui demanderons certainement pas qu'il leur fasse jouer *Henriette Maréchal* au profit des pauvres; mais s'il pouvait profiter de la prochaine liberté des voitures pour atteler quelques panthères à des fiacres

de la Compagnie impériale qu'il conduirait à la Daumont sur les boulevards, je crois qu'il arriverait à se faire remarquer.

Mon Dieu! cette idée n'est pas beaucoup plus excentrique que celle qui a fait vivre pendant longtemps un ancien acteur du Palais-Royal, qui se nommait Michel, et dont le génie appartient à l'histoire. Après avoir reçu, comme comédien, ses huit jours dans tous les théâtres, il avait accepté témérairement un engagement comme clown dans un cirque. Par malheur, ses reins trahirent bientôt son courage, et, obligé de résilier pour cause de lombago, il finit par devenir occher de remise. Ce fut l'origine de sa fortune. Il avait connu dans les écuries de Franconi, chez lequel il jouait le serpent du désert, un vieux cheval gastronome qui, après avoir avalé pendant quinze ans sa bouteille de vin tous les soirs, avait été mis à la réforme comme incapable de supporter plus longtemps a boisson. Pour quelques maravédis il acheta la pauvre bête et l'attela incontinent à sa voiture.

Or, voici quel était son plan : tous les soirs, de minuit à deux heures, il allait rôder avec son coupé dans les rues mal fréquentées qui avoisinent la barrière Blanche, et quand il apercevait deux amoureux qui marchaient côte à côte en se tenant par la main, il leur offrait un abri dans son remise. A peine les voyageurs avaient-ils exécuté trois tours de roue, qu'il sifflait son cheval en faisant claquer sa langue, comme du

temps où l'animal faisait l'exercice dans la poussière du Cirque. Celui-ci, à ce signal bien connu, se couchait tout de son long sur la voie publique et faisait le mort avec un sang-froid prodigieux. Michel descendait alors de son siège en se frappant le front de ses deux poings fermés, puis il s'agenouillait devant sa bête étendue et poussait des cris de douleur qu'il accompagnait d'exclamations déchirantes :

— Cocotte, criait-il, réponds-moi, est-ce que tu es morte? Ah! mon pauvre cheval! il a un coup de sang! je suis ruiné... c'était mon gagne pain!... je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau.

Le plaisir fait croire au bonheur, a dit Béranger, et, a-t-il ajouté, le bonheur rend l'âme bonne! Il était bien rare que les deux amoureux qui étaient restés une minute et quart dans la voiture, ne payassent pas l'heure tout entière à ce malheureux qui allait se trouver sans ressources. Quelquefois même on y ajoutait un copieux pourboire. Mais à peine les deux voyageurs avaient-ils tourné le coin de la première rue, que Michel, en faisant reclaquer sa langue d'une façon particulière, replaçait le cheval sur ses pieds. Il se mettait alors à la recherche d'autres bourgeois à qui il faisait de nouveau payer sa scène de sentiment. Quand il avait ramassé ainsi une somme raisonnable, il entrait dans un restaurant avec son cheval, qui, on ne l'a pas oublié, était gastronome, et l'aurore les retrouvait quelquefois tous les deux, le verre en main, buvant à la bêtise humaine et à l'ex-

ploitation de l'homme par le coupé de remise.

Si cet audacieux exploiteur a fait fortune, comme on me l'affirme, c'est à douter qu'il y a une justice au ciel, et, comme il n'y en a pas déjà trop sur la terre, il faudrait donc conclure qu'il n'y a de justice nulle part. Éloignons cette pensée qui est tout simplement épouvantable.

## XXX

Lettre interdite. — Après avoir frisé la politique je la coiffe. — L'honneur militaire et l'honneur civil.

On sait ce qu'il en a couté à M. Guizot pour être allé à Gand et ce qu'il en coûte aujourd'hui à six étudiants pour être allés à Liége. Si nos jeunes compatriotes s'étaient rendus en Belgique dans le but de vider les armes à la main une querelle particulière, on ne leur eût adressé aucune réprimande. Ils sont allés pour traiter des questions de politique internationale, et on les raye *à toujours* de l'Académie de Paris. Un philosophe de l'antiquité a prévu le cas, lorsqu'il a dit que la parole était plus dangereuse que l'épée.

Du reste les appréciations politiques et les combats singuliers offrent ce point de contact qu'ils sont soumis chez nous à une répression extrêmement variable. Fussiez-vous étudiants, si vous allez à Liége déclarer que nous sommes heureux comme il n'a été donné jusqu'ici à aucun peuple de l'être, et que l'expropriation du Luxembourg doit transformer le quartier latin en paradis terrestre, croyez qu'à votre retour en

France vous n'aurez à subir aucune peine disciplinaire. Si vous soutenez la thèse opposée, vous serez, en revanche, rayé *à toujours* de l'Académie de Paris. Ce mot *à toujours* m'inquiète : d'abord parce qu'il est bien sévère et ensuite parce que je ne le crois pas grammatical. On peut dire *à jamais*, mais il me semble qu'on doit dire *pour* toujours. Ce ne serait pas la première fois que l'Académie française aurait commis une faute de français. Mais quand il s'agit de politique, personne n'est tenu d'être excessivement littéraire.)

Un vieux professeur du collège Saint-Louis, prévoyant le grand avenir qui m'était réservé, m'a un jour résumé en ces termes la politique de tous les âges, de tous les pays et de tous les gouvernements :

— En 1806, j'ai été en prison trois mois pour avoir dit dans un café que le duc d'Enghien avait été assassiné. En 1817, j'ai été en prison trois autres mois pour avoir dit dans le même café que le duc d'Enghien avait été condamné légalement.

En France, la question du duel est soumise à peu près aux mêmes fluctuations et traitée par des procédés non moins fantaisistes. Quand ce sont deux journalistes qui en viennent aux mains, on les cite en police correctionnelle, où je n'ai pas besoin d'ajouter, n'est-ce pas? que le vainqueur et les témoins ne sont jamais renvoyés absous. Qnand ce sont deux militaires, non seulement on se garde de les inquiéter après le combat, mais on offre aux deux adversaires, comme

dans le duel de M. de Lauriston et de M. de Galiffet, une salle de billard afin qu'ils ne s'enrhument pas.

Dans les régiments même, un soldat qui refuse de se battre, quand il y a eu offense, est envoyé pour un temps plus ou moins long à la salle de police.

Si vous demandez à un jurisconsulte d'où proviennent ces différences fondamentales, il vous répondra évidemment en vous opposant « l'honneur militaire. » J'ai souvent entendu prononcer et je ne l'ai jamais compris, ayant toujours pensé qu'il n'y avait ici-bas qu'un seul et unique honneur qui s'appliquait indistinctement à tout le monde. En quoi l'honneur militaire diffère-t-il de l'honneur civil? Le premier est-il châtain clair, tandis que le second est blond cendré? L'honneur a-t-il, comme le journal *la Patrie*, une édition du matin et une édition du soir? Si un Français qui porte des épaulettes peut être mis à la salle de police pour avoir refusé de se battre, comment un Français qui porte un habit noir peut-il être condamné à cent francs d'amende pour avoir accepté le combat. Il est, je le sais, dans l'armée, certaines traditions auxquelles un sentiment d'honneur tout spécial est attaché, le culte du drapeau, par exemple. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir l'uniforme pour suivre un drapeau et même pour être mal vu quand on l'abandonne. Prenez, à ce sujet, des informations auprès de M. Émile Ollivier.

Mais nous avons l'habitude de traiter ces questions là comme les médecins traitent les maladies : avec

des formules toutes faites. Si on se donnait la mission de changer toutes les étiquettes erronées qui sont depuis des années collées sur nos usages, comme sur des bocaux de pharmaciens, on ne tarderait pas à se faire la réputation d'un homme qui sape les sociétés par leurs bases, et quoique je n'aie jamais songé à entrer dans les sapeurs, je n'ai pu m'empêcher de remarquer que, dans les nombreux discours adressés au roi des Belges, il a été souvent question de la reconnaissance du peuple envers le jeune Léopold II, qui avait accepté avec tant de dévouement le lourd fardeau du pouvoir. J'ai certes de grandes sympathies pour les Belges, et je ne saurais trop féliciter le roi Léopold Ier d'être mort dans son lit. Aujourd'hui, les pays se mesurent non géographiquement, mais moralement. Celui qui possède un homme sur dix est réellement plus grand que celui qui compte tout au plus deux honnêtes gens sur mille; mais, franchement, rien n'est comique comme cette locution adverbiale et monarchique, qui consiste à remercier un monsieur de vouloir bien accepter une position sur laquelle tant de gens jettent à la dérobée des regards de convoitise.

Dire à quelqu'un :

— Voici une jolie couronne en or enrichie de diamants, avec douze ou quinze millions de liste civile. En outre, tout le monde ici sera trop heureux de vous obéir au plus léger signe, et si vous avec un chat, un chien ou un perroquet, on s'empressera autour de lui comme s'il avait aussi le droit de distribuer des

décorations. De plus, on ne vous parlera qu'à la troisième personne, et au lieu de vous dire simplement : Comment vous portez-vous ? on vous dira : Comment Votre Majesté se porte-t-elle ? Nous n'ignorons pas tout ce qu'il y a de pénible à toucher quinze millions par an, à porter une couronne enrichie de diamants, et à être entouré d'hommages de toutes sortes ; mais résignez-vous à ce sacrifice ; acceptez ce fardeau, Sire, acceptez-le.

Et quand l'interpellé se hâte de répondre :

— Parbleu ! si j'accepte !

Se confondre en remercîments et lui vouer pour ce beau trait une reconnaissance éternelle, c'est, à mon avis, pousser la générosité au delà des limites fixées par l'Évangile. Si le souverain voulait être sincère, voici comment il répondrait à ces expressions de gratitude :

— Je vous dispense de toute reconnaissance. Vous savez très bien que je suis enchanté de monter sur le trône, et que vous m'auriez été profondément désagréables en ne m'offrant pas cette couronne en or enrichie de diamants que vous me priez d'accepter avec des larmes dans la voix. Ces choses-là se demandent souvent, mais elles ne se refusent jamais.

Il y a, d'ailleurs, un moyen élémentaire de déterminer la reconnaissance qu'on doit aux monarques pour avoir accepté le lourd fardeau du pouvoir, ce serait de leur dire au moment de leur couronnement :

— Voyez si l'entreprise vous plaît. Au cas où ce

fardeau vous semblerait trop lourd, nous avons là quelqu'un qui se propose à votre place.

Vous verriez comme l'héritier présomptif ainsi consulté s'écrierait précipitamment :

— Ce monsieur est trop bon. Le lourd fardeau du pouvoir me paraît léger comme une plume.

Il est vrai que les flatteurs ont adopté une autre formule qui consiste à soutenir que certaines natures sont nées pour le commandement. Mais celle-là, comme on dit chez Péter's, il ne faudrait plus nous la faire. Si j'allais trouver le maréchal Mac-Mahon, et que je lui parlasse en ces termes :

— Maréchal, je suis né pour le commandement, veuillez me céder votre gouvernement général de l'Algérie.

Je suis convaincu, et vous l'êtes également, que le maréchal me prierait d'aller méditer dans des contrées lointaines sur les vocations manquées. Que le maréchal Mac-Mahon se rassure toutefois ; je ne me sens pas plus né pour le commandement que pour l'obéissance. Je n'ai jamais pu supporter d'être le maître quelque part, parce que je n'aime pas les domestiques, et je consentirais difficilement à me faire domestique, car je n'aime pas les maîtres.

D'ailleurs le maître d'aujourd'hui sera peut-être le domestique de demain. Voyez Soulouque, l'ex-empereur d'Haïti, dont on annonce l'arrivée prochaine en France.

Ce grand vaincu, que j'appellerai l'Abd-el-Kader

des singes, s'était, après sa dernière culbute, retiré à la Jamaïque, avec ses deux fils qu'il aime d'une égale tendresse, quoiqu'ils ne soient pas du même lit, j'allais dire du même cocotier. Aujourd'hui, la révolte des noirs contre la domination anglaise lui fait là-bas une position insupportable. Lui qui craignait tant les conspirations, il a peur maintenant de passer pour un conspirateur. O vicissitude! ô ironie de la destinée! ô interversion de l'ordre des facteurs!

Aussi se décide-t-il à venir, comme Thémistocle, s'asseoir à notre foyer. Après avoir tant cherché à imiter la France, c'est bien le moins qu'il emploie ses derniers jours à la visiter. Je suis sûr que ce cousin du roi de Dahomey ne se doute pas de l'immense succès qu'ont eu jadis parmi nous ses ducs de Sucre-Candi et ses princesses de la Frangipane. Nous n'osons pas lui promettre qu'il retrouvera ici un daguerréotype parfaitement exact de son ancien royaume ; mais nous pouvons nous vanter d'avoir aussi nos gentilshommes de carton, et si notre sol ne produit pas de cocotiers, il n'en nourrit pas moins de bien jolis cocos et de très remarquables cocottes.

Il aura, à coup sûr, une très grande vogue à Paris, surtout s'il y fait son entrée dans le costume de marchand de vulnéraire avec lequel le représentent les gravures du temps. Il y a pour lui un regain de popularité folâtre à recueillir. Peut être trouvera-t-il des Français qui ne demanderont qu'à l'aider à reconquérir ses États. Lorsque, comme le vieux Soulouque,

on n'a d'autre ressource que de s'établir marchand de cirage, ou d'entrer à l'Hippodrome pour y marcher devant cinq mille spectateurs, en contrefaisant la grenouille, à l'instar du prince persan qui, l'année dernière, daignait honorer M. Arnault de ses bontés, on ne peut rien perdre à tenter un grand coup. « Mieux vaut, dit Machiavel, risquer une entreprise « folle que de se laisser oublier. »

Pour moi, j'aurais droit au titre de prince, non de la Marmelade, mais de l'Ingratitude, si j'oubliais jamais que Soulouque a été le seul et unique souverain qui ait jamais voulu me conférer une distinction honorifique.

C'était en 1853 ; je rédigeais, avec la timidité du jeune âge, la biographie des hommes vivants au *Dictionnaire de la conversation*, auquel Soulouque et sa cour, dans le but de s'assimiler notre beau langage, avaient pris plusieurs abonnements.

Au moment où nous arrivions à l'article *Haïti*, le directeur de l'entreprise reçut une lettre du premier ministre de Sa Majesté noire, qui offrait au rédacteur chargé d'analyser son règne une décoration qu'elle venait de fonder tout récemment, si l'article était flatteur pour elle, bien entendu. Or, savez-vous comment était intitulée cette décoration de l'autre côté de l'eau ? Elle s'appelait tout simplement la croix de la *Légion d'honneur*. Elle était rouge et singeait la nôtre au point de tromper l'œil de l'orang-outang le plus exercé. La seule différence consistait en un petit

liséré noir qui bordait d'un côté le ruban étranger, et encore avait-il été calculé de façon à ce qu'il se confondît avec la couleur de l'habit.

Se voir, étant encore mineur comme le jeune Debrousses, décoré de la Légion d'honneur (d'Haïti), c'était furieusement affriolant, d'autant plus que je serais arrivé facilement au grade de commandeur. D'autre part, Soulouque, qui avait fait couler le sang dans les rues de sa capitale, ne m'était guère sympathique, et je ne pouvais, sans mentir à tous mes instincts, élever cet homme sur le pavois. J'étais fort agité lorsque j'appris qu'avant d'être autorisé à porter cette pseudo-décoration, il fallait déposer soixante francs pour les droits de chancellerie.

A cinquante-cinq francs, j'aurais probablement conclu l'affaire, mais j'avais vingt ans ; c'était le mois du terme, je me dis que peut-être Soulouque ne resterait pas longtemps sur le trône, et qu'après avoir promené ma décoration sur les boulevards, je serais obligé de la supprimer tout à coup, ce qui serait fort humiliant pour moi. Bref, je refusai d'écrire l'article, et les événements ont prouvé que j'avais eu raison, puisque ce puissant monarque, qui avait offert de me décorer, jouera peut-être au Châtelet dans la prochaine féerie de Clairville et d'Ernest Blum, et que, s'il est mauvais, ce qui arrivera probablement, j'aurai le droit de lui dire des choses désagréables dans les journaux auxquels je collabore.

Il pourra encore, maintenant que la liberté des

voitures est à peu près décrétée, s'installer sur le siège d'un coupé de remise et conduire ces dames au lac du bois de Boulogne. Il est vrai que la seule voiture qu'il ait conduite jusqu'ici, c'est le char de l'État, et qu'il a versé au premier tournant. Cette liberté des voitures, qui est en même temps celle des cochers, va donner une nouvelle utilité à cette compagnie bizarre qui s'est constituée pour assurer contre l'écrasement. Au premier abord, je croyais que c'était le piéton qui s'assurait pour le cas où la roue d'un tilbury viendrait à lui passer sur les deux jambes. Mais des explications qu'on m'a données depuis, il appert que c'est le propriétaire de la voiture qui, moyennant une somme annuelle, fait payer par la Compagnie toutes les indemnités, pensions ou visites de médecins qui peuvent résulter de sa maladresse.

De sorte que, loin d'inviter les gens à veiller sur les incartades de leurs chevaux, cette entreprise est une sorte d'encouragement à la négligence, puisque, quoi qu'il arrive, c'est la Compagnie qui paye.

— Ma foi, se dit malgré lui le cavalier, en lançant son cheval au galop, s'il arrive un accident et qu'il y ait une pension à servir à quelqu'un, ce n'est pas encore moi qui en souffrirai le plus.

Un être avaricieux et perverti pourrait même arriver à tenir ce raisonnement infernal :

— Depuis dix ans, je paye régulièrement ma part à la Compagnie, et je n'ai encore écrasé personne. Si

j'écrasais quelqu'un afin qu'au moins mon argent n'ait pas été versé en pure perte ?

Je comprends parfaitement à présent pourquoi le nombre des accidents de voitures augmente dans une proportion si respectable.

D'un côté, nous avons les cochers qui n'ont pas besoin de se préoccuper du présent, attendu qu'en cas de malheur, la Compagnie se charge des réparations. D'un autre côté, il y a le passant qui s'ingère quelquefois à se précipiter sous les roues avec l'idée de se faire donner une prime par la Compagnie. Vous voyez qu'avec un peu de tenue de livres on finit toujours par retrouver les comptes et par remonter aux sources des choses. C'est ce qu'on appelle *rerum cognoscere causas*. Je n'en conseille pas moins à Soulouque d'étudier spécialement cette question dans le cas où il se déciderait à entrer chez M. Ducoux.

FIN

# TABLE

VII



VIII



IX



X



XI



XII



XIII



XIV

---

CORBEIL. — IMP. B. RENAUDET.


